



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

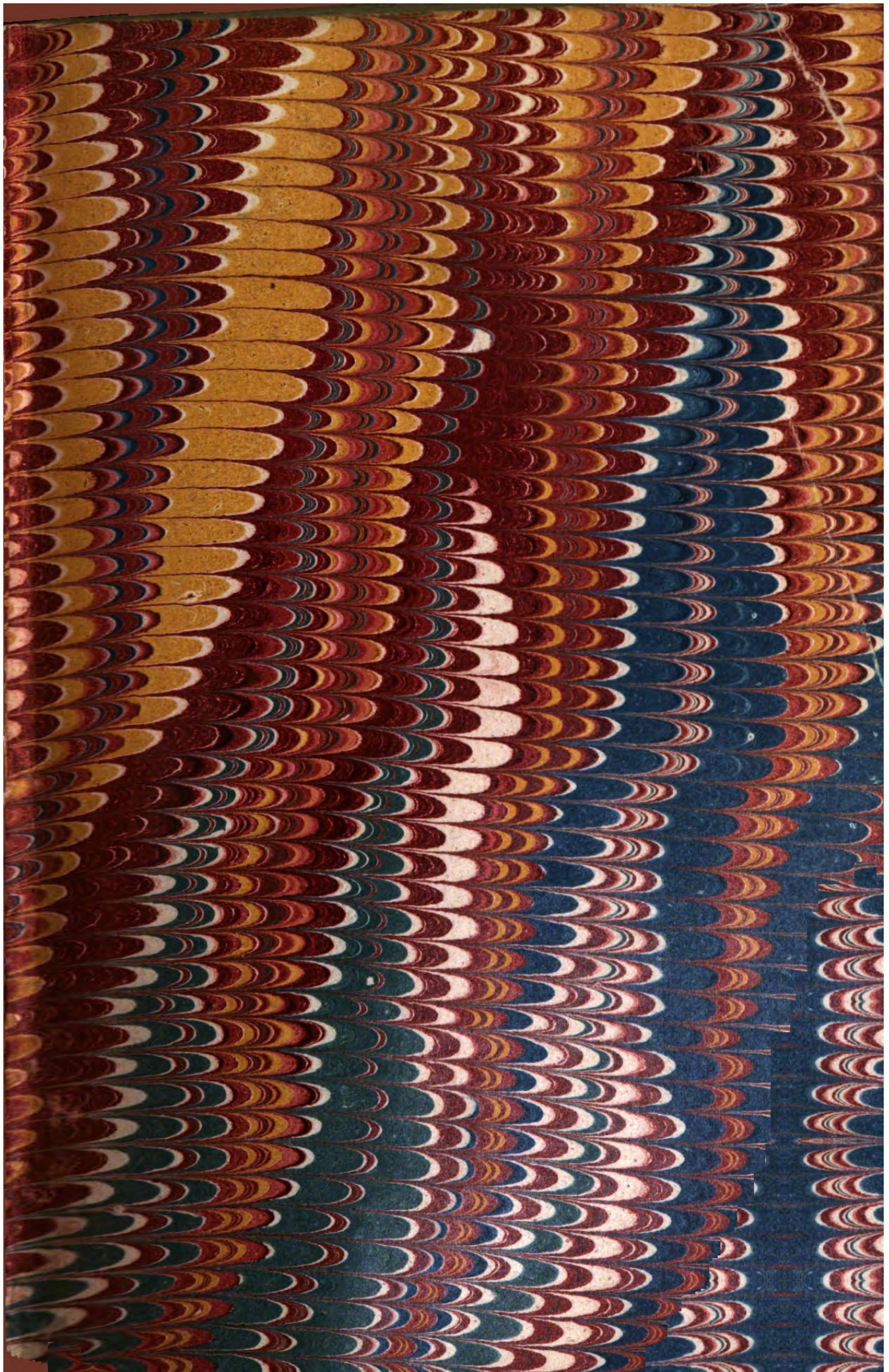


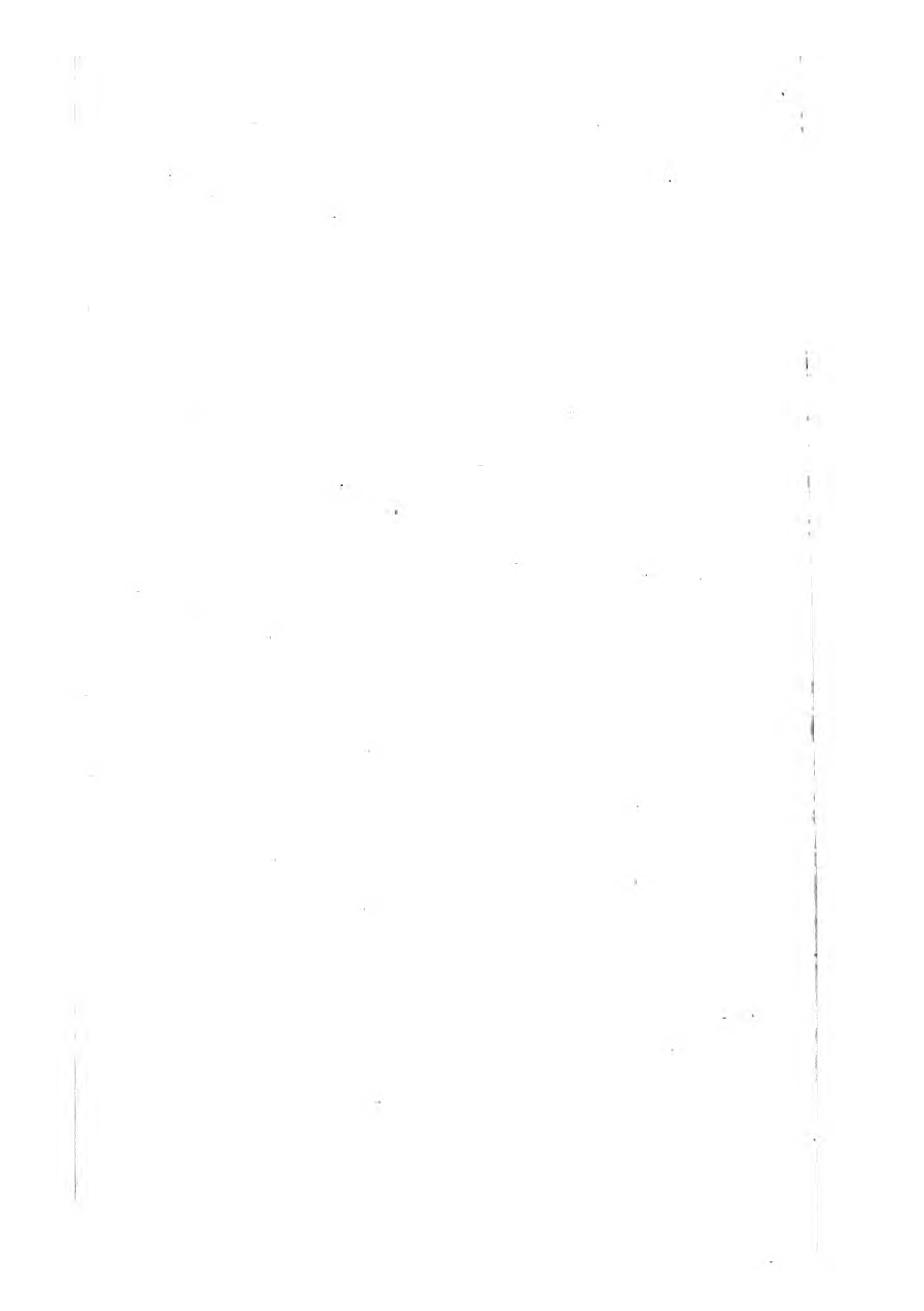
**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

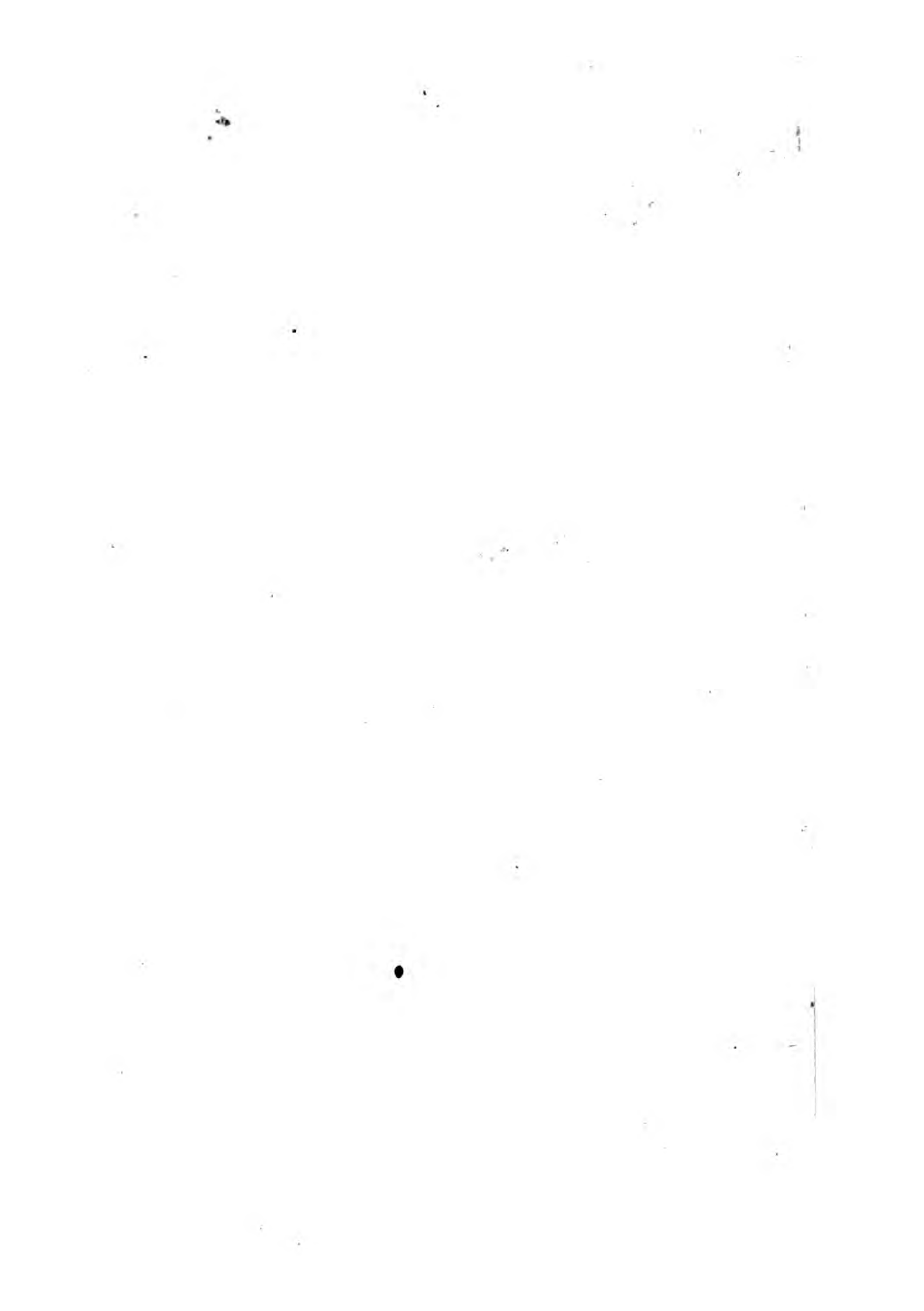
MYLNE 437

**OXFORD
1992**





Lawrence



LES VEILLÉES

DU CHATEAU

II

ALPHONSE ET DALINDE



Tome 2, p. 31.

Thélismar et les Sauvages considéraient ce spectacle avec admiration et étonnement.

LES
VEILLÉES
DU CHATEAU

PAR

MADAME DE GENLIS

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

TOME SECOND



PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

QUAI DES AUGUSTINS, 35



LES VEILLÉES DU CHATEAU.



la veillée suivante, madame de Clémire reprit sa lecture en ces termes :

Thélismar était sur le point de quitter Salé; Alphonse avait remarqué qu'on travaillait à élever une machine dont il ignorait l'usage, au bout du jardin de la maison qu'il habitait; sachant que cet ouvrage se faisait par l'ordre de Thélismar, il s'informa à quel usage devait servir cette machine. — Le tonnerre, répondit Thélismar, est tombé deux fois sur cette maison; j'ai promis qu'il n'y tomberait plus. — Et comment l'empêcherez-vous? — Par le moyen de la machine que vous avez vue. — Mais je ne comprends pas... — Je le crois bien: cependant il n'en est pas moins vrai que désormais le tonnerre ne tombera qu'à l'extrémité du jardin.

En effet, quatre ou cinq jours après, il survint un violent orage, accompagné de tonnerre. Thélismar se mit à la fenêtre, en montrant avec sa canne le nuage épais qui paraissait au-dessus de la maison : — Regardez, dit-il à Alphonse, regardez ce nuage ; bientôt il va s'éloigner de nous et suivre la direction que je lui prescris. Je veux qu'il aille fondre et se dissiper au bout de cette allée. Thélismar, en parlant ainsi, élève sa canne vers les cieux ; il semble que les nuages obéissent à sa voix et n'osent s'écarter du chemin qu'il trace dans les airs. Il avait dans cet instant toute l'apparence d'un enchanteur qui, par le pouvoir de sa baguette, commande en maître aux éléments... — Grand Dieu ! que vois-je ? s'écrie Alphonse ; vous dirigez à votre gré tous ces nuages ; ils se réunissent où vous leur ordonnez de se rendre... — Les voilà rassemblés, reprit Thélismar ; que maintenant ils s'affaissent, et que la foudre tombe à trente pas du petit mur.

Comme il achevait ces mots, le tonnerre en effet éclata et tomba sur le lieu désigné par Thélismar¹,

¹ Ce que l'auteur a imaginé ici est fondé sur une ancienne expérience de Franklin, renouvelée depuis par Nollet et d'autres physiciens du dix-huitième siècle, et répétée dans les cabinets de physique ambulants, et même par les physiciens semi-saltimbanques qui font leurs expériences en plein vent et vous font sentir pour deux sous la commotion électrique. Aujourd'hui les paratonnerres n'ont point pour objet de faire éclater la foudre sur un lieu déterminé, mais de soutirer l'électricité des nuages pour la diriger vers le réservoir com-

qui referma la fenêtre et sortit de sa chambre, laissant Alphonse dans l'étonnement.

Le lendemain Thélismar, en présence d'Alphonse, reçut une lettre de Dalinde et la lut tout haut, car Alphonse avait appris le suédois depuis qu'il voyageait avec Thélismar; il avait fait même dans cette langue les plus étonnants progrès. Il fut enchanté de la lettre de Dalinde. En écoutant le détail naïf de ses pensées et de ses sentiments, il croyait l'entendre elle-même : il connaissait enfin son âme et son esprit, et cette connaissance joignit dans le cœur d'Alphonse l'estime à l'amitié. Alphonse eût bien désiré pouvoir tenir dans ses mains la lettre de Dalinde et voir son écriture; mais Thélismar, après l'avoir lue, la déposa dans son bureau, après quoi s'adressant à Alphonse : — Comme nous nous embarquons demain pour aller aux Açores¹, lui dit-il, j'ai plu-

mun, qui est la terre. Un paratonnerre consiste donc en une longue barre métallique terminée par le haut en pointe et placée sur le faite de l'édifice qu'on veut garantir; au pied de cette barre, ou tige, est attachée une chaîne ou une autre barre métallique qui descend jusqu'au sol, et qu'on appelle conducteur. Quand un nuage orageux passe sur un paratonnerre, il décompose par son influence l'électricité neutre, refoule dans le sol l'électricité de même nom, et attire dans la tige l'électricité positive. Cette électricité, obéissant à l'attraction du nuage, s'écoule dans l'air et va neutraliser le fluide électrique accumulé sur le nuage. L'influence des paratonnerres ne s'étend pas au-delà d'un rayon double de sa tige.

¹ Les îles Açores sont situées entre l'Afrique et l'Amérique, envi-

sieurs ordres à donner, attendez-moi ici; je suis à vous dans une demi-heure.

En disant ces paroles, Thélismar quitta Alphonse et le laissa seul. La clef n'était point ôtée du tiroir qui renfermait la lettre de Dalinde... Alphonse mourait d'envie d'ouvrir ce tiroir et de lire la lettre de Dalinde; pourtant il sentait que cette action serait condamnable : — Après tout, se disait-il, ce ne sera point surprendre les secrets de Thélismar : il m'a lu cette lettre; je n'apprendrai rien que je ne sache : je ne veux que la voir, contempler l'écriture...

Enfin, après quelques combats intérieurs, Alphonse étouffa ses scrupules. Il s'approcha du bureau, posa une main tremblante sur la clef... Mais à peine l'eut-il touchée, qu'il reçut sur la main un coup si terrible, qu'il crut avoir le bras cassé. Saisi de frayeur, il tomba dans un fauteuil : — Juste Dieu! s'écria-t-il, quel bras invisible m'a frappé¹!... Dans cet instant la porte s'ouvrit et Thélismar parut : — Qu'avez-vous fait, Alphonse? dit Thélismar d'un ton sévère. — O vous dont l'art surnaturel produit tant de pro-

ron à 200 lieues de Lisbonne; Gonzallo Vello les découvrit vers le milieu du quinzième siècle, et les nomma *Açores*, mot qui signifie *épervier*, parce qu'on y remarque beaucoup de ces oiseaux. Il y a neuf îles; *Angra*, dans l'île de Tercère, est la capitale de toutes.

¹ La clef avait été électrisée d'avance, mais l'effet décrit par l'auteur est exagéré.

diges ! répondit Alphonse, vous avez sûrement aussi le pouvoir de pénétrer les pensées les plus secrètes : lisez au fond de mon cœur. — J'y vois un motif qui ne vous excuse pas, reprit Thélismar; car rien ne peut excuser une infidélité condamnable. Souvenez-vous, Alphonse, qu'il est affreux d'abuser de la confiance qu'on vous témoigne, et qu'une seconde faute de ce genre vous ôterait à jamais mon estime. Mais, continua Thélismar, cette clef mystérieuse ne repousse que les indiscrets, elle ne frappe que ceux qui veulent la tourner sans mon consentement. Je vous permets à présent d'ouvrir ce tiroir : vous le pouvez sans risque.

Alphonse s'avança vers le bureau, et après avoir ouvert le tiroir : — Il est vrai ! dit-il. Oh ! rien ne vous est impossible ; tous vos discours sont remplis de sagesse, et vos actions sont merveilleuses. Daignez toujours être mon génie tutélaire ; ma soumission, mon affection, ma reconnaissance, me rendront digne de vos soins.

Alphonse, d'un air attendri et respectueux, s'approcha de Thélismar ; celui-ci, pour toute réponse, lui tendit les bras et l'embrassa tendrement.

Le lendemain de cette aventure, Thélismar et son jeune compagnon de voyage s'embarquèrent sur un navire que le premier avait frété pour son usage particulier ; et ils mirent à la voile pour se rendre aux Açores. Après une heureuse navigation, ils prirent

terre à l'île de Saint-Georges ¹, et s'y reposèrent quelques jours.

Thélismar prit un logement dans une petite maison dont l'aspect lui plut ; le propriétaire de cette maison était un Suédois, fixé depuis six ans dans l'île. Comme il n'y avait dans cette habitation qu'un seul appartement agréable, il partagea avec Alphonse sa chambre à coucher, et lui fit dresser un lit à côté du sien. Une nuit qu'Alphonse et Thélismar dormaient profondément, ils se réveillèrent en sursaut, tous deux dans le même moment : ils crurent avoir senti une violente secousse de tremblement de terre, et s'enfuirent l'un et l'autre dans un petit jardin, où le maître de la maison et quelques domestiques qui avaient senti la même commotion, vinrent aussi se réfugier. On apporta des flambeaux (car l'obscurité de la nuit était extrême), et dans la crainte d'un désastre pareil à celui de Lisbonne, on passa tristement plusieurs heures dans le jardin. Enfin on se rassura, et l'on prit le parti de rentrer dans la maison. Cependant Thélismar et Alphonse ne voulurent pas se remettre au lit ; ils s'entretinrent jusqu'au jour.

Aussitôt que l'aurore parut, Thélismar et Alphonse se mirent à la fenêtre, d'où l'on avait de tous côtés la vue la plus étendue. Mais de quel étonnement ne fu-

¹ A douze lieues d'Angra.

rent-ils pas frappés, en voyant leur maison et le jardin entièrement séparés de la terre, toute l'habitation entourée d'eau et formant une petite île au milieu de la mer ! Ils frémirent du danger qu'ils avaient couru, et ne concevaient pas comment la maison, lancée dans les flots à plusieurs toises de la terre, avait pu soutenir une si violente secousse sans être renversée. — Ah ! sans doute, dit Thélismar, cette humble demeure est celle d'un homme vertueux ; c'est la justice divine qui a daigné, par un tel miracle, conserver cette fragile habitation...

Tout à coup la porte de leur chambre s'ouvrit, et l'on vit entrer le maître de la maison. Ce vieillard vénérable s'avança vers Thélismar, et poussant un profond soupir : — Je viens, dit-il, implorer votre protection, non pour moi, mais pour mon fils. Quoiqu'exilé depuis six ans de ma patrie, je n'ai point perdu le souvenir des hommes illustres qui lui font honneur ; votre nom, seigneur, ne m'est point inconnu. Je sais que notre souverain, protecteur des grands talents et des sciences, vous honore d'une estime particulière, et je viens vous demander pour mon fils quelques lettres de recommandation. — Vous allez donc retourner dans notre patrie ? — Oui, seigneur. — Quel événement vous en avait arraché ? — Je suis né dans une condition obscure, mais, malgré la médiocrité de ma fortune, je trouvai les moyens de donner à

mon fils une éducation fort au-dessus de mon état : ce fils répondit si bien à mes soins, qu'il obtint à vingt-cinq ans, par ses talents et son mérite, un emploi aussi honorable que lucratif. Quelque temps après, il devint épris d'une jeune personne aimable et riche ; et il était à la veille de l'épouser, lorsque la plus affreuse catastrophe me força de quitter ma patrie. Je logeais chez moi un négociant qui possédait une fortune considérable : un matin on trouva ce malheureux assassiné dans son lit, et son coffre ouvert et pillé. Tous ses gens furent arrêtés, et moi-même, de mon propre mouvement, je me rendis en prison. Le scélérat, coupable du meurtre, rejeta le crime sur moi ; j'avais des ennemis, l'affaire prit une mauvaise tournure ; cependant, grâce aux soins et aux protecteurs de mon fils, on finit, faute de preuves, par me rendre la liberté, mais je ne recouvrai pas l'honneur ; et ne pouvant supporter de vivre avec ignominie dans les lieux mêmes où j'avais joui de l'estime générale, je pris la résolution de m'expatrier. Je cachai ce projet à mon fils ; mais il éclairait de trop près mes démarches pour ne pas les pénétrer. Je vendis le peu que je possédais, et je partis secrètement au milieu de la nuit. Je ne regrettais que mon fils ; cependant je le laissais jouissant d'un emploi qui lui procurait une grande aisance, et je savais que malgré nos malheurs la jeune personne qu'il aimait conservait toujours pour lui les mêmes sentiments. Ces

idées me consolaiient et me faisaient supporter l'excès de mon infortune.

Je voyageais dans une chaise de poste, et lorsque le jour parut, je m'aperçus que j'étais escorté par un inconnu qui galopait à cheval à quelque distance de ma voiture : je mis la tête à la portière... Que devins-je en reconnaissant mon fils !... Ce qui se passa dans mon âme ne peut s'exprimer. Je me précipitai hors de la voiture, et mon fils se trouva dans mes bras. — Qu'as-tu fait ? m'écriai-je. — Mon devoir, interrompit-il. — Mais, quel est ton dessein ? — De vous suivre, de vous consacrer la vie que je vous dois. — Et ton emploi, ta fortune?... — J'ai tout abandonné pour vous ; tout... jusqu'à celle que j'aimais... Vous voyez couler mes larmes ; cependant, n'en doutez pas, mon père, c'est avec transport que j'ai sacrifié l'amour à la nature. — Ah ! puisque tu savais ma fatale résolution, que ne la combattais-tu ? ignorais-tu ton ascendant sur moi ? — De funestes apparences vous condamnent ; cet affreux malheur vous rend plus cher et plus respectable à mes yeux ;... mais enfin, vous aviez perdu l'honneur, il fallait fuir. L'innocence et la vertu vous restent : vous devez vous consoler... — Et puis-je ne pas gémir sur ton destin?... — Mon destin ! en est-il un plus beau ? Je puis prouver à mon père ma reconnaissance et mon affection ; je puis le dédommager de tout ce qu'il a perdu : ma main essuiera ses larmes ; mon zèle et ma ten-

dresse en tariront la source ! O mon père ! le respect et l'amour de votre fils vous feront oublier avec le temps une patrie injuste , des parents ingrats , des amis infidèles !... Le ciel me destinait à remplir dans toute leur étendue les saints devoirs de la nature... Eh ! vous pourriez gémir sur mon sort ! Ah ! jouissez plutôt d'avoir formé , par vos soins et par votre exemple, un fils digne de vous !

Vous êtes père, seigneur, continua le vieillard ; ainsi vous comprendrez facilement qu'au milieu de mon infortune je me résignai sans peine à mon sort. Enfin, seigneur, après avoir voyagé pendant plus de deux ans, nous nous fixâmes dans ces lieux : mon fils s'associa à quelques entreprises de commerce ; il acheta cette maison : nous y avons vécu dans une médiocrité douce et tranquille. Je comptais y finir mes jours, lorsque nous reçûmes, il y a deux mois, des nouvelles de notre patrie, qui changèrent nos résolutions. Mon innocence est pleinement reconnue. Le scélérat, auteur du meurtre, avait été relâché ; de nouveaux crimes l'ont fait arrêter. Déclaré coupable et condamné à mort, il a fait, avant d'expirer, l'aveu de l'assassinat qu'il avait publiquement rejeté sur moi : nous apprîmes en même temps que la jeune personne qui avait dû épouser mon fils était libre encore. Alors je n'aspirai plus qu'à retourner dans ma patrie. Nous devions partir dans six mois, mais le désastre que nous venons d'éprouver nous oblige à

presser notre départ ; et je viens vous supplier, seigneur, de nous donner des lettres...

— Oui, je vous en donnerai, interrompit vivement Thélismar, et telles que je les donnerais à un frère ou au plus cher de mes amis. N'en doutez pas, notre souverain, juste et bienfaisant, saura récompenser dignement la vertu de votre fils. — Ah ! seigneur, s'écria le vieillard, en versant des larmes de joie, souffrez que j'aie chercher mon fils, et que je vous l'amène.

En achevant ces mots, le vieillard sortit précipitamment sans attendre la réponse. Alors Thélismar se retournant vers Alphonse, appuyé tristement sur une chaise, et cherchant à cacher ses larmes : — Pourquoi, lui dit-il, vous contraindre ? Laissez couler vos larmes ; elles vous honorent...

Thélismar s'abusait ; ces larmes, qu'il attribuait à l'attendrissement, c'étaient le repentir et les remords qui les faisaient couler. Combien Alphonse se trouvait criminel en comparant sa conduite avec celle du jeune homme dont il venait d'entendre la touchante histoire !

Le vieillard revint ; il tenait son fils par la main : Thélismar serra dans ses bras ce vertueux jeune homme ; il lui renouvela les promesses qu'il avait faites à son père et les congédia l'un et l'autre pénétrés de joie et de reconnaissance.

Cependant, plusieurs habitants de l'île vinrent dans

des barques s'informer du sort de ceux qui occupaient la petite maison qu'on avait aperçue tout à coup isolée au milieu de la mer ; ils apprirent à Thélismar que toutes les maisons voisines de la sienne avaient été renversées et détruites , tandis que celle de Zulaski (c'était le nom du vertueux jeune homme) avait été conservée d'une manière si miraculeuse. Thélismar et Alphonse se rendirent sur les barques et se firent conduire vers la partie de l'île qui avait le moins souffert du tremblement de terre ; mais à peine avaient-ils fait un demi-quart de lieue qu'ils furent frappés d'étonnement à la vue de dix-huit îles ¹ nouvelles qui venaient de sortir et de s'élever du fond de la mer.

Après avoir côtoyé quelques-unes de ces îles, Thélismar prit terre et fut reçu dans une habitation où Zulaski vint le rejoindre le soir même. Comme Zulaski s'embarquait sur un vaisseau qui partait pour Lisbonne, Alphonse le chargea de deux lettres, l'une pour son père, auquel il détaillait les lieux où il comptait séjourner, le conjurant de lui écrire et de l'instruire de ses volontés ; l'autre lettre était pour un jeune homme habitant de la province de Beira. Alphonse le suppliait de lui donner des nouvelles de don Ramire, et lui envoyait l'itinéraire le plus exact de son voyage. Zulaski, après avoir reçu ces lettres et

¹ Ce n'étaient que des îlots, des rochers inhabitables et encore inhabités. Quelques-uns même ont disparu. Ceux qui restent sont du côté de l'île Saint-Georges, une des Açores.

celles de Thélismar, partit sans différer, et quelques jours après Thélismar et Alphonse s'embarquèrent et mirent à la voile pour se rendre aux îles Canaries ¹.

Thélismar fit un assez long séjour dans l'île de Ténériffe. Son premier soin fut d'aller admirer le délicieux canton situé entre la Rotava et Rialejo ². On y trouve rassemblé avec profusion tout ce que la nature peut offrir de majestueux, d'agréable et d'utile : des montagnes couvertes de verdure, des prairies fertiles, des champs de cannes de sucre, des rochers d'où jaillissent des torrents d'une eau pure, des vignes, des bois et des ombrages toujours verts. Thélismar et Alphonse ne pouvaient s'arracher de ce séjour enchanté ; ils y passèrent une journée entière, tantôt se promenant, tantôt assis à l'ombre d'un platane, li-

¹ Ces îles, au nombre de sept, sont *Ténériffe*, *la Grande-Canarie*, *Coméra*, *Palma*, *Ferro*, *Lancerotta* et *Fuerta-Ventura*. Leur première découverte fit naître de vives contestations entre les Espagnols et les Portugais, qui s'en attribuaient exclusivement l'honneur. Mais il est certain que les Espagnols, aidés des Anglais, en ont fait la première conquête en 1404. Outre ces sept îles qu'on vient de nommer, il y en a encore six autres petites, situées autour de *Lancerotta* ; elles sont inhabitées. Les Canaries n'étaient pas inconnues aux anciens : ils les appelaient *îles Fortunées*.

² Deux villes de Ténériffe. *Llaguna* est la capitale de l'île. Elle est sur le bord d'un lac d'où elle tire son nom. Les Espagnols, au temps de la conquête, vers 1417, nommèrent les insulaires *Guanches*. La ville de Guimar, dans l'île de Ténériffe, a été longtemps habitée par les descendants de ces anciens Guanches ; mais cette race indigène est aujourd'hui entièrement éteinte.

sant quelques passages des métamorphoses d'Ovide ou des vers du Camoëns.

Alphonse, l'imagination remplie des idées riantes de la fable, avant de quitter ces lieux charmants, voulut tracer sur l'écorce d'un arbre quatre vers qu'il venait de composer. Il s'approche d'un grand arbre assez semblable au pin, et tirant son couteau, il en appuie la pointe sur l'arbre ; mais aussitôt qu'il a fendu l'écorce, il voit du sang couler ¹. Tenté de croire qu'il a blessé une hamadryade, il recule avec effroi ; le couteau meurtrier lui tombe des mains. Thélismar sourit et le rassure, en lui protestant que ce prétendu prodige n'offre rien de sinistre et n'a rien d'étonnant.

Nos voyageurs restèrent quelques jours à Llaguna, belle et grande ville, dont presque toutes les maisons sont ornées de parterres et de terrasses coupés par d'immenses allées d'orangers et de limoniers ; ses fontaines, ses jardins, ses bosquets, son lac, son aqueduc, et la douceur des vents dont elle est rafraîchie, la rendent une habitation délicieuse.

Après avoir parcouru plusieurs autres villes, on se

¹ Cet arbre se nomme *dragonnier*. Il en découle naturellement, ou par incision, une résine rouge qui se durcit en séchant et prend la forme de larmes allongées ; celle qui s'arrondit en grains est moins estimée. Le *dragonnier gigantesque* croît aux Canaries ; son tronc consiste en un stipe creux et teigneux qui se divise en plusieurs rameaux que terminent des touffes de cinq à vingt feuilles. Les peintres chinois emploient le suc du dragonnier ou sang-dragon. La médecine en a fait aussi quelque usage ; on ne s'en sert plus aujourd'hui.

rendit à *Guimar*, ville où se trouvent encore quelques familles descendus des *Guanches*, premiers habitants de ces îles. Les restes de ce peuple sauvage, en renonçant à l'idolâtrie, ont conservé leurs mœurs agrestes et la plupart de leurs usages.

Un jour qu'Alphonse se promenait seul aux environs de *Guimar*, sa rêverie le conduisit dans un bois peu fréquenté, où il s'égara. En voulant retrouver son chemin, il s'enfonça dans un taillis épais d'où il ne sortit qu'avec peine, et qui aboutissait à une espèce de désert dépouillé d'arbres et de verdure, une plaine aride couverte de cailloux et bornée par une montagne. A l'aspect de ces tristes lieux, Alphonse se rappela, en soupirant, que *Thélisnar* lui avait recommandé plus d'une fois de ne jamais se promener sans guide ; mais ce souvenir venait trop tard. Cependant la nuit approchait ; Alphonse marcha encore quelque temps ; enfin, excédé de lassitude, il s'arrêta vers un tertre assez élevé, entouré de broussailles et de grosses pierres posées confusément les unes sur les autres. En s'asseyant sur une de ces pierres, il déranger l'équilibre des autres ; elles tombèrent et roulèrent avec bruit. Alphonse recula pour ne pas être blessé ; en se retournant, il remarqua que les pierres en se dérangeant avaient découvert un trou assez grand pour qu'un homme pût y passer : il se rapprocha, et regardant dans cette ouverture, il distingua avec surprise les marches d'un escalier. Alors, poussé par la plus

vive curiosité, il passa par l'ouverture, entra dans cette grotte souterraine, et descendit un escalier excessivement raide : au bas de l'escalier, il leva la tête, et ne vit plus le jour. Il était tenté de remonter ; mais jetant les yeux devant lui vers le fond de la grotte, il aperçut distinctement une lumière dans l'éloignement. Cette vue le détermina ; il voulut achever une entreprise qui lui promettait une aventure extraordinaire, et il poursuivit son chemin. Après avoir traversé un long corridor obscur, au bout duquel se trouvait une caverne spacieuse, éclairée par plusieurs lampes suspendues à ses voûtes, Alphonse regarda autour de lui, et se vit au milieu de plus de deux cents cadavres rangés debout contre les murs de ce lugubre souterrain. ✠

— Dans quels funestes lieux m'a conduit mon imprudence ! s'écria Alphonse. Suis-je destiné à augmenter le nombre de ces morts ?

En disant ces mots, il tira son épée, déterminé à vendre chèrement sa vie. Il ne voulait point essayer de prendre la fuite, craignant d'être surpris dans le passage étroit et obscur, et il pensait qu'il lui serait plus facile de se défendre dans la caverne ; d'ailleurs, il ne doutait pas que les assassins n'eussent déjà fermé l'entrée de la grotte.

Cependant un silence profond régnait toujours dans le souterrain. Alphonse eut tout le temps de considérer les tristes et surprenants objets dont il était envi-

ronné. Il remarqua qu'aucun de ces cadavres ne paraissait tomber en corruption, et n'exhalait la plus légère odeur; tous avaient conservé leurs traits. Alphonse se perdait dans ses réflexions, lorsqu'il crut entendre marcher : il prêta une oreille attentive, et au même instant il distingua des voix qui parlaient dans une langue inconnue.

Alphonse, ne voulant pas commencer le combat dans le cas où l'on n'aurait pas l'intention de l'attaquer, s'appuya contre la muraille, cacha son épée et garda le silence. Au bout d'un moment, il vit paraître douze hommes vêtus d'une manière bizarre, s'avancant lentement, deux à deux; leur contenance grave et paisible n'annonçait aucun dessein funeste; mais aussitôt qu'ils aperçurent Alphonse, ils poussèrent des cris horribles : la fureur et l'indignation se peignaient sur leurs visages; ils se rassemblèrent précipitamment, et tirant de longs poignards attachés à leur ceinture, ils fondirent tous ensemble sur Alphonse; celui-ci, mettant l'épée à la main, les reçut avec intrépidité. Le combat fut sanglant et opiniâtre. L'adresse et la valeur d'Alphonse triomphèrent de la force; et quoique seul contre douze hommes furieux, il fut vainqueur. Il reçut deux blessures légères; mais il en coûta la vie à la plus grande partie de ses adversaires, et le reste épouvanté prit la fuite. Alphonse, resté seul dans la grotte, banda ses blessures avec son mouchoir, qu'il déchira et qu'il attacha avec ses

jarretières; coupant ensuite avec son épée la courroie qui suspendait une des lampes de la caverne, il prit cette lampe et sortit sans différer. Après avoir traversé la galerie obscure, il gagna l'escalier et le monta précipitamment; dès qu'il eut retrouvé l'ouverture, il s'élança hors de ce gouffre affreux. Il croyait franchir les portes de l'enfer et revenir à la vie : — O mon père! s'écrie-t-il, ô Dalinde! et vous, cher Thélismar, je jouirai donc du bonheur de vous revoir!

Alphonse, en entrant dans la caverne, avait laissé le jour à son déclin, il en sortit vers le milieu de la nuit : guidé par la clarté de la lune et des étoiles, il s'éloigna de la funeste caverne; et après avoir erré plus de trois heures, il s'arrêta au jour naissant près d'un lac bordé de limoniers et de peupliers. Tourmenté d'une soif ardente, la vue d'une eau claire et limpide ranima ses forces et son courage, il se désaltéra et mangea quelques fruits sauvages; mais il se trouva si faible et si fatigué, qu'il ne put se remettre en route; il se coucha sur l'herbe vis-à-vis d'une montagne parsemée d'arbres de distance en distance.

Il y avait à peu près trois quarts d'heure qu'il se reposait dans ce lieu solitaire, lorsque le ciel se chargea de nuages : au même instant le vent s'éleva et quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber.

Un moment après la pluie cessa; mais le vent redoubla avec furie. Alphonse, se soulevant, jeta les yeux sur la montagne; le spectacle le plus extraordi-

naire se présenta à ses regards. Sur le sommet de la montagne parut une énorme colonne de couleur d'or à sa base, surmontée d'un beau violet foncé; cette colonne descendit impétueusement de la montagne, brisant et déracinant les arbres qu'elle rencontrait; arrivée au bas de la montagne, elle passa sur un fossé et le combla de pierres et de terre; elle marqua son passage par de profonds sillons, faisant entendre dans sa course rapide un bruit semblable au mugissement d'un taureau¹. Cette formidable colonne se dirigea ensuite vers le lac et le dessécha en partie en le traversant; ensuite, se tournant du côté du nord,

¹ C'était une trombe. On appelle ainsi un météore aqueux ou aérien, en forme de colonne verticale ou inclinée, reposant par sa base sur la mer ou sur la terre, et touchant par la tête un épais nuage ou se perdant dans les airs. Cette colonne se meut très rapidement, tournant sur elle-même avec vitesse. Sur mer elle peut submerger un vaisseau en répandant sur lui des torrents d'eau; sur terre elle renverse les édifices, déracine les arbres, entraîne les rochers. Ce météore est presque toujours précédé et accompagné d'autres phénomènes, les éclairs, la grêle, le tonnerre. Sa formation d'ailleurs s'annonce toujours soit par l'agitation de la mer et les vapeurs nombreuses qui s'en élèvent, soit par l'enlèvement de corps légers sur la terre, soit enfin par un bruit sourd qui se fait entendre quand la trombe se forme. Ces météores sont heureusement de peu de durée; en mer on tire sur les trombes des coups de canon pour les crever. On attribuait autrefois leur formation à des vents contraires qui en tourbillonnant donnaient au nuage une forme cylindrique; cette explication est plus qu'hypothétique, car l'effet infaillible de cette lutte de vents contraires serait de déchirer le nuage et d'en disperser les parties. Les physiciens modernes, avec plus de raison, attribuent les trombes à une suite de phénomènes électriques.

elle alla se perdre dans une forêt voisine. A ce phénomène succéda une grêle meurtrière; les grains, d'une grosseur monstrueuse, avaient la forme d'une étoile¹. Alphonse se réfugia sous un arbre, et, se pressant contre le tronc, chercha à garantir sa tête avec ses mains; il n'en reçut pas moins plusieurs blessures. Enfin l'orage et la grêle cessèrent; tout à coup le ciel redevint serein, et Alphonse, saisi d'étonnement, blessé, meurtri, mourant de faim et de fatigue, se remit tristement en chemin.

Au bout d'un quart d'heure il aperçut avec une joie impossible à dépeindre une habitation. Le désir d'y arriver ranima ses forces épuisées : cette petite maison appartenait à un Espagnol, qui le reçut avec humanité. Alphonse lui fit entendre qu'il avait été attaqué par des assassins, et l'Espagnol lui apprit qu'il n'était qu'à deux lieues et demie de Guimar.

Hors d'état de continuer sa route à pied, Alphonse se détermina à prendre quelques heures de repos. Il écrivit un billet à Thélismar, que l'Espagnol se char-

¹ On entend par grêle, des glaçons plus ou moins volumineux, d'une forme tantôt arrondie, tantôt angulaire. On croit avec quelque fondement que ces glaçons ne sont pas autre chose que des gouttes de pluie congelées dans l'atmosphère. On a remarqué que la chute de la grêle est toujours précédée et accompagnée d'un grand développement d'électricité. C'est sur ce fait que Volta, fondant sa théorie de la grêle, supposa qu'elle est formée par des juxtapositions successives de vapeurs aqueuses, se congelant autour d'un noyau d'abord très petit.

gea d'envoyer. Alphonse, profitant des offres de son hôte compâtissant, accepta un peu de nourriture, laissa panser ses plaies et se coucha dans un excellent lit qu'on venait de lui préparer. Après avoir dormi trois ou quatre heures, il se releva, s'habilla à la hâte, et la première personne qu'il rencontra en sortant de sa chambre, ce fut Thélismar. Il courut se jeter dans les bras de son ami et se disposait à lui faire le récit de son aventure; Thélismar l'interrompit : — Je ne veux rien savoir aujourd'hui, lui dit-il. Une voiture nous attend; allons prendre congé du généreux Espagnol qui vous a donné l'hospitalité, et retournons à Guimar.

Comme il achevait ces mots, l'Espagnol survint, suivi de l'homme qui s'était chargé du billet d'Alphonse pour Thélismar. Cet homme rapportait le billet, en disant qu'au moment où il était arrivé à Guimar, Thélismar venait d'en partir. — Eh! comment donc, dit Alphonse à Thélismar, puisque vous n'avez pas reçu mon billet, avez-vous su que j'étais ici? — Je vous en instruirai, répondit Thélismar en souriant; mais en ce moment profitons du jour et partons.

Alphonse se tourna vers son hôte et lui témoigna toute sa reconnaissance; il monta en voiture avec Thélismar et partit pour Guimar. Il n'eut pas la permission de parler durant la route, et en arrivant, Thélismar le fit mettre au lit. Alphonse dormit douze

heures et se réveilla en parfaite santé ; il s'empessa de raconter à Thélismar les détails de son aventure. Celui-ci écouta l'histoire de la caverne sans montrer la moindre surprise ; ce qui étonna Alphonse.

— Mon cher Alphonse, dit Thélismar, avec un peu moins d'étourderie et de vanité, vous n'eussiez point couru ce terrible danger, et tout ce qui vous confond cesserait de vous surprendre. — Je comprends bien, reprit Alphonse, que si j'eusse suivi vos avis, je ne serais pas allé dans un pays inconnu me promener sans guide. — Sans votre vanité, je le répète, vous n'auriez couru aucun danger. Dans tous les lieux que nous avons visités, je ne vous ai vu jusqu'ici occupé que d'une seule idée, celle de paraître instruit et d'étonner tout le monde par le récit des choses singulières que vous avez vues. Nous avons rencontré plusieurs personnes de mérite, des mécaniciens, des géomètres, des botanistes, des astronomes ; vous leur avez beaucoup parlé, sans jamais être tenté de les écouter un moment. Arrivez-vous dans un pays nouveau, si vous pouvez vous faire entendre de quelques habitants, vous vous gardez bien de les questionner ; mais vous vous pressez de les instruire de tout ce que vous savez. Ce défaut ne donne pas une opinion avantageuse de votre esprit ; vous vous privez ainsi de tout le fruit que vous pourriez retirer de nos voyages. Par exemple, si depuis que nous sommes ici, au lieu de vous amuser à conter tant de fois

tout ce qui nous est arrivé aux Açores, vous eussiez fait quelques questions sur ce pays, sur ses premiers habitants, vous sauriez que votre caverne n'a rien de merveilleux, et que vous ne pouviez y entrer qu'au péril de votre vie... — Comment? — Cette caverne est une des caves sépulcrales des Guanches. Ces caves antiques sont dispersées dans des lieux déserts; elles ne sont connues que des seuls Guanches, qui en cachent avec soin l'entrée. Ils n'y vont qu'en secret : s'ils y trouvaient un étranger, ils le regarderaient comme un profane, comme une victime dévouée à la mort; et, par une superstition barbare, ils se croiraient obligés de le tuer¹. Pour moi, dit Thélismar en continuant, je n'ai point soutenu de combats; je n'ai souffert ni la faim, ni la soif, ni les intempéries de l'air; je n'ai point surtout causé à mes amis de cruelles inquiétudes, et pourtant je suis entré dans une caverne sépulcrale des Guanches... — Et comment avez-vous fait? — J'avais un vif désir de con-

¹ « Édens, voyageur anglais, raconte que sa qualité de médecin lui
« ayant fait rendre des services considérables aux insulaires (des îles
« Canaries), il obtint d'eux la liberté de visiter leurs cavernes sépul-
« crales; ce qu'ils n'accordent à personne.

« Ils ont une extrême vénération pour les corps de leurs ancêtres,
« et la curiosité des étrangers passe chez eux pour une profanation...
« Ces caves sont des lieux anciennement creusés dans les rochers, ou
« formés par la nature... Les corps y sont cousus dans des peaux de
« chèvre avec des courroies de la même matière, et les coutures si
« égales et si unies, qu'on n'en peut trop admirer l'art; mais ce qui

naître leurs cavernes ; j'ai rendu plusieurs services importants à un Guanche, et je l'ai déterminé à m'y conduire en secret. *✍*

Alphonse baissa les yeux et garda le silence. Au bout d'un moment, reprenant la parole : Ce qui me reste à vous conter, dit-il, pourra vous causer quelque étonnement. Après avoir quitté la caverne, je marchai longtemps au hasard. Enfin, j'arrivai sur les bords d'un lac... — C'en est assez, interrompit Thélismar, je sais le reste. — Mais j'étais seul, et je n'ai dit à personne... — Après avoir bu de l'eau du lac, vous cueillîtes quelques fruits sauvages, vous vous couchâtes sur l'herbe ; un orage affreux survint..... — Comment avez-vous pu savoir?... où étiez-vous? — Ici, à Guimar, sur ma terrasse. — Mais j'étais à trois lieues de vous... Expliquez-moi donc cette étrange énigme. — Je ne le puis en un jour. Voulez-vous connaître les causes, voulez-vous acquérir une instruction solide? — Oui ; une instruc-

« cause beaucoup d'admiration, c'est que tous les corps y sont presque
« entiers...

« Si l'on s'en rapporte aujourd'hui aux plus anciens Guanches, il y
« avait parmi leurs ancêtres une tribu particulière qui possédait l'art
« d'embaumer les corps, et qui le conservait comme un mystère
« sacré... Cette même tribu composait le sacerdoce, et les prêtres ne
« se mêlaient point avec les autres tribus par des mariages ; mais après
« la conquête de l'île, la plupart furent détruits par les Espagnols,
« et leur secret périt avec eux. » (*Abrégé de l'Histoire générale des
Voyages*, par M. de La Harpe, t. I.)

tion qui me mette à même de concevoir tout ce que vous faites. — Eh bien ! je vous donnerai des livres ; quand vous les aurez lus avec attention, je commencerai alors à vous dévoiler ce qui vous cause tant de surprise. — Ces livres précieux, je les lirai avec empressement... C'en est fait, je renonce à toute autre lecture. — Je ne l'exige pas, au contraire. Vous aimez la poésie, conservez-en le goût, mais ne lisez que de bons auteurs, des livres de morale ; consacrez chaque jour une heure à la lecture des ouvrages que je vous donnerai ; devenez plus réfléchi, parlez moins, écoutez davantage.

Thélismar conduisit Alphonse dans son cabinet et lui confia une douzaine de volumes. — Quand vous aurez lu ces ouvrages, lui dit-il, je vous ferai part d'un trésor qui achèvera de vous ouvrir les yeux... Regardez cette caisse, elle renferme le prix des travaux que je vous impose... — Ah ! dit Alphonse, ne dois-je jamais espérer d'autre prix ?

Il s'arrêta, rougit, et ses yeux se remplirent de larmes. — Alphonse, reprit Thélismar, je vous aime, vous le savez ; je puis donc vous parler avec franchise : pour obtenir le prix où vous aspirez, il faut vous rendre digne de toute mon estime. — O mon père ! s'écria Alphonse en tombant aux genoux de Thélismar, mon père, souffrez un nom si doux, attendez tout de moi. Ma soumission est sans bornes ; il n'est rien que vous n'ayez le droit d'exiger et le pouvoir d'obtenir.

Madame de Clémire termina ici la veillée et se sépara de ses enfants, qui ne rêvèrent toute la nuit que *colonnes ambulantes, cavernes enchantées*. Ils imaginèrent que madame de Clémire avait épuisé dans la dernière veillée toute ce qu'elle avait pu recueillir d'extraordinaire et de merveilleux; mais ce qu'ils savaient déjà n'était rien en comparaison de ce qu'elle leur promettait. Le jour suivant elle s'empressa de satisfaire la curiosité de sa petite famille; elle reprit sa narration et lut ce qui suit :

Alphonse se trouvait le plus heureux des hommes. Il voyait ses sentiments autorisés par le père même de Dalinde, et pouvait se livrer aux plus douces espérances : il ne manquait à son bonheur qu'une lettre de don Ramire, et l'assurance du pardon qu'il avait imploré.

Thélismar ne quitta pas les îles Canaries sans aller visiter le fameux pic de Ténériffe¹. Il s'embarqua ensuite pour le cap Vert.

Nos voyageurs débarquèrent à l'île de Gorée d'où ils se rendirent par terre jusqu'au fort Saint-Louis sur le Sénégal. Ils visitèrent les *Serères*, nation de sauvages nègres, dont ils admirèrent les mœurs douces et simples.

Un soir Thélismar, Alphonse et la petite troupe

¹ Cette montagne, qui a la forme d'un pain de sucre, s'élève au milieu de l'île de Ténériffe. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 1,858 toises.

qui voyageait avec eux, se trouvant dans un lieu aride et désert, y virent un arbre merveilleux, dont la hauteur n'excédait guère soixante-dix ou quatre-vingts pieds, mais dont le tronc monstrueux pouvait avoir environ quatre-vingt-dix pieds de circonférence. Ses premières branches s'étendaient presque horizontalement; et comme elles étaient prodigieusement grosses, et d'une énorme longueur, leur propre poids en faisait ployer l'extrémité jusqu'à terre, de manière qu'on trouvait sous ce seul arbre un vaste abri et une espèce de bocage qui aurait pu contenir aisément une troupe nombreuse¹. Après avoir admiré cette étonnante production de la nature nos voyageurs continuèrent leur route.

A quelques pas de l'arbre, ils rencontrèrent un lion couché, et qui paraissait mort. Alphonse voulut

¹ Les Français appellent cet arbre *calebassier*, et son fruit *pain de singe*. Il croît au Sénégal, où les gens du pays le nomment *goui*, et son fruit *bocci*. Son véritable nom est *baobab*; ses premières branches, qui s'étendent presque horizontalement, ont communément 60 pieds de longueur, et son tronc, de 25 à 30 pieds de diamètre, n'a guère que 12 à 15 pieds de hauteur. Ray dit qu'entre le Niger et la Gambie on en a mesuré de si monstrueux, que dix-sept hommes avaient bien de la peine à les embrasser, en joignant les uns aux autres leurs bras étendus, ce qui donnerait à ces arbres environ 85 pieds de circonférence. Le baobab a été transporté en Amérique, cette patrie des grands arbres, et il y vient bien, mais son accroissement est extrêmement long. Adanson présume que les baobabs qu'il a vus dans une des deux îles de la Madelaine, sur la côte du Sénégal, avaient quatre mille ans d'existence en 1761.

absolument l'aller considérer de près ; Thélismar l'accompagna. En approchant ils reconnurent que l'animal existait encore, mais qu'il était expirant ; sa gueule était entr'ouverte, sanglante et remplie de fourmis. Alphonse en eut pitié : il délivra l'animal des insectes qui le tourmentaient ; puis, se faisant donner un peu d'eau, il la versa dans la gueule du lion, tandis que Thélismar tenait à l'entrée de cette gueule ouverte le bout d'un pistolet chargé à balle, dans le cas où le malade reprendrait trop subitement ses forces. Le lion parut un peu soulagé, et regardait languissamment Alphonse, qui croyait voir dans ses yeux l'expression de la reconnaissance ; il ne le quitta qu'après lui avoir prodigué tous les secours qu'il était en son pouvoir de lui donner.

Alphonse, Thélismar et leur petite caravane, se trouvèrent bientôt dans un endroit couvert d'une herbe excessivement haute. Thélismar, qui marchait devant, ne voyant pas un fossé profond, y tomba, et appela à son aide. Alphonse accourut : Thélismar venait de se donner une entorse et il lui était impossible de faire un pas. Dans cet instant un sifflement horrible se fait entendre et bientôt parut un serpent monstrueux, bigarré des plus vives couleurs, et d'au moins vingt pieds de longueur ¹. Ce monstre, la tête

¹ Ces animaux sont communs dans cette contrée de l'Afrique occidentale. Quand les nègres en sont mordus, ils mettent aussitôt de la poudre sur la plaie, ils y appliquent le feu ; pour peu qu'ils diffèrent,

haute, s'avavançait en rampant vers Thélismar ; celui-ci fit un effort pour se lever, mais ne pouvant se soutenir, il retomba sur l'herbe. Alphonse aussitôt sauta dans le fossé, se plaça devant Thélismar, et tirant son sabre, il fondit sur le redoutable reptile ; il lui porta un coup si ferme et si sûr, qu'il le partagea en deux. Alors, se retournant du côté de son ami, il l'aida à se relever et le tira du fossé. Thélismar embrassa Alphonse. — Vous venez, lui dit-il, de me sauver la vie ; je ne pouvais ni fuir ni me défendre ; le serpent allait s'élancer sur moi, et me faire une blessure mortelle. Courageux ami, je vous promets de faire connaître à Dalinde cette aventure.

Alphonse, trop ému pour pouvoir répondre, embrassa Thélismar avec transport. — Doucement, dit Thélismar en souriant ; prenez garde à mon bras droit, car il est cassé. — O ciel ! s'écria Alphonse. — Sans cela, reprit Thélismar, ne me serais-je pas servi de mes armes ? — Et vous n'avez pas proféré un seul mot de plainte... — Ce n'est pas vous, cher Alphonse, que le courage doit étonner. — O mon père ! reprit Alphonse, je n'en ai plus en vous voyant souffrir. Allons rejoindre notre troupe ; venez !...

le venin gagne, et la mort suit très promptement. Les *Serères* les prennent au piège pour les manger. Il y a de ces serpents qui ont quinze à vingt pieds de longueur, et un demi-pied de diamètre. Il y en a de tout verts ; d'autres sont noirs, tachetés et ondes de belles couleurs.

Alphonse enleva doucement Thélismar, le chargea sur ses épaules ; et, malgré sa résistance, le porta, sans s'arrêter, jusqu'au lieu où les attendait le reste des voyageurs.

Thélismar fut obligé de s'arrêter dans une cahute de nègres, qui le reçurent avec humanité. Il avait avec lui un chirurgien qui pansa son bras ; et au bout de huit ou dix jours il se remit en route. On arriva dans le pays des Foulis. Le roi de ces sauvages accueillit les voyageurs européens avec bonté, et leur proposa de les accompagner à la chasse d'un lion qui avait fait depuis peu de grands ravages dans le pays. Ce roi était jeune et courageux ; il désirait montrer à des étrangers son adresse et sa valeur ; aussi dès que le lion parut, voulut-il marcher contre lui ; il fit arrêter sa suite et les étrangers, leur donna l'ordre de rester à leur place ; monté sur un excellent cheval, il courut vers l'animal furieux ; celui-ci, en l'apercevant, s'élança au-devant de ses pas. Le roi lui décocha une flèche. Le lion blessé poussa un affreux rugissement. Alors Alphonse, oubliant les défenses du roi, et le croyant en danger, part comme un éclair, il avait tiré son épée ; en passant auprès d'un arbre, il s'y heurte si rudement, que son épée lui échappe des mains, et va se briser à dix pas. Ébranlé par ce choc violent, Alphonse chancelle ; son cheval s'abat ; au même instant le lion, voyant accourir vers lui un homme armé, abandonne le roi

pour s'élancer vers ce nouvel ennemi. Désarmé, sans défense, Alphonse croyait sa mort inévitable. Les nègres, dans la crainte de le blesser, n'osaient lancer leurs traits sur l'animal.

Thélismar, en voyant partir Alphonse, avait voulu se précipiter sur ses pas ; mais les nègres, déjà irrités de l'audace du jeune homme, s'étaient opposés avec violence à son dessein, et le retenaient malgré ses cris de désespoir. Mais, ô surprise ! à peine le lion a-t-il jeté les yeux sur sa proie, qu'il perd toute sa rage ; il se couche auprès d'Alphonse, et levant une de ses pattes sanglantes, blessée d'une flèche, il la pose doucement sur la main d'Alphonse, et paraît lui montrer sa blessure et lui demander du secours. Alphonse tressaille, et se rappelant l'aventure du lion mourant qu'il a rencontré : — O noble animal ! s'écrie-t-il, je te reconnais ! Puisse ton exemple confondre à jamais les ingrats ; puisque ta reconnaissance m'accorde la vie, je vais à mon tour sauver encore la tienne, et la défendre, s'il le faut, au péril de mes jours.

Alphonse éteignit le sang qui coulait de la blessure du lion ; et déchirant son mouchoir, il en forma une bande qu'il attachait autour de la patte de l'animal ; Thélismar et les sauvages considéraient avec admiration le lion léchant les pieds de son bienfaiteur, lui faisant mille caresses. Enfin Alphonse se décide à le quitter. Le lion le suit des yeux un instant ; tout

d'un coup, se détournant brusquement, il dirige sa course vers un bois voisin, et disparaît, laissant tous les spectateurs immobiles de surprise ¹.

Thélismar, après s'être remis un peu de sa frayeur, reprocha à Alphonse sa témérité et son imprudence. — Si vous eussiez pris, lui dit-il, des informations sur cette chasse, ou, plutôt, si vous eussiez écouté ce qu'on nous en a dit, vous auriez su que le roi n'était point en danger; qu'exercé à ses sortes de combats il attendait le lion pour lui enfoncer un pieu dans la gorge; qu'ensuite il serait descendu de cheval, et aurait achevé l'animal à coups de sabre. — Je vous promets, dit Alphonse, d'être une autre fois plus prudent. Mais pouvais-je ne pas sauver la vie à mon généreux lion?... — Le roi, reprit Thélismar, est fort mécontent du peu de cas que vous avez fait de ses ordres; il ne vous pardonnera pas de lui avoir en-

¹ Depuis l'histoire un peu suspecte d'Androclès et de son lion, on a cité plusieurs exemples de lions magnanimes et reconnaissants.

« Ce qu'il y a de certain, dit M. de Buffon, c'est que le lion, pris
 « jeune et élevé parmi les animaux domestiques, s'accoutume aisé-
 « ment à vivre, et même à jouer innocemment avec eux; qu'il est
 « très doux pour ses maîtres et même caressant, surtout dans le
 « premier âge, et que si sa férocité naturelle reparait quelquefois, il
 « la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien... Je pour-
 « rais citer un grand nombre de faits particuliers, dans lesquels
 « j'avoue que j'ai trouvé quelque exagération, mais qui cependant
 « sont assez fondés pour prouver, au moins par leur réunion, que
 « sa colère est noble, son courage magnanime, son naturel sensi-
 « ble. On l'a vu souvent dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs

levé l'honneur de la victoire : ainsi, nous ferons prudemment de ne passer plus longtemps à sa cour.

En effet, dès le lendemain, Thélismar, Alphonse, et les autres voyageurs continuèrent de remonter le Sénégal jusqu'au village d'Embahané, près des frontières du royaume de Galam ; ils traversèrent la rivière de Gambie, et, après avoir parcouru une grande étendue de pays, arrivèrent dans la Guinée.

Alphonse fit dans cette contrée une rencontre qui le surprit étrangement. Il traversait un bois, et s'entretenait tranquillement, avec Thélismar, de l'immortalité de l'âme. — Croiriez-vous, lui disait ce dernier, qu'il y a des hommes assez dépourvus de sens pour soutenir que nous n'avons sur les animaux d'autre avantage que celui d'une conformation extérieure plus parfaite ; si le cheval (animal si intelligent) avait, au lieu du sabot informe qui termine ses jambes, une main comme la nôtre, il ferait, ils prétendent, tout ce que nous faisons ¹? — Quoi ! il dessi-

« insultes, et leur pardonner des libertés offensantes ; on l'a vu, ré-
 « duit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, prendre au contraire des
 « habitudes douces, obéir à son maître, flatter la main qui le
 « nourrit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avait dévoués à la
 « mort en les lui jetant pour proie, et, comme s'il se fût attaché par
 « cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection,
 « vivre tranquillement avec eux, leur faire part de sa subsistance,
 « se la laisser même quelquefois enlever tout entière, et souffrir plu-
 « tôt la faim que de perdre le fruit de son premier bienfait... »

¹ On trouve cet étrange raisonnement dans un ouvrage intitulé *de l'Esp it.*

nerait, il peindrait?... Je n'en crois rien; il pourrait tout au plus tracer quelques imitations informes. Le perroquet, la pie, le geai, et beaucoup d'autres oiseaux répètent bien quelques mots qui les ont frappés, mais ils ne les comprennent ni ne les appliquent avec justesse; d'ailleurs, il existe des animaux dont la conformation, tant extérieure qu'intérieure, est parfaitement semblable à celle de l'homme; ils marchent comme nous, ont des mains comme les nôtres, et cependant ils ne bâtissent ni palais ni cabanes; ils sont même moins industrieux que beaucoup d'autres animaux. — Vous voulez parler des singes? En effet, ils ont de petites mains dont ils se servent fort adroitement. — Eh bien! que disent à cela les auteurs qui désirent une main au cheval?... — Ils conviennent que le singe, par sa conformation, serait susceptible d'agir comme l'homme; mais sa pétulance naturelle l'en empêche; sans cette brusquerie et cette vivacité, il serait égal à l'homme... — Cependant, il ne parlerait pas? — Non, quoique dans certaines espèces la langue et les organes de la voix soient les mêmes que dans l'homme, et que le cerveau soit absolument de la même forme et de la même proportion ¹... — Le cerveau de la même proportion! Comment cela se peut-il, le singe est si petit? — Croyez-vous en connaître toutes les espèces? — Mais oui. — Et vous

¹ Voyez M. de Buffon, tome XVI des Quadrupèdes, édition in-12.

n'en avez vu que de vifs et de turbulents? — Oui sans doute; aussi cette objection des auteurs dont vous me parliez me paraît assez injuste. En effet, il me semble que des êtres qui sont dans un mouvement perpétuel, quelque bien conformés qu'ils puissent être, ne sauraient apprendre ni perfectionner... — Et si cette objection qui vous frappe ne venait que d'une profonde ignorance des choses connues de tout le monde? — Comment! des gens qui font un livre ignoreraient des choses connues de tout le monde? — Ce doute, cher Alphonse, prouve bien que vous avez peu lu dans votre vie!... X H's

Comme Thélismar achevait ces paroles, Alphonse fit un mouvement de surprise; et poussant Thélismar: — Regardez devant vous; s'écria-t-il; voyez l'étrange figure là-bas sous cet arbre.

Terminons ici la veillée, dit madame de Clémire en s'interrompant; je me sens ce soir un peu fatiguée.

Le lendemain madame de Clémire satisfit la vive curiosité de ses enfants, et reprenant son manuscrit, elle lut ce qui suit :

Thélismar leva la tête, et regardant Alphonse: — Que pensez-vous de cette figure? lui dit-il. — C'est un sauvage, reprit Alphonse, mais il est bien laid... Tenez, le voyez-vous marcher en s'appuyant sur un bâton?... il nous évite... — Vous prenez cet être pour un homme? — Assurément. — Et si c'était un sin-

ge?... — Un singe de cette taille ! il est plus grand que moi ; il marche naturellement comme nous : ses jambes ont la forme des nôtres. — Ce n'est cependant qu'un animal ¹, mais un animal très singulier, que l'homme ne peut voir sans rentrer en lui-même, sans se reconnaître, sans se convaincre que son corps n'est pas la partie la plus essentielle de sa nature²... » — Que vous m'étonnez!... Et ce singe qui était assis tranquillement au pied de cet arbre, a-t-il, comme les petits singes, des mouvements brusques et précipités ? — Point du tout ; sa démarche est grave, ses mouvements mesurés, son naturel doux et très différent de celui des autres singes... — Il n'a pas un *sabot de cheval* ; il est plus grand que nous, fait comme nous. — « Le Créateur n'a pas voulu faire pour le corps de l'homme un modèle absolument différent de celui de l'animal... mais en même temps qu'il lui a départi cette forme matérielle semblable à celle du singe, il a pénétré ce corps animal de son souffle divin ; s'il eût fait la même faveur, je ne dis pas au singe, mais à l'espèce, à l'animal qui nous paraît le plus mal organisé, cette espèce serait bientôt devenue la rivale de l'homme : vivifiée par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle eût parlé. Quelque ressemblance qu'il y ait donc entre l'Hotten-

¹ *L'orang-outang* ; il y en a qui ont plus de six pieds,

² M. de Buffon.

tot et le singe, l'intervalle qui les sépare est immense, puisqu'à l'intérieur il est rempli par la pensée, et au dehors par la parole¹. »

Alphonse était dans le ravissement. — A présent, dit-il, je suis curieux d'apprendre ce que répondent à cela ces auteurs qui prétendent que notre forme seule nous élève au-dessus des animaux. — Ils ne connaissaient pas l'animal que vous venez de voir, pas plus que beaucoup d'autres espèces à peu près semblables.

Thélismar et Alphonse se trouvaient au bord d'un lac entouré de rochers; le guide qui les conduisait leur proposa de s'arrêter et d'attendre les autres voyageurs qui les suivaient de loin. Thélismar s'assit à l'ombre, et tirant deux livres de sa poche, il en donna un à Alphonse en lui indiquant un chapitre qu'il le pria de lire avec attention. Alphonse le lui promit, en ajoutant qu'il allait s'asseoir tout seul à l'écart, afin de lire avec moins de distraction. En effet il s'éloigna, et après avoir fait deux cents pas, il s'arrêta au bord du lac. Au lieu de lire, il tomba dans une profonde rêverie. Le murmure de l'eau, les rochers, la fraîcheur de la verdure, tout lui retraçait un souvenir qu'il n'avait pas la force d'écarter de son imagination. Il se rappelait la fontaine où il avait vu Dalinde et ne put résister au désir de prononcer un

¹ M. de Buffon.

nom si cher. Certain de ne pouvoir plus être entendu de Thélismar, il s'écria : *Dalinde! Dalinde!* Presque au même instant il entendit marcher, tourna la tête; c'était Thélismar qui venait à lui. Aussitôt il reprit son livre. Mais en ce moment une voix douce et sonore, paraissant sortir des rochers, répéta les mots *Dalinde! Dalinde!* Thélismar les entendit, et son étonnement fut extrême en reconnaissant que ce n'était point Alphonse qui parlait. Alphonse n'était pas moins surpris. Il allait questionner Thélismar sur ce prodige, lorsqu'une autre voix lui coupa la parole en prononçant deux fois le même nom. Quel enchantement est ceci! s'écria Alphonse¹. — Il faut convenir, dit Thélismar en riant, que les faunes et les sylvains de ces rochers sont de dangereux confidents; les nymphes de la fontaine de l'*Amitié* étaient plus discrètes; mais dites-moi si vous avez été content du chapitre que je vous avais prié de lire.

Alphonse rougit et ne répondit que par un soupir; Thélismar changea d'entretien et rejoignit avec son jeune ami les autres voyageurs.

Après avoir parcouru la côte d'Or, le royaume de Juida, le royaume de Benin, pays habité par des sauvages plus civilisés que leurs voisins, on arriva au Congo, où Alphonse faillit perdre la vie par suite de son impétuosité et de son imprudence.

¹ Alphonse doit paraître bien ignorant, puisqu'il n'a pas compris

La petite troupe de voyageurs était en route; Alphonse seul marchait à deux ou trois cents pas en avant. On approchait d'un vaste étang entouré de huttes de sauvages; Alphonse, levant les yeux, crut voir de l'autre côté de l'étang une espèce de mur qui en bordait la rive. Ne concevant pas pour quel usage on avait élevé ce mur, il hâta le pas dans l'intention de l'examiner de plus près; il s'aperçut bientôt que ce prétendu mur avait du mouvement, et distingua des guerriers vêtus de rouge et rangés en bataille. Quelques sentinelles veillaient de distance en distance. Alphonse vit qu'il était découvert; car, aussitôt que les sentinelles l'eurent aperçu, l'alarme fut donnée, et l'air retentit d'un son éclatant semblable à celui des trompettes. Comme Alphonse délibérait s'il avancerait ou s'il retournerait sur ses pas, il vit toute la troupe s'ébranler, s'agiter, s'élever de terre, et enfin s'envoler; ce formidable escadron n'était autre chose que d'énormes oiseaux d'une couleur rouge, si brillante, que lorsqu'ils eurent pris l'essor, leurs ailes paraissaient absolument enflammées. Alphonse, désirant porter à Thélismar un de ces oiseaux extraordinaires, tira sur la troupe et en tua un. Au bruit que fit le coup de fusil, quelques nègres, sortant des huttes qui environnaient l'étang, accoururent avec précipitation, et en apercevant Alphonse qui ramassait l'oiseau qu'il

que c'était un écho qui répétait le nom de Dalinde; mais il ne faut pas oublier que son éducation avait été très négligée.

venait de tuer, ils poussèrent des cris horribles. A l'instant tous les nègres sortirent de leurs cases, et se réunissant, vinrent fondre sur Alphonse; assailli par une grêle de pierres et de traits, il allait succomber sous leurs coups, si Thélismar et les autres voyageurs ne fussent accourus. Les sauvages prirent la fuite, et Alphonse en fut quitte pour quelques blessures légères. Thélismar le réprimanda vivement et lui apprit que ces nègres avaient pour cette espèce d'oiseaux une telle vénération, qu'ils ne souffraient pas qu'on leur fit le moindre mal, et qu'ils se croyaient obligés de venger leur mort. Le son bruyant qu'Alphonse avait pris pour celui de trompettes n'était autre que le cri de ces oiseaux, cri si fort et si pénétrant, qu'il se fait entendre à une grande distance.

Cette dernière aventure rendit Alphonse plus circonspect à l'avenir ¹.

¹ Cet oiseau s'appelle *flammant*. Les Grecs l'appelaient *phénicoptère*, nom qui signifiait dans leur langue *oiseau à l'aile de flamme*, parce qu'en effet, lorsqu'il vole à l'opposite du soleil, il paraît tout flamboyant comme un brandon de feu. Le plumage des jeunes est couleur de rose, et quand ils ont dix mois leurs plumes sont couleur de feu. Nos plus anciens naturalistes français appelaient cet oiseau *flambant*; « et peu après, dit M. de Buffon, l'étymologie oubliée permit d'écrire *flammant*, et, d'un oiseau couleur de feu ou de flamme, « on fit un oiseau de Flandre, où il n'a jamais paru. Cette aile couleur de feu n'est pas le seul caractère frappant que porte cet « oiseau : son bec d'une forme extraordinaire, ses jambes d'une « excessive hauteur, son cou long et grêle, son corps plus haut « monté, quoique plus petit que celui de la cigogne, offrent une fi-

On se remit en route, et l'on visita plusieurs hordes sauvages dont Thélismar voulait connaître les mœurs. De tous les peuples barbares de l'Afrique, la nation la plus intéressante est sans contredit celle des Hottentots, peuple qui remplit dans toute leur étendue les devoirs de l'amitié et de l'hospitalité.

Durant son séjour chez les Hottentots, Thélismar se promenait un matin avec Alphonse, précédés d'un guide qui portait un sac rempli de provisions. En passant sur le pont rustique d'une petite rivière, le guide laissa tomber son sac dans l'eau. Au même moment, craignant sans doute la colère des voyageurs, il prit la fuite et disparut. Cet événement attrista Alphonse, qui mourait de faim. — Je suis sûr, dit Thélismar, de retrouver mon chemin ; mais avant de nous remettre en route, reposons-nous un instant sous ces beaux arbres.

Ils s'assirent sur l'herbe ; Alphonse se plaignait amèrement de la nécessité où ils étaient de faire en-

« gure d'un beau bizarre, et d'une forme distinguée parmi les plus
« grands oiseaux de rivage...

« Le flamman se trouve dans l'ancien continent, depuis les côtes
« de la Méditerranée jusqu'à la pointe la plus australe de l'Afrique...
« Ils sont en quantité dans les provinces occidentales de l'Afrique, à
« Angola, au Congo, où, par un respect superstitieux, les nègres ne
« souffrent pas qu'on tue un seul de ces oiseaux... Ces oiseaux sont
« toujours en troupes : ils se forment naturellement en file, ce qui, à
« une certaine distance, ressemble à un mur de brique, et, de moins
« loin, à des soldats rangés en ligne. Leur chair est un mets recher-
« ché : les anciens en ont parlé comme d'un gibier exquis, etc. »

core une lieue avant de manger, lorsque Thélismar s'écria : — Paix ! écoutons.

Alphonse entendit un cri fort aigu, et, à son grand étonnement, Thélismar y répondit par un autre cri, mais d'un ton plus grave; et se levant : — Venez, dit-il; puisque vous avez une faim si pressante, je vais vous donner à dîner.

Aussitôt Thélismar jeta plusieurs cris de suite, et Alphonse aperçut un bel oiseau vert et blanc qui planait vers eux. — Suivons ce nouveau guide, dit Thélismar : il nous dédommagera de la maladresse de celui qui nous a quittés.

Alphonse ne savait que penser; il marchait en silence et regardait attentivement l'oiseau, qui, au bout de quelques minutes, alla se poser sur un gros arbre creux. — Arrêtons-nous, dit Thélismar : l'oiseau viendra nous chercher, s'il a quelque chose de bon à nous découvrir.

En effet, l'oiseau, voyant qu'ils tardaient à s'approcher, redoubla ses cris, revint au-devant d'eux, retourna à son arbre, s'y arrêta et voltigea autour; il semblait le leur indiquer d'une manière très marquée. — Allons donc, dit Thélismar : il nous invite à dîner de si bonne grâce, qu'il n'y a pas moyen de le refuser.

On s'approcha de l'arbre, et l'on y découvrit, au grand étonnement d'Alphonse, une ruche remplie de miel.

Tandis que nos deux voyageurs étaient occupés à se saisir du miel, l'oiseau, qui s'était envolé sur un buisson voisin, paraissait observer avec intérêt ce qui se passait. — Il est juste, reprit Thélismar, de lui laisser sa part de butin.

On déposa sur une feuille une cuillerée de miel, que l'oiseau vint manger aussitôt que les voyageurs eurent abandonné l'arbre. Dans le cours d'une demi-heure, le même oiseau leur découvrit encore deux autres ruches, et Alphonse, rassasié de miel, se remit gaiement en route ¹.

On quitta les Hottentots, et l'on s'embarqua pour l'île de Madagascar. Ensuite on parcourt toute la côte orientale de l'Afrique; quittant bientôt cette partie du monde, après un court séjour dans l'île de Socotora, on prit terre dans l'Arabie Heureuse. Les voyageurs visitèrent la Mecque, Médine; après avoir traversé une partie du désert, ils rentrèrent en Afrique par l'isthme de Suez, et arrivèrent au Caire.

Ils admirèrent les fameuses pyramides d'Égypte; de là ils se rendirent à Alexandrie, où ils trouvèrent un vaisseau prêt à mettre à la voile, qui les conduisit à l'île de Théra ².

¹ Cet oiseau existe réellement au cap de Bonne-Espérance, et on lui donne le nom de coucou indicateur.

² Ile de l'Archipel, au nord de Candie; elle fait partie de celle qu'on nomme *Santorin* ou *Santorini*, parce que sainte Irène en est la patronne. Elle est sortie de la mer par suite d'éruptions volcaniques.

Alphonse s'éloigna avec joie du climat brûlant de l'Afrique, et fut ravi de se retrouver en Europe et sous le beau ciel de la Grèce, dans des lieux où tout lui retraçait les fictions riantes de la Fable, et les mœurs intéressantes décrites par Homère.

En débarquant à Théra, Thélismar et Alphonse apprirent que le volcan situé dans cette île causait de l'inquiétude aux habitants, qu'il paraissait se rallumer, qu'il fumait et jetait des pierres. Le lendemain, nos voyageurs se mirent en marche au lever de l'aurore, et se firent conduire vers le volcan. Ils en étaient à une lieue, lorsque leur guide s'arrêta, en leur disant qu'il croyait entendre un bruit extraordinaire. Alphonse et Thélismar prêtent l'oreille, et entendent en effet une espèce de mugissement qui semblait venir du fond de la terre. Cependant ils font encore un demi-quart de lieue. A mesure qu'ils approchent le mugissement souterrain devient plus fort; bientôt il est accompagné de sifflements affreux. Au même moment, ils observent que la fumée du volcan s'épaissit et devient rougeâtre. — Retournons sur nos pas, dit Thélismar.

Comme il achevait ces mots, il entend un bruit épouvantable, et tournant la tête en fuyant vers la mer, ils voient la montagne embrasée, couverte de flammes qui s'élevaient dans les airs en lançant de toutes parts des gerbes de feu et des fusées étincelantes. Le guide effrayé les égare, et leur fait prendre un chemin de

traverse, qui les rapproche du volcan. Ils se trouvent alors en face de la redoutable montagne, dans une prairie bordée de peupliers; des torrents de feu descendaient impétueusement de la montagne et se répandaient dans la plaine. Ces fleuves ardents brûlaient et renversaient tout ce qui se rencontrait sur leur passage. On voyait à leur approche l'herbe et les fleurs se flétrir, les feuilles jaunir et se détacher des arbres, les ruisseaux disparaître, les fontaines se tarir, et les oiseaux éperdus tomber des branches desséchées. En même temps des nuages brûlants d'une cendre épaisse et blanchâtre, se dispersant en forme de pluie, obscurcissaient les airs.

Alphonse et Thélismar s'éloignèrent précipitamment de ces lieux désolés; après avoir erré longtemps dans des routes inconnues, ils arrivèrent enfin sur les bords de la mer; quelques insulaires accourus sur le rivage leur apprirent que le volcan ne vomissait plus de flammes, et que l'éruption était finie. Alphonse et Thélismar se firent conduire à leur habitation; et deux jours après ils quittèrent cette île pour se rendre à celle de *Polycandro*¹.

Là, ils rencontrèrent un voyageur suédois, ancien ami de Thélismar, qui s'offrit à leur servir de guide, et à les suivre dans toutes leurs promenades. Il les conduisit dans sa maison, qu'il voulut partager avec

¹ L'une des Cyclades, au sud de Paros et d'Antiparos.

eux, et le soir après souper, s'adressant à Alphonse : — Vous voyez, lui dit-il, que cette habitation est simple ; pourtant, si vous aimez la magnificence, j'ai de quoi vous satisfaire : je veux vous donner une fête dans un palais dont la richesse et l'éclat vous surprendront. Frédéric (c'était le nom de l'ami de Thélismar) se leva, appela ses gens, qui vinrent avec des flambeaux, et il sortit avec Alphonse et Thélismar. Au bout d'une demi-heure de marche, ils se trouvèrent devant une masse énorme de rochers. — Voilà mon palais, dit Frédéric ; l'aspect en est sauvage, mais il ne faut pas toujours juger sur l'apparence. Arrêtons-nous ici un moment, et laissons d'abord entrer nos gens.

Alors les gens de Frédéric distribuèrent des flambeaux à une douzaine d'hommes qui les avaient suivis. Chacun alluma son flambeau et s'éloigna des voyageurs. Quand Frédéric les vit à une certaine distance, il se remit en marche.

Après avoir fait cent pas, ils aperçurent une immense arcade, et furent frappés du vif éclat d'une lumière éblouissante. — Entrons, dit Frédéric ; admirez le péristyle de mon palais ! qu'en dites-vous ? Alphonse ne répondit rien ; il était trop occupé à considérer le spectacle brillant qui s'offrait à ses regards. Les murs de ce vaste péristyle lui parurent entièrement couverts d'or, de rubis et de diamants, et le plafond parsemé de guirlandes élégantes et de pen-

deloques de cristal. Le plancher même sur lequel il marchait était pavé de la même matière brillante...

— Ah ! maman, s'écria Caroline, pardonnez-moi de vous interrompre ; mais je n'y puis plus tenir... Ces diamants étaient-ils fins?... — Ils paraissaient l'être, mais au point que l'œil le plus connaisseur y eût été trompé. — Tout cela est bien singulier !..... Est-il vrai, chère maman, que ce palais ait existé?... — Il existe encore. — Encore!... — Rien n'est plus vrai... — Dans l'île de Polycandro ? La jolie île ! Maman, vous nous la montrerez demain sur la carte?... — Je vous le promets... — Maman, si vous le permettez, à ma première leçon de géographie, j'indiquerai sur les cartes tous les voyages d'Alphonse, car je m'en souviens parfaitement, ainsi que des choses extraordinaires qu'il a vues. — J'y consens ; en attendant, reprenons notre conte.

Frédéric fit admirer à Alphonse l'étendue de ce superbe palais ; et après avoir passé plus de deux heures à le parcourir et à le contempler, les voyageurs le quittèrent et reprirent le chemin de leur petite maison. Alphonse, instruit par Thélismar, apprit que le prétendu palais de Frédéric était l'ouvrage de la nature, et il l'en admira davantage encore ¹.

Thélismar, ayant déjà fait le voyage de l'Italie,

¹ Plusieurs voyageurs parlent de la grotte de Polycandro, dont toute la décoration consiste en stalactites et en congélations de toutes sortes.

n'avait pas le projet d'y retourner ; mais son ami Frédéric, qui partait pour Reggio, le conjura d'y venir avec lui, et Thélismar y consentit d'autant plus facilement, que cette partie de l'Italie était la seule qu'il ne connût pas. Frédéric, Alphonse et Thélismar quittèrent Polycandro, et partirent pour la Morée¹. Ils y virent les ruines d'Épidaure et celles de Lacédémone. De la Morée, ils passèrent à l'île de Céphalonie, où, se rembarquant encore, ils se rendirent à Reggio².

Le lendemain de leur arrivée dans cette ville, les trois voyageurs déjeunèrent dans la chambre de Thélismar, dont la fenêtre donnait sur la mer ; leur conversation fut interrompue par mille cris de joie qui se faisaient entendre de tous côtés. Alphonse sortit promptement pour s'informer de la cause de ces bruyantes acclamations. Il rencontra plusieurs personnes qui se précipitaient en tumulte vers l'escalier. Il les interrogea ; elles répondirent en courant : — Nous allons sur le rivage voir *les châteaux de la fée Morgana...*

Alphonse rentra, et rendit compte de cette étrange réponse ; on ouvrit les fenêtres, et les voyageurs furent témoins d'un spectacle dont la beauté et la singularité surpassaient tout ce qu'ils avaient vu jus-

¹ Grande presqu'île, autrefois le Péloponèse.

² Au royaume de Naples, dans la Calabre ultérieure. Il y a une autre ville de ce nom, en Italie, dans le Modénois.

qu'ici. « La mer qui baigne les rivages de la Sicile, se gonflant et s'élevant par degrés, forma bientôt la parfaite représentation d'une immense et obscure chaîne de montagnes, tandis que les flots qui se brisent contre les côtes de la Calabre, affaissés et tranquilles, n'offraient plus qu'une surface unie; et cette partie de la mer devint semblable à un vaste et brillant miroir, doucement incliné vers les murs de Reggio. Alors parut sur cette glace la plus merveilleuse peinture : on y vit distinctement plusieurs milliers de pilastres d'une élégante proportion, placés avec symétrie et réfléchissant les vives couleurs de l'arc-en-ciel. Au bout d'un moment, ces superbes pilastres changèrent de forme et se ployèrent en arcades majestueuses, qui, bientôt s'évanouissant, firent place à une multitude innombrable de magnifiques châteaux tous parfaitement semblables¹; à ces palais succédèrent des tours et des colonnades, et enfin des arbres et d'immenses forêts de cyprès et de palmiers. » Après cette dernière décoration, le tableau magique disparut; la mer reprit son aspect ordinaire, et le peuple qui bordait le rivage battit des mains avec transport, en répétant mille fois, dans des cris d'allégresse, le nom de la *fée Morgana*.

— Eh bien! maman, interrompit Pulchérie, nous voilà donc retombés dans les contes des fées? — Point

¹ Tout ce passage a été traduit du *Voyage au royaume des Deux-Sicules*, de Swinburne.

du tout; ce dernier phénomène, ainsi que tous les autres, est pris dans la nature. — Il y a une *fée Morgana*? — Je vous ai conté ce que disait le peuple de Reggio; le peuple est partout ignorant et crédule; il aime les fables, et les adopte aisément. — Mais ces tableaux magiques? — Sont produits par des causes naturelles. — Je ne conçois plus à présent comment on ne passe pas sa vie à voyager, à lire, à s'instruire, pour apprendre ou pour voir des choses si curieuses et si intéressantes. Mais, chère maman, daignez reprendre votre manuscrit.

Alphonse commençait à penser comme vous; l'étonnement que lui causaient tant d'événements extraordinaires excitait en lui la plus vive curiosité et le désir le plus vrai de s'instruire. Insensiblement il perdait tous ses goûts frivoles, il devenait réfléchi, il parlait avec réserve, il écoutait avec attention; mais, à mesure que sa raison se perfectionnait, il découvrait dans sa conduite passée des fautes dont chaque réflexion lui rendait le repentir plus amer et plus douloureux. Il ne comprenait plus comment il avait pu quitter son père. Le silence obstiné de don Ramire l'accablait, et lui causait une inquiétude déchirante; il brûlait du désir d'arriver à Constantinople; il se flattait d'y trouver des lettres du Portugal, et quoiqu'il eût pris pour Thélismar un vif attachement, quoiqu'il eût presque la certitude d'obtenir un jour la main de Dalinde, il prit la résolution de quitter

Thélismar à Constantinople, s'il n'y recevait point des nouvelles de son père, de retourner en Portugal, et de sacrifier au devoir le plus sacré et ses espérances et toute la félicité de sa vie. ✕

Cette résolution le plongea dans la mélancolie; Thélismar en cherchait en vain la cause; et l'augmentait encore en voulant la dissiper par les marques de la plus tendre affection. Pour dissiper sa tristesse, il parlait devant lui de Dalinde; et ces entretiens, loin d'adoucir les chagrins secrets d'Alphonse, les aigrissaient encore. Enfin Thélismar, ayant pris congé de Frédéric, quitta Reggio, traversa la Grèce, et arriva à Constantinople sur la fin du mois d'avril.

Alphonse trouva à Constantinople une lettre de Portugal; il la reçut avec un trouble inexprimable: cette lettre n'était point de don Ramire, mais on mandait à Alphonse que son père était revenu en Portugal et avait même passé quelque temps à Lisbonne; il venait d'en partir, en annonçant qu'il allait entreprendre un voyage qui durerait dix-huit mois; on savait que don Ramire avait eu plusieurs entretiens particuliers avec le roi, et l'on pensait que son voyage avait pour but quelques négociations secrètes; on s'attendait d'autant plus à le voir rentrer dans le ministère, à son retour, que huit jours après son départ son successeur et son ennemi avait été disgracié. La personne qui donnait ces détails terminait en disant qu'elle n'avait pu voir don Ramire comme Alphonse

l'en avait priée, parce qu'ayant fait un assez long séjour en France, elle n'était revenue à Lisbonne que trois semaines après le départ de don Ramire.

Alphonse, calculant par la date de cette lettre que son père ne reviendrait que dans quinze ou seize mois en Portugal, renonça au projet d'y retourner avant ce temps. En effet, entièrement dénué de fortune, il n'aurait eu aucun moyen d'y subsister en l'absence de don Ramire. Il se décida donc à continuer ses voyages, d'autant plus qu'il se croyait sûr d'être de retour en Europe avant un an. Le silence de son père l'affligeait profondément ; mais enfin, rassuré sur le sort de don Ramire, il se soumit au sien, ne doutant pas que le temps et sa conduite ne lui rendissent la tendresse de son père, et espérant le fléchir par sa soumission et son repentir.

Frédéric avait donné à Thélismar des lettres pour un Grec de ses amis, qui possédait une charmante habitation sur le canal de la mer Noire. Ce Grec, nommé Nicandre, n'était point alors à Constantinople. Thélismar et Alphonse, au bout de quinze jours, se firent conduire à Buyuk-Déré, village à huit milles de Constantinople ¹, et dans lequel Nicandre avec sa famille passait une partie de l'été. Ce fut le 1^{er} mai,

¹ La position de ce village est très agréable ; les ministres et plusieurs particuliers y ont des maisons de campagne (*Voyage littéraire de la Grèce*, par M. Guys, tome I).

à dix heures du matin, que les deux voyageurs arrivèrent à Buyuk-Déré. En entrant dans le village, ils virent les rues remplies de jeunes gens vêtus avec élégance et couronnés de fleurs, chantant ou jouant de divers instruments ; toutes les maisons étaient décorées de guirlandes et de festons de roses. Ce spectacle ravit Alphonse ; Thélismar, instruit des usages de la Grèce, lui apprit qu'on célébrait ainsi tous les ans le premier jour du mois de mai ; que dans ce jour solennel les jeunes gens attachaient des couronnes de fleurs sur les portes de la maison de leurs fiancées, et chantaient sous leurs fenêtres.

Les voyageurs, après s'être arrêtés assez longtemps dans la première rue, continuèrent leur chemin ; Alphonse aperçut de loin une maison décorée avec le plus grand soin ; c'était celle de Nicandre ; Alphonse et Thélismar y entrèrent, Nicandre vint aussitôt les recevoir ; et après avoir lu la lettre de Frédérie, il les embrassa affectueusement l'un et l'autre, et leur témoigna le plus vif désir de les retenir longtemps chez lui. ●

Nicandre, ainsi que toute sa famille, parlait assez bien français ; Thélismar savait parfaitement cette langue, mais Alphonse l'entendait un peu. Nicandre appela des esclaves, qui conduisirent les voyageurs dans une grande salle revêtue de marbre de Paros, où on leur prépara un bain. Après le bain, Nicandre vint les retrouver, et les mena dans l'appartement de

Glaphire, son épouse. Glaphire était assise sur un sofa avec ses deux filles Glycère et Zoé, et une vieille et vénérable femme, nourrice de Nicandre, et que, suivant l'usage des Grecs modernes, on appelait dans la famille *Paramana*, nom justement accordé par la reconnaissance, puisqu'il signifie *seconde mère*. Les deux jeunes personnes portaient l'une et l'autre de longues robes flottantes, des voiles blancs ornés de franges d'or, et des ceintures richement brodées, et attachées avec des boucles d'émeraude. Glaphire et Nicandre questionnèrent Thélismar sur ses voyages, et l'engagèrent à conter une partie de ses aventures. Ensuite on passa dans la salle à manger, et l'on se mit à table. Après le dîner, Nicandre proposa à ses hôtes de les conduire à la promenade; ce qui fut accepté.

Il les mena dans la campagne. En approchant d'une vaste prairie, ils virent une multitude de jeunes filles vêtues de blanc et tenant dans leurs mains des palmes vertes, ou des branches de myrte et d'oranger. Les unes dansaient, les autres cueillaient des fleurs, en chantant les plaisirs et le retour du printemps. — Voyez-vous, dit Nicandre, cette jeune fille couronnée de roses, et plus parée que ses compagnes? C'est la reine de la fête; elle représente la déesse des fleurs, et sous le nom charmant de Flore, elle reçoit les hommages de toute la troupe champêtre; mais son empire n'est que celui de la jeunesse et de la beauté: il

sera peu durable ; son règne doit finir avant le déclin du jour.

Comme Nicandre achevait ces mots, la jeune fille fit un signal qui rassembla autour d'elle toutes ses compagnes. Alors l'une d'elles chanta une hymne en l'honneur de Flore et du printemps ; à chaque couplet, on répétait en chœur ce refrain : « Soyez la bienvenue, nymphe, déesse du mois de mai. » Et l'on se remit à danser.

Après avoir fait plusieurs fois le tour de la prairie, Nicandre ramena chez lui les voyageurs ; ils y trouvèrent Glaphire et ses filles, au milieu de leurs esclaves, occupées à broder, et contant tour à tour de petites histoires, ou des fables morales. Quoique Alphonse n'entendit pas le grec, ce tableau le charma : c'était la jeune Zoé qui parlait ; Thélismar l'avait conjurée de continuer son récit, et elle le reprit avec une grâce qu'augmentaient encore sa vive rougeur et son modeste embarras. Zoé contait l'histoire d'une jeune personne à la veille de se marier et de quitter la maison paternelle ; elle dépeignit avec autant de vérité que de sentiment la douleur intéressante et profonde d'une fille tendre et reconnaissante, qui s'arrache des bras d'une famille chérie. Glycère écoutait ce récit avec une extrême émotion : tout à coup des pleurs involontaires s'échappant de ses paupières baissées tombèrent sur son ouvrage et mouillèrent la fleur qu'elle brodait. Dans cet instant, sa mère qui la re-

gardait l'appela d'une voix entrecoupée, en lui tendant les bras. Glycère se leva, et courut se jeter aux genoux de sa mère en fondant en larmes : l'histoire fut interrompue. Nicandre s'approcha de Glycère, l'embrassa tendrement. Zoé, attendrie, s'empressa vers sa sœur. Nicandre, au bout d'un moment, emmenant Alphonse et Thélismar dans une salle voisine, leur expliqua la cause de tout ce qu'ils venaient de voir et leur apprit que Glycère était à la veille de se marier.

En effet, le soir même le jeune homme choisi pour être l'époux de Glycère envoya chez Nicandre de grandes corbeilles magnifiquement ornées et contenant les pierreries et les présents de noce destinés à Glycère et à sa famille; le lendemain le jeune Grec, suivi de tous ses parents, se rendit à la maison de Nicandre. Alors parut la belle et touchante Glycère. Elle était vêtue d'une robe d'argent brodée d'or et de perles, rattachée avec une ceinture de diamants. Ses longs cheveux tressés flottaient sur ses épaules; une couronne d'immortelles ornait sa tête. Glycère se jeta, en pleurant, dans les bras de sa mère... et reçut à genoux la bénédiction paternelle, que Nicandre prononça avec un profond attendrissement, mais à haute voix et d'un ton ferme; tandis que la sensible mère, hors d'état de pouvoir articuler une seule parole, pressait dans ses mains tremblantes les mains de sa fille, en élevant vers le ciel des yeux noyés de larmes.

Après cette cérémonie touchante, les deux familles réunies, suivies de tous leurs esclaves, sortirent de la maison pour se rendre à l'église. Devant le cortège marchait une troupe de joueurs d'instruments et de chanteurs. Ensuite venait la jeune mariée, soutenue par son père et par sa mère. Timide et tremblante, elle marchait lentement, les yeux baissés, s'efforçant en vain de retenir ses pleurs. On portait devant elle, suivant l'antique usage de la Grèce, le *flambeau de l'Hyménée*. Ses esclaves, son époux, les parents et les amis fermaient la marche : ils arrivèrent dans cet ordre à l'église. Après la célébration, on reconduisit en pompe les nouveaux époux dans leur maison, dont la façade était illuminée et décorée de feuillage. On offrit des coupes de vin à tous les convives, et aux jeunes gens des bouquets enlacés avec des fils d'or, en leur disant : *Mariez-vous aussi*. On passa dans la salle du banquet, où l'on dansa jusqu'à minuit.

Alphonse revint de cette fête triste et chagrin. Le souvenir de Dalinde, et la crainte de ne goûter peut-être jamais le bonheur dont il était témoin, avaient rempli son âme d'amertume. Il conserva cette mélancolie plusieurs jours ; mais la nouveauté et l'agrément des objets qui l'entouraient, et surtout la tendresse de Thélismar, la dissipèrent insensiblement.

Cependant la famille de Nicandre éprouvait un bien vif chagrin. Un de leurs amis revenant d'un petit voyage tomba malade, et mourut au bout de

quatre jours. Nicandre donna à Thélismar les détails les plus intéressants sur l'ami qu'il perdait. Cet homme avait renoncé à tous les honneurs auxquels son état et ses alliances lui donnaient le droit d'aspirer, afin de pouvoir se livrer entièrement aux charmes de l'étude et de l'amitié. — Ce sage, continua Nicandre, retiré dans une maison délicieuse, voisine de la mienne, donnait aux infortunés la plus grande partie de sa fortune. Il consacrait le reste à l'embellissement de son habitation. Il avait une sœur digne d'être son amie ; elle logeait avec lui, le suivait partout ; jamais elle ne se consolera de sa perte. Demain, poursuit Nicandre, nous rendrons les derniers devoirs à mon malheureux ami. Sa sœur infortunée conduira la pompe funèbre. — Mais, dit Thélismar, comment pourra-t-elle en avoir le courage ? — Vous qui voulez connaître nos mœurs, reprit Nicandre, venez à cette triste cérémonie, vous verrez quelle force on trouve dans le désespoir. Ici la douleur n'est jamais concentrée ; elle se montre dans toute son énergie. Chez un peuple esclave des bienséances et de l'usage, la douleur doit être morne et muette ; mais chez nous elle est éloquente et sublime.

Cet entretien excita l'intérêt et la curiosité de Thélismar ; il ne manqua pas, accompagné d'Alphonse, de suivre Nicandre aux funérailles de son ami. On se rendit d'abord à la maison d'Euphrosine (c'était le

nom de la sœur du mort). Ils entrèrent dans une salle tendue de noir, où le mort, à visage découvert, et magnifiquement habillé, était couché sur son cercueil. Des esclaves à genoux entouraient le cercueil, et exprimaient leur douleur par des larmes et des gémissements. Thélismar distingua parmi cette troupe un vieillard qui paraissait plus affligé que les autres. Nicandre s'en approcha et lui parla. Thélismar questionna Nicandre sur ce vieillard : — Son nom est Zaphiri, répondit Nicandre ; il a vu naître celui que nous pleurons ; il a presque perdu l'usage de ses jambes, et l'impossibilité de suivre la pompe funèbre ajoute encore à son affliction. Il vient de me dire qu'il ne lui restait plus qu'un seul plaisir sur la terre, celui de prendre soin des oiseaux et de cultiver les fleurs qui faisaient les délices de son cher maître.

En ce moment on entendit des cris si déchirants, que Thélismar et Alphonse en furent profondément émus. — Écoutez ! s'écria Nicandre, c'est la malheureuse Euphrosine !

Une femme échevelée, et vêtue de longs habits de deuil, s'avança à pas lents, appuyée sur des esclaves qui la soutenaient. Sa pâleur, ses larmes témoignaient de sa douleur ; ses cris, ses gémissements avaient un accent de désespoir si pénétrant et si vrai, qu'on ne put se défendre d'une sorte de saisissement.

Bientôt le patriarche arriva suivi de son cortège.

On enleva le corps, les chants funèbres commencèrent, et l'on sortit de la maison. Après avoir traversé le village, on se dirigea vers le champ des morts. En apercevant la sépulture préparée pour son frère, Euphrosine poussa des cris déchirants et se cacha le visage avec son voile. Enfin, on approcha de la fosse : la pompe funèbre s'arrêta ; le patriarche prononça les prières d'usage, embrassa le mort et s'éloigna. Euphrosine, relevant son voile, vint tomber à genoux auprès du cercueil de son frère ! — O mon frère ! s'écria-t-elle, reçois les derniers adieux de ton infortunée sœur !... Je te revois pour la dernière fois !... Est-ce donc là mon frère ?... Hélas ! je reconnais encore ses traits !... Mais je l'appelle en vain : son visage porte l'inaltérable empreinte d'une morne tranquillité !... Ce calme affreux !... c'est celui de la mort !... Mon frère ! tu n'es plus qu'une ombre, la malheureuse Euphrosine n'embrasse plus qu'une vaine image !... Tu vas pour jamais disparaître à mes yeux !... Pour jamais !... Non, je ne puis me soumettre à cette horrible séparation ! je ne souffrirai point qu'une main cruelle t'arrache de mes bras pour te descendre dans la tombe !... Arrêtez, barbares, arrêtez ! cessez de creuser ce tombeau ! prenez pitié de ma douleur, ou craignez mon désespoir !...

A la vue du patriarche, qui s'avancait pour enlever le corps, Euphrosine poussa un cri d'effroi ;

ses esclaves l'entourèrent, et malgré sa résistance l'entraînèrent à quelques pas de la fosse. Hors d'elle-même, elle déchira ses vêtements, arracha ses longs cheveux et les jeta dans la fosse... Cependant ses larmes s'arrêtèrent, elle considéra d'un œil fixe le cercueil descendu dans le tombeau; mais lorsqu'elle vit soulever le marbre qui devait le couvrir, elle s'écria : — O Dieu ! c'en est donc fait !

En disant ces mots, elle pâlit, ses yeux se fermèrent, elle tomba évanouie dans les bras de ses esclaves. On la transporta loin du tombeau, et lorsqu'elle eut repris sa connaissance, les parents et les amis, suivant l'usage, la reconduisirent chez elle.

Pour pénétrer dans la maison mortuaire, il fallait traverser un jardin. En entrant dans ce jardin, on y trouva le vieil esclave Zaphiri, tenant d'une main une serpe et de l'autre un arrosoir. A cette vue Euphrosine tressaillit, et s'élançant vers l'esclave : — O Zaphiri ! dit-elle, que fais-tu ? — Hélas ! je prends soin des fleurs que mon maître aimait tant ! — Malheureux vieillard ! interrompit Euphrosine en se saisissant de la serpe, mon frère n'est plus ! ces lieux ne doivent être pour nous désormais qu'un séjour de douleur... Que tout ce qui les embellissait disparaisse ou soit anéanti. Ouvrez ces volières, rendez la liberté à ces oiseaux ; leur doux ramage, leur gaieté me déchirent le cœur !... Et ces fleurs cultivées par les mains de mon frère... qu'elles périssent avec lui !...

En achevant ces mots, Euphrosine, d'un air égaré, parcourut avec rapidité le parterre en coupant ou brisant toutes les fleurs qui se trouvent sur son passage.

Cette scène touchante fit la plus vive impression sur Alphonse. Lorsqu'il fut de retour chez Nicandre : — Expliquez-moi, dit-il à Thélismar, comment des idées si opposées peuvent résulter des mêmes sentiments. Pourquoi ce vieillard se plaît-il à cultiver les fleurs de son maître, tandis qu'au contraire Euphrosine trouvait une sorte de consolation à les détruire ? — Laquelle de ces deux actions vous paraît la plus naturelle ? demanda à son tour Thélismar. — Celle du vieillard ; cependant l'autre m'a causé bien plus d'émotion. — Une sensibilité commune, dit Thélismar, ne produit que des effets communs ; une sensibilité profonde produit naturellement des idées et des actions extraordinaires.

Thélismar et Alphonse, après avoir passé encore quelques jours à Buyuk-Déré, prirent congé de Nicandre et de son intéressante famille : ils quittèrent la Grèce, et entrèrent en Asie par l'Anatolie. Ils séjournèrent à Bagdad¹, à Bassora², et s'arrêtant à l'île de Rahrein, dans le golfe Persique, ils assis-

¹ *Bagdad*, grande ville sur le bord oriental du Tigre ; les Turcs la prirent vers 1638.

² *Bassora*, belle ville au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate ; les Turcs en sont les maîtres depuis 1668 ; elle est à cent lieues de Bagdad.

lèrent à la fameuse pêche des perles ; de là ils se rendirent par mer dans le royaume de Visapour. Durant cette navigation, Thélismar et Alphonse s'entretenant un soir des merveilles de la nature : — Maintenant, disait Alphonse, je crois les connaître toutes. — Mon cher Alphonse, reprit Thélismar en souriant, puisque vous êtes si bien instruit, vous allez m'expliquer le phénomène dont je vais vous rendre témoin.

A ces mots, l'invitant du geste à le suivre, il le fait monter sur le pont du vaisseau. A peine arrivé, — Dieu ! s'écria Alphonse, nous voguons sur un océan de feu !

En effet, toute la surface de la mer paraissait couverte de petites étoiles étincelantes ; chaque lame, en se brisant, répandait une vive lumière, et le sillage du vaisseau, d'un blanc argenté et lumineux, était parsemé de points brillants et azurés. Voilà un magnifique spectacle, entièrement nouveau pour moi, s'écria Alphonse. — Vous ferez, je n'en doute point, interrompit Thélismar, de sérieuses réflexions sur votre présomption ; vous ne croirez plus posséder des connaissances étendues, quand tout vous prouve le contraire.

Alphonse ne répondit rien, mais il embrassa Thélismar, et l'un et l'autre se retirèrent dans leur cabine. Il y avait à peine une demi-heure qu'Alphonse était endormi lorsqu'il fut réveillé en sursaut ; sa lumière était éteinte, jugez s'il dut être effrayé en apercevant

du feu sur la cloison vis-à-vis de son lit. Il se lève précipitamment ; sa surprise augmente, en voyant très lisiblement ces mots tracés en grosses lettres de feu : « Savant Alphonse, votre effroi n'est pas fondé, car ce feu ne brûle point ¹. » Alphonse, aussi honteux qu'étonné, mit la main sur ces caractères brillants ; et ne sentant aucune chaleur : — Ah ! Thélismar ! s'écria-t-il, ce qui me surprend le plus, c'est que vous sachiez rendre aimables les leçons mêmes qui blessent l'amour-propre !

En ce moment Thélismar, une lumière à la main, entra en riant, il expliqua à son élève la nature de ces prétendus caractères de feu, et se retira, laissant Alphonse se rendormir.

Il est temps aussi que nous allions nous coucher,

¹ Thélismar avait écrit ces lettres avec une matière phosphorescente. On appelle vulgairement phosphores les corps qui paraissent lumineux dans l'obscurité. Il y a des phosphores naturels et artificiels ; les premiers sont les vers luisants, les huîtres, le bois pourri, le poisson gâté, les yeux du chat, la mer lumineuse, etc. Souvent la chair, le sang, les cheveux, et beaucoup d'autres matières provenant des plantes et des animaux, sont propres à devenir noctiluques. On peut aussi, au moyen de l'art, produire des phosphores. Il suffit de chauffer ou de frotter vivement les diamants, les cailloux, les bois durs et résineux, etc.; de calciner la pierre de Bologne, de verser de l'esprit de nitre sur de la craie, de cuire de l'alun avec du miel, etc. Les phosphores produits par ces dernières opérations s'appellent *pyrophores*, et sont d'autant plus singuliers, qu'on peut en allumer de l'amadou, brûler du papier, écrire des lettres de feu.

Quant à la phosphorescence de la mer, on sait aujourd'hui qu'elle

interrompit la baronne, car la veillée, ce soir, a été beaucoup plus longue que de coutume.

A la veillée suivante, madame de Clémire reprit ainsi la lecture de l'histoire d'Alphonse.

Les deux voyageurs, arrivés à Visapour, visitèrent les mines de diamants et se rendirent ensuite à la cour du grand mogol ¹. Thélismar, ayant obtenu une audience de l'empereur, fut introduit avec Alphonse dans le palais. Après avoir traversé plusieurs appartements, ils arrivèrent à une vaste et magnifique galerie tendue de brocart d'or. Le monarque était assis sur un trône de nacre de perles, incrusté de rubis et d'émeraudes. Quatre colonnes, entièrement recouvertes de diamants, soutenaient un baldaquin d'étoffe d'argent, bordé de saphirs, et orné de festons et de glands de perles. A l'une des colonnes était suspendu un magnifique trophée, composé des armes de l'empereur, son arc, son carquois et son sabre, garnis de pierreries et liés ensemble par une chaîne de topazes et de diamants. L'empereur était vêtu de

est produite par une infinité de mollusques qui vivent par millions suspendus à la surface des flots ; c'est du moins l'opinion la plus généralement reçue ; elle a pour elle l'autorité de l'expérience.

¹ Aujourd'hui, il n'y a plus d'empire Mogol ; le dernier empereur a été l'humble pensionnaire de la compagnie de *East-India*. L'empire, ébranlé par l'invasion du fameux Nadir-chah, et déchiré par les Afghans, par les Rohillas, par les Mahrattes, par les Seiks, etc., a fini par succomber sous la *protection* des Anglais, qui ont recueilli toutes ses dépouilles.

drap d'or ; on voyait au milieu de son turban un diamant d'un éclat éblouissant et d'une prodigieuse grosseur ; plusieurs rangs de grosses perles formaient ses bracelets et son collier, et une infinité de pierres précieuses de diverses couleurs enrichissaient sa ceinture et ses brodequins ; il avait devant lui une table d'or, et tous les grands seigneurs de sa cour, dans la plus éblouissante parure, étaient debout rangés autour de son trône. Thélismar lui présenta quelques instruments de géométrie, dont il lui fit expliquer l'usage. L'empereur parut charmé des présents et de l'entretien de Thélismar. Ce jour était celui de sa naissance, et tout l'empire en célébrait la fête ; il invita Alphonse et Thélismar à passer la soirée avec lui.

On apporta des rafraîchissements dans des vases de cristal de roche ; tout le monde s'assit, des musiciens furent introduits ; la salle retentit bientôt du son des timbales et des trompettes. On servit des fruits sur des plats d'or. L'empereur fit remplir une coupe, et l'envoya à Thélismar ; cette coupe était d'or, enrichie de turquoises, d'émeraudes et de rubis. Lorsque Thélismar eut bu, l'empereur le pria de garder la coupe, comme une marque de son amitié. Sur la fin du repas, on apporta à l'empereur deux grands bassins pleins de rubis, qu'il jeta au milieu de l'assemblée, et que les courtisans s'empressèrent de ramasser. Un instant après, on présenta encore à l'empereur deux autres bassins remplis d'amandes d'or et d'ar-

gent mêlées ensemble, qui furent pareillement jetées et enlevées avec la même promptitude. Thélismar et Alphonse, comme vous croyez bien, ne voulurent point participer à cette générosité, et furent scandalisés de l'avidité et de la bassesse des grands seigneurs mogols. L'empereur distribua aussi aux musiciens et à quelques courtisans des pièces d'étoffes d'or et de riches ceintures. Tout le monde se retira à une heure assez avancée.

Lorsque Alphonse et Thélismar se trouvèrent seuls : — Que pensez-vous de cette cour? demanda Thélismar. — Je pense, répondit Alphonse, que le grand mogul est le souverain le plus riche et le plus magnifique qu'il y ait ici-bas. — Et le croyez-vous le plus heureux et le plus considéré? — Je ne sais s'il est heureux, s'il est aimé de ses peuples, et s'il règne avec gloire et tranquillité; mais il faut l'avouer, sa personne n'a rien d'auguste, rien qui inspire le respect. Il n'est pas un seul prince en Europe qui n'impose davantage. — Cependant le grand mogul étale un faste, une magnificence dont nul souverain d'Europe ne peut approcher. L'or, les diamants, tout l'éclat pompeux du luxe asiatique, ne donnent par eux-mêmes aucune véritable considération. Que pensez-vous donc de ces frivoles Européens, qui attachent un si grand prix à toutes ces brillantes bagatelles? Je voudrais que la femme d'Europe la plus riche en diamants, qui possède le plus magni-

fique écriin, pût être transportée ici pendant vingt-quatre heures. Que dirait-elle en voyant toute sa magnificence surpassée par celle d'une esclave de l'empereur? — Mais expliquez-moi pourquoi les grands seigneurs de cette cour, qui paraissent si riches, sont en même temps si avides. Avec quelle bassesse ils se précipitaient sur l'or et les pierreries que leur jetait l'empereur! — Ils mettent tout leur amour-propre à briller par de riches vêtements et d'éclatantes parures; ils ne cherchent à se distinguer les uns des autres que par le faste et la richesse, et vous voyez que cette espèce de vanité, poussée à l'excès, rend capable des bassesses les plus avilissantes. Revenons à l'empereur. Vous ignorez, disiez-vous tout à l'heure, s'il est heureux : croyez-vous qu'un souverain aussi grossier, aussi ignorant, puisse l'être? — Mais s'il est bon, il pourrait être aimé. — On n'aime point le souverain qu'on méprise. Pour rendre ses sujets heureux, ne faut-il pas qu'il soit juste, éclairé? D'ailleurs, celui-ci n'a point de sujets, il ne règne que sur de vils esclaves; c'est un despote enfin. Il exerce un pouvoir tyrannique, et il éprouve toutes les craintes, les terreurs qui assiègent les tyrans. Il n'obtient que des hommages forcés; et tandis que la flatterie l'encense, la haine en secret trame sa perte. Il passe sa vie à redouter ou à déjouer des complots; il se défie de tous ceux qui l'entourent; ses enfants mêmes lui sont suspects.

Le lendemain de cet entretien , Thélismar et Alphonse se rendirent de bonne heure au palais. Le grand mogul, se disposant à faire la guerre au roi de Décan , voulut passer ses troupes en revue. Ses femmes montèrent sur des éléphants qui les attendaient à leurs portes. Thélismar en compta quatre-vingts, tous magnifiquement équipés. Les petites tours qu'ils portaient étaient revêtues de plaques d'or et de nacre. Le même métal formait le grillage des fenêtres. Un dais de drap d'argent rattaché avec des nœuds et des glands de rubis couvrait le haut de la tour. L'empereur était porté dans un palanquin d'or et de nacre, recouvert de pierreries et de perles ; d'autres palanquins aussi riches venaient après celui de l'empereur. Ce pompeux cortège était précédé d'un grand nombre de trompettes, de tambours, et d'une foule d'officiers richement vêtus¹.

Nos voyageurs , après avoir admiré la magnificence du camp , quittèrent la cour du grand mogul,

¹ Pour les détails de la magnificence du grand mogul l'auteur a suivi particulièrement le voyage de l'Anglais Rhoë (*Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, par La Harpe). La coupe d'or, enrichie de turquoises, d'émeraudes et de rubis, fut donnée par le grand mogul à Rhoë, qui vit, dit-il, distribuer les *deux bassins remplis de rubis et d'amandes d'or et d'argent* ; mais Rhoë est plus que suspect d'avoir orné son récit de circonstances merveilleuses. Au reste, à l'époque où Rhoë et Tavernier écrivaient, l'expédition spoliatrice de Nadir-chah n'avait pas eu lieu. Les descriptions du trône de l'empereur, de son habillement, etc., sont tirées du même ouvrage. L'auteur a joint à ces descriptions quelques détails tirés du voyage de Tavernier.

et continuèrent leur voyage en prenant la route de Siam. Ils virent dans ce royaume le fameux éléphant blanc, animal si révérend dans les Indes. Son habitation est splendide, on ne le sert qu'à genoux et dans une vaisselle d'or ¹. « Les attentions, dit un savant naturaliste ², les respects, les offrandes, les flattent sans les corrompre. ils n'ont donc pas une âme humaine; cela seul devrait suffire pour le démontrer aux Indiens. »

Il ne restait plus qu'une seule partie du monde que nos voyageurs ne connussent pas, l'Amérique. Ils s'y rendirent enfin et abordèrent dans la Californie. De là ils se rendirent au Mexique. Comme ils se dirigeaient vers Tlascala, Thélismar, regardant à sa montre, fit arrêter sa voiture; il mit pied à terre et dit à ses gens de l'attendre et de tenir avec soin les chevaux. — Car, ajouta-t-il, la nuit va bientôt nous surprendre. — Comment! dit Alphonse en riant, la nuit! il n'est que midi.

Thélismar ne répondit rien; mais cherchant l'ombre, il tourna ses pas vers quelques arbres peu éloignés. En ce moment ils aperçurent un animal dont la figure extraordinaire fixa leur attention; sa longueur était à peu près de dix-neuf ou vingt pouces, sans compter celle de sa queue, qui en avait au moins

¹ A Laos, à Pégou, etc., on a le même respect pour les éléphants blancs.

² M. de Buffon.

douze. Il avait des oreilles de chouette, un poil hérissé, et une longue queue de serpent couverte d'écaillés. L'animal s'était arrêté, pour attendre ses petits qui accouraient vers lui. Quand ils furent rassemblés, il les mit l'un après l'autre dans une grande poche qu'il avait sous le ventre et dirigea sa course du côté des arbres. Alphonse, désirant observer de près un animal si singulier, et voyant qu'il courait mal, se mit à le poursuivre. Il allait le saisir, lorsque l'animal, se trouvant au pied d'un arbre, y grimpa avec une agilité surprenante; saisissant avec sa queue l'extrémité d'une branche élevée, il s'y suspendit, et parut alors immobile¹. Alphonse se disposait à monter sur l'arbre si Thélismar ne l'eût rappelé près de lui pour lui faire remarquer la marche et les progrès d'une éclipse de soleil; cette éclipse dura près d'une heure; dans l'intervalle l'obscurité devint assez profonde pour qu'on pût se croire arrivé à la nuit. Les oiseaux, trompés par cette nuit inattendue, avaient cessé leurs chants et s'étaient retirés dans leurs nids. Dès que le soleil reparut, trompés de nouveau par ce

¹ Cet animal s'appelle *sarigue* ou *opossum*. « Le sarigue, dit M. de Buffon, est uniquement originaire des contrées méridionales du nouveau continent. On le trouve non-seulement au Brésil, à la Guiane, au Mexique, mais aussi à la Floride, en Virginie, etc... La femelle a sous le ventre une ample cavité, dans laquelle elle reçoit et allaite ses petits... Ces petits sortent de la poche et y rentrent plusieurs fois par jour, etc. »

retour de la lumière, ils célébrèrent cette seconde aurore.

Thélismar et Alphonse ne tardèrent pas à regagner leur voiture; l'éclipse et l'animal singulier observé par Alphonse fournirent aux voyageurs un sujet de conversation qui n'était pas encore épuisé lorsqu'ils arrivèrent à Tlascalá.

En quittant le Mexique, Thélismar et Alphonse s'embarquèrent pour Saint-Domingue. Alphonse se flattait d'y trouver une lettre de son père; il fut encore trompé dans son attente, mais il y reçut des nouvelles du Portugal qui l'affligèrent sensiblement. On lui mandait que don Ramire n'avait point reparu en Portugal, et qu'on était revenu de l'idée qu'il eût repris une partie de son ancienne faveur et qu'on l'eût envoyé en ambassade; beaucoup de personnes le croyaient même exilé de sa patrie, mais on ignorait même dans quelle partie du monde il s'était retiré. Alphonse fut accablé de ces nouvelles : inquiet de nouveau sur le sort de son père, il sentait renaître ses remords avec plus de force que jamais, et rien ne pouvait l'en distraire.

Thélismar et Alphonse visitèrent plusieurs belles habitations de Saint-Domingue; un jour qu'Alphonse s'attendrissait sur le sort des nègres esclaves : — Sans doute, dit Thélismar, ceux qui ont des maîtres sans humanité sont bien à plaindre; cependant la cupidité même encourage à les soigner; ces esclaves sont

mieux nourris que nos paysans les plus heureux. Voyez comme ils respirent tous un air de force et de santé; les maîtres les plus barbares ont un puissant intérêt à ne point surcharger de travail leurs esclaves; ils leur donnent des heures de récréations et de plaisirs; quand les esclaves sont industriels, ils sont sûrs d'acquérir avec le temps leur liberté; enfin, on leur inculque des idées morales et la connaissance de la religion. La liberté n'est un bien que lorsqu'on est en état d'en faire un usage utile et raisonnable; et d'ailleurs le pauvre n'est libre nulle part. Pour assurer sa subsistance, il engage, il vend partout sa liberté. — Il est vrai, dit Alphonse, que tout changement dans le sort des sauvages est un avantage pour eux. Ils mènent une vie paresseuse et sont livrés aux plus absurdes superstitions. — Cependant, reprit Thélismar, l'esclavage n'en est pas moins odieux en lui-même : c'est la plus révoltante de toutes les injustices; et la religion le réprouve, lorsqu'il est absolu et qu'il n'a d'autre but que celui de satisfaire une insatiable avarice. Pour civiliser les sauvages, il faudrait toujours commencer par les maîtriser, comme il faut commencer par gouverner despotiquement les enfants. La civilisation des sauvages est une éducation de patience que le temps seul peut faire; la prudence et la persévérance assureront son succès.

Thélismar logeait chez un riche habitant de Saint-Domingue; un de ses nègres venait de mourir,

ce qui causa un dérangement dans les logements, et obligea un Suédois, secrétaire de Thélismar, nommé Sibald, de quitter sa chambre et de coucher dans celle d'Alphonse. Le soir même, Alphonse et le secrétaire se couchèrent de bonne heure. Ils étaient tous les deux profondément endormis lorsqu'à minuit la porte de leur chambre se rouvrit ; un bruit de chaînes que l'on secoua les réveilla. Sibald demanda d'une voix peu assurée qui était là ? On ne répondit point. — Avez-vous peur ? dit Alphonse, en riant.

Sibald, au lieu de répondre, se mit à pousser des cris épouvantables. Alphonse se jette à bas de son lit, cherche son épée qu'il ne peut trouver : dans cet instant on accourt avec de la lumière, et le spectacle le plus étrange s'offre aux regards d'Alphonse : il aperçoit le cadavre d'un nègre chargé de chaînes et tenant à la gorge le malheureux Sibald qui respirait à peine...

— Mon Dieu ! un cadavre ! dit Pulchérie en interrompant sa mère ; ceci est d'invention, ma chère maman ? — Point du tout, reprit madame de Clémire, c'est un fait très authentique. Ne vous ai-je pas promis que tout le merveilleux de mon conte serait vrai ? — Cependant, maman, reprit César, il n'y a point de revenants ? — Non certainement. — Mais ce cadavre nu, chargé de chaînes, qui tient un homme à la gorge, et qui est au moment de l'étrangler ?... — Attendez l'explication... — C'est que ce nègre

n'était pas mort ? — Je me suis mal exprimée, puisque j'ai dit un cadavre. — Il était mort ? — Oui certainement. — Et nous savons qu'un esclave nègre était mort le jour d'avant ! Cela donne pourtant bien à penser. Mais paix, écoutons.

Madame de Clémire reprit son récit.

Alphonse se précipita sur le nègre mort, il eut besoin d'employer toute sa force pour desserrer sa main glacée qui avait saisi le cou de Sibald ; ce dernier, enfin débarrassé, voulut se soulever, mais il était si tremblant, qu'il retomba sans connaissance sur son lit. Tandis qu'on le secourait et qu'on enlevait le corps mort, Alphonse demanda l'explication de cette scène extraordinaire. On lui apprit que le nègre avait eu pendant quelques jours une violente fièvre chaude ; on avait même été forcé de l'enchaîner ; dans la nuit il avait rompu sa chaîne, s'était échappé et était venu mourir sur le lit de Sibald, qu'il avait pris à la gorge en expirant¹. Cet événement causa au pauvre Sibald une telle frayeur, que lorsqu'il eut repris l'usage de ses sens, on eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que ce dernier nègre n'était pas celui qu'on avait vu mourir la veille. Le secrétaire était persuadé que le nègre ne pouvait être qu'un *revenant*. Alphonse, étonné de cette crédulité, s'en moqua. —

¹ Cette aventure singulière est arrivée dans une auberge, à un homme de la famille et du nom de *Cominge*, et se trouve citée dans les ouvrages de madame d'Aulnoy.

Pouvez-vous, lui dit Thélismar, montrer tant de rigueur pour une faiblesse!... — Cette faiblesse prouve de la lâcheté... — Détrompez-vous : parfois l'homme le plus brave a peine à se défendre d'un pareil mouvement d'effroi. — Un homme s'évanouir pour si peu de chose!... Vous conviendrez du moins qu'il y avait de quoi s'étonner et s'émouvoir. — Un événement de ce genre ne me causerait pas le plus léger sentiment de frayeur.

Thélismar ne répondit rien. Le reste du jour Alphonse continua d'accabler le secrétaire de moqueries piquantes, en présence de tout le monde. Il l'humilia tellement, que ce pauvre homme en fut blessé, et ne voulut plus loger avec lui ; Alphonse coucha donc seul dans sa chambre. A peine avait-il éteint sa lumière, qu'il crut entendre le bruit d'une grosse pluie d'orage ; des éclairs sillonnaient sa chambre, il s'en étonna beaucoup, ayant remarqué avant de se coucher que le ciel n'était obscurci par aucun nuage ; tout à coup la pluie et les éclairs cessèrent. Alphonse se leva, se dirigea à tâtons vers sa fenêtre, regarda le ciel, et le trouva parfaitement serein. Il revint se recoucher.

Au bout de quelques minutes, la pluie et les éclairs recommencèrent de plus belle ; Alphonse, très surpris, s'assit sur son lit ; il ne vit plus d'éclairs, mais la pluie continuait toujours. Plongé dans une profonde obscurité, il éprouvait cette sorte d'inquiétude

vague, avant-coureur ordinaire de la terreur, qui semble en quelque sorte en être le pressentiment. Tout à coup il aperçoit au fond de la chambre un point lumineux qui s'élève lentement vers le plancher; c'est sans doute, se dit-il, un de ces insectes brillants si communs dans les pays chauds; mais le point phosphorique s'arrête à trois pieds de terre, se fixe en scintillant comme une étoile, puis s'étend, s'agrandit, prend la forme d'une figure svelte de femme... Alphonse, pétrifié, reste immobile... Cependant il considère d'un œil ferme ce phénomène surprenant. Mais toute sa force l'abandonne lorsqu'il voit cette figure achever de se développer, prendre du relief, de la couleur, du mouvement, et la ressemblance la plus parfaite de Dalinde!... C'est elle, ce sont ses traits, sa physionomie, c'est Dalinde elle-même, qui marche avec la légèreté d'une sylphide ou d'une ombre... Elle s'avance, elle approche, elle touche le lit, et au même instant elle disparaît... Alphonse éperdu pousse un cri perçant, et tombe évanoui sur le lit!...

Ici les exclamations des trois enfants interrompirent madame de Clémire; elle leur imposa silence, et continua sa narration.

Alphonse, en reprenant connaissance, vit de la lumière, et Sibald à côté de lui, lui prodiguant tous les secours nécessaires. — J'ai entendu le cri qui vous est échappé, dit Sibald, il m'a pénétré d'effroi; que vous est-il donc arrivé?



Ces paroles, prononcées avec un tendre intérêt, remplirent Alphonse de confusion ; il était sensible et généreux : et en songeant à toutes les moqueries dont il avait accablé le pauvre Sibald, il fut touché jusqu'au fond de l'âme. — Mon cher Sibald, répondit-il en l'embrassant, j'ai fait un rêve qui m'a causé une terreur panique ; l'illusion était telle, qu'il me semble encore que je ne dormais pas, et que même je ne me suis pas endormi une minute. Cette frayeur, si ridicule, est mille fois moins excusable que celle que vous avez éprouvée, je le reconnais.

Cet aveu était l'expiation d'un tort, et le cœur d'Alphonse en fut soulagé. — Dites-moi, mon ami, poursuivit-il, étiez-vous endormi avant d'accourir à mon secours ? — Non, je n'étais pas même couché ; je prenais l'air à ma fenêtre : la nuit est si belle ! — Il n'y a point eu d'éclairs ni de pluie ? — Pas la moindre apparence... — J'ai fait un rêve bien incompréhensible ! Mais, mon cher Sibald, allez vous mettre au lit.

A ces mots, Sibald se lève, souhaite le bonsoir à Alphonse, prend sa lumière et s'en va. Quand il fut au bout de la chambre, il laissa tomber son chandelier, et la lumière s'éteignit ; au même moment, un éclair rapide traverse la chambre, et l'on entend le bruit de la pluie. Alphonse frémit... — Sibald, dit-il d'une voix étouffée, ceci n'est point un songe !... Mais, grand Dieu ! regardez !...

Le point lumineux s'élevait, s'étendait et formait la figure de Dalinde; comme la première fois, elle s'avança jusqu'auprès du lit d'Alphonse, et s'évanouit en s'élevant et en paraissant percer le plafond. — Juste ciel! s'écria Alphonse, non ce n'est point une illusion! Sibald!... — J'ai tout vu, répondit Sibald d'un ton ferme. — Mais comment ce prodige inouï ne vous émeut-il pas? — Mon aventure de la nuit passée m'a totalement aguerri. — Non... Sibald, cet objet enchanteur et terrible n'a point frappé vos regards!... J'ai vu Dalinde... Il est donc vrai, ce n'est point l'ouvrage de mon imagination!... Toutes mes idées sont bouleversées!... Que signifie cette incompréhensible vision!

En parlant ainsi, Alphonse fondait en larmes... Sa porte s'ouvrit, et Thélismar, tenant une bougie allumée, parut; en le voyant, Sibald se mit à rire et sortit. — Eh bien! dit Thélismar, en s'asseyant sur le lit d'Alphonse, êtes-vous encore persuadé que « rien ne pourrait vous causer le plus léger sentiment de frayeur? » et Sibald vous paraît-il encore inexcusable?

Pour toute réponse, Alphonse stupéfait, la bouche entr'ouverte, regardait fixement Thélismar. — Ayez à l'avenir, reprit ce dernier, plus d'indulgence pour les faiblesses des autres; songez que personne au monde n'est à l'abri d'une erreur; notre raison est comme la force physique, elle n'est jamais indomp-

table. Croire que rien au monde ne pourrait l'ébranler, c'est une présomption extravagante. — Quoi ! dit Alphonse, c'est vous qui avez produit cette pluie, ces éclairs, cette apparition effrayante?... — C'est moi-même. — Mais c'était la figure de Dalinde, sa taille, son visage angélique... — Je puis ainsi la reproduire à mon gré... — Quel art divin ! et que je vous l'envie!... — Cet art, qui produit un spectacle si merveilleux ¹, est la chose du monde la plus simple ; c'est un effet d'optique produit avec un portrait et un miroir... — Un portrait ! vous avez donc un portrait de Dalinde ? — Oui, et je vous le montrerai demain matin. En attendant, dormez, mon cher Alphonse, et soyez sûr que le bon Sibald, qui était dans le secret, ne se moquera pas de vous. — Je le crois, dit Alphonse en souriant ; vous l'avez assez vengé pour lui ôter toute rancune. Mais la vengeance était digne de vous ; c'était en même temps un bienfait pour moi, elle m'a puni et me corrigera.

Le lendemain, Alphonse, impatient de voir le portrait de Dalinde, se rendit de bonne heure chez Thélismar ; celui-ci déroula une toile, et lui montra un portrait frappant de ressemblance. — Quelle ravissante peinture ! s'écria Alphonse. — Cette peinture vous intéressera davantage encore, quand vous sau-

¹ *La fantasmagorie*, sorte de spectacle qui consiste à faire apparaître, dans un lieu obscur, des images qui semblent être des fantômes que l'on évoque.

rez qu'elle est l'ouvrage de Dalinde elle-même. — Dalinde a donc tous les talents?... Ah! laissez-moi admirer encore... Oui, voilà ses traits, son sourire de bonté... Thélismar, que vous êtes heureux de posséder un semblable trésor!...

— Alphonse, je dois vous annoncer que vous verrez Dalinde beaucoup plus tôt que vous ne l'espérez; elle est à Paris avec sa mère, où l'une et l'autre nous attendent. Nous partons demain pour Surinam, et de là nous nous embarquerons pour la France.

Cette nouvelle enchantait Alphonse. Cependant il était bien loin d'éprouver une joie pure et sans mélange; il regardait comme un devoir indispensable de se rendre en Portugal, dans l'espoir d'obtenir quelques éclaircissements sur son père. Il était décidé à faire part de cette résolution à Thélismar; cependant il lui en coûtait d'avouer à son ami la faute qu'il se reprochait avec tant d'amertume, celle d'avoir quitté l'Espagne furtivement et sans l'aveu de son père. Cette première dissimulation l'avait obligé de déguiser la vérité dans mille autres circonstances; mais enfin il prit la ferme résolution d'expier tous ses torts par une sincérité sans réserve, et, s'il le fallait, par les plus douloureux sacrifices. Ce fut dans ces dispositions qu'il quitta Saint-Domingue.

Nos voyageurs arrivèrent à Surinam¹ au com-

¹ Surinam est une colonie de Hollandais, qui occupe une étendue

mencement de la nuit. En abordant dans cette contrée, leurs yeux furent frappés du spectacle le plus étrange. La côte leur parut couverte d'une infinité de lustres allumés, posés sans symétrie à des distances inégales. Thélismar et Alphonse admiraient cette féerique illumination, lorsqu'ils s'aperçurent que plusieurs de ces lumières changeaient de place, et s'avançaient vers eux. Un moment après, ils distinguèrent huit ou dix hommes marchant fort légèrement, et paraissant couverts de petites bougies allumées. Ils en avaient sur leurs bonnets, sur leurs pieds et dans leurs mains. Cette vision surprit beaucoup Alphonse : il aurait bien voulu s'approcher de ces hommes, mais ils passèrent rapidement sans s'arrêter ; et comme il n'entendait pas le langage des guides qui le conduisaient, sa curiosité ne put être satisfaite. Arrivés à la maison où ils devaient loger, Alphonse et Thélismar, en entrant dans un joli petit cabinet, le trouvèrent parfaitement éclairé ; mais Alphonse, remarquant que les lumières étaient posées dans deux petites lanternes de verre, voulut les voir de près, il découvrit avec étonnement que ces lumières n'étaient autre chose que des mouches d'un vert brillant d'émeraude, et qui répandaient la plus vive clarté¹. Il

de trente lieues environ le long de la rivière de Surinam, dans la Guiane.

¹ Il faut un peu rabattre de cette description, et bien qu'il soit vrai

apprit de Thélismar que certains arbres d'une forme pyramidale, couverts de ces mouches, ressemblent, à quelque distance, à des girandoles, ou à des lustres suspendus. Les hommes qu'ils venaient de rencontrer avaient attaché de ces insectes brillants sur leurs bonnets et sur leurs pieds, et ils en portaient à la main dans des tubes de verre.

Cependant Alphonse, dévoré d'inquiétude et de chagrin, ne put fermer l'œil de la nuit. Il se leva avant le jour, décidé à ne plus différer d'ouvrir son cœur à Thélismar, et à lui confier ce jour même et ses fautes et ses peines. En attendant son réveil, il alla se promener seul sur le bord de la mer. Après avoir marché longtemps, il s'assit au pied d'un arbre, et tomba dans une rêverie profonde : bientôt ses yeux appesantis se fermèrent, et il s'endormit au bout de quelques instants. Un cri perçant et douloureux le réveille ; il ouvre les yeux, et se trouve dans les bras de Thélismar, qui, le serrant étroitement, l'enlève et le porte à cent pas sur le même rivage. Alphonse veut parler, mais il ne peut articuler que des sons entrecoupés et plaintifs ; il n'a pas la force de se soutenir. Thélismar le pose sur l'herbe, et courant vers le rivage, il remplit son chapeau d'eau de la mer, et la jette au visage d'Alphonse, qui ne tarda pas à reprendre connaissance. — Où suis-je ? s'écria-t-il en

qu'il existe dans la nature des insectes phosphorescents, il s'en faut qu'ils répandent assez de clarté pour qu'on puisse se passer de lumière.

revenant à lui. — Mon fils, dit Thélismar, je vous avais parlé de cet arbre fatal¹; ne vous avais-je pas dit que, sous son perfide ombrage, le sommeil est suivi de la mort? — Il est vrai, reprit Alphonse d'une voix languissante, je me le rappelle maintenant... — Grâce au ciel, interrompit Thélismar, vous êtes hors de tout danger; mais si mon inquiétude ne m'eût conduit sur ce rivage, je vous perdais, Alphonse. — O mon père! je vois couler vos larmes! O le plus tendre des amis!... le plus chéri des bienfaiteurs!... pourquoi m'avez-vous arraché à la mort?... J'eusse emporté vos regrets... Hélas! Thélismar, en pleurant le malheureux Alphonse, eût à jamais ignoré des égarements... — Que voulez-vous dire?... — Je suis comblé de vos bienfaits; aussi ma tendresse pour vous est le sentiment dominant de mon cœur; et cependant je suis le plus infortuné des hommes... — Expliquez-vous... — Thélismar, un seul mot vous fera juger de ma situation : je ne puis vous suivre en France... — Et pourquoi?... — Un devoir sacré me

¹ Il s'agit ici du mancenillier, genre de la famille des euphorbiacées. C'est un arbre de troisième grandeur, ayant le port, l'aspect et le feuillage de nos pommiers. Il croît sur le rivage des Antilles et dans l'Amérique centrale; ses fleurs sont petites et d'un rouge foncé; ses fruits ont l'apparence de nos pommes d'api; ils sont remplis, de même que l'écorce et les feuilles, d'un suc laiteux qui est un poison très actif. On accuse même le mancenillier de répandre autour de lui des exhalaisons délétères, capables de donner la mort à ceux qui s'endormiraient sous son ombrage.

prescrit de retourner en Portugal... puissé-je, par ce douloureux sacrifice, expier une faute!... — Quel pressant remords paraît vous accabler?... Mais non, tu ne peux être coupable d'aucun crime, d'aucune bassesse. Parle, rassure-toi, ouvre ton cœur à ton ami.

Alphonse garda le silence quelques instants ; enfin il avoua sans détour à Thélismar qu'il l'avait trompé, en l'assurant que don Ramire approuvait son voyage : il conta sans déguisement tous les détails de sa fuite, et peignit de la manière la plus touchante ses remords et ses vives inquiétudes sur le sort de don Ramire.

Quand Alphonse eut fini ce récit, Thélismar le regarda d'un air attendri et lui dit : — Non, je ne t'abandonnerai point ; je te conduirai moi-même en Portugal.

Ces paroles inspirèrent à Alphonse un sentiment de reconnaissance si passionné, qu'il ne put l'exprimer qu'en tombant aux pieds de son généreux ami. — Nous retrouverons ce père malheureux, reprit Thélismar ; je jouirai de la douceur de te remettre entre ses bras, et de lui rendre un fils digne de faire son bonheur... Nous arriverons un peu plus tard en France ; mais Dalinde ne te verra que réconcilié avec le ciel, avec toi-même ; enfin honoré de la bénédiction paternelle.

Don Ramire, continua Thélismar, consentira sûrement sans peine à votre union avec Dalinde : ma

fortune n'est pas considérable, mais elle est suffisante. Tous les liens qui attachaient don Ramire en Portugal sont rompus ; il ne sera pas difficile de l'engager à regarder la Suède comme sa patrie, et ma maison comme la sienne. — C'en est trop, dit Alphonse ; avec un bienfaiteur tel que vous la reconnaissance devient inexprimable.

Cet entretien délivrait Alphonse d'une partie de ses peines : l'indulgence et la tendresse de Thélismar adoucissaient l'amertume de ses remords, et faisaient renaître dans son âme les plus douces espérances.

Thélismar, avant de quitter Surinam, voulut voir une pêche à laquelle il fut invité. Au jour indiqué, nos voyageurs sortirent de grand matin. Avant d'arriver sur le rivage, ils traversèrent un marais rempli d'arbres aux rameaux flexibles, d'où partaient des paquets de filaments qui, prenant racine et croissant de nouveau, formaient d'autres arbres aussi beaux que ceux auxquels ils étaient unis. Mais ce qui surprit le plus Alphonse, c'est que tous ces arbres étaient couverts de coquillages. On voyait une multitude d'huîtres attachées à leurs branches ¹.

Thélismar achevait d'expliquer à Alphonse les causes de cette singularité, lorsqu'ils arrivèrent sur le rivage.

¹ Le manglier croît abondamment aux Antilles auprès des rivières et des marais ; ses rameaux longs et flexibles se courbent vers la terre, et y prennent racine. Il ne faut pas confondre le manglier avec le bananier des Indes orientales, lequel offre la même singularité.

La pêche commença, on jeta le filet, et on le retira chargé de poissons. Alphonse, voyant un énorme poisson, à peu près de la forme d'une anguille, s'approcha, et toucha le poisson avec une petite baguette de bois qu'il tenait dans la main ; à l'instant même il sentit dans la main et dans le bras une douleur si vive qu'il ne put retenir un cri. Les pêcheurs se mirent à rire ; Alphonse, aussi piqué qu'étonné, resta un moment immobile, et se rapprocha du poisson : — Je ne puis concevoir, dit-il, comment le seul attouchement de ce poisson peut causer une aussi violente commotion ; mais du moins je vais prouver que si cet effet a pu me surprendre, il ne saurait m'intimider.

En disant ces mots, il se baisse et touche le poisson avec sa main. Pour cette fois il ne cria point ; mais il éprouva un engourdissement général, et il reçut une si terrible secousse, qu'il serait tombé si Thélismar ne s'était avancé et ne l'eût retenu dans ses bras. Alphonse fut si étourdi de la violence du coup, qu'il perdit presque l'usage de ses sens. Lorsqu'il fut revenu à lui : — Je veux, lui dit Thélismar, vous faire connaître un effet encore plus étonnant produit par ce poisson ¹. Nous sommes ici quatorze personnes : for-

¹ Ce poisson appartient au genre torpille, remarquable par la propriété qu'il a de pouvoir accumuler le fluide électrique dans un organe particulier, composé de petits tubes membraneux, subdivisés par des cloisons intérieures en cellules nombreuses remplies de mucosités, et enlacées par une grande quantité de nerfs. Ce genre a plu-

mons tous un cercle en nous tenant par la main ; je serai à la tête, et vous le dernier du cercle ; je toucherai le poisson avec une baguette, et quoique séparé de moi par douze personnes, vous sentirez ce que j'éprouverai moi-même.

En effet, l'expérience confirma exactement tout ce que Thélismar avait annoncé.

Le lendemain, les voyageurs quittèrent Surinam et l'Amérique, et s'embarquèrent pour le Portugal. Alphonse ne concevait pas comment Thélismar avait pu se résoudre à s'expatrier pendant quatre ans, et à rester éloigné aussi longtemps de sa famille. Thélismar lui apprit que son-souverain, protecteur éclairé des gens de lettres et des savants, l'avait lui-même engagé à faire ce sacrifice. — Les bienfaits de mon roi, ajouta Thélismar, mon amour pour les sciences, mon goût particulier pour l'histoire naturelle, m'ont déterminé à cette entreprise, dont mon amitié pour vous m'a fait supporter si facilement la fatigue. Le soin de former votre cœur, d'éclairer votre esprit, les sentiments que vous m'avez inspirés, pouvaient seuls adoucir les chagrins et les inquiétudes que j'ai souvent éprouvés, et qui sont inséparables d'une aussi longue expatriation.

Nos voyageurs, après la plus heureuse navigation, abordèrent en Portugal. Toutes les informations que

sieurs espèces qui toutes ont la faculté de faire éprouver, même du fond de l'eau, une violente commotion électrique.

prit Alphonse relativement à son père ne lui procurèrent que de bien faibles lumières ; on lui dit que, depuis près de deux ans, son père n'avait point reparu dans sa patrie ; quelques indices donnèrent à penser à Alphonse que don Ramire était passé en Angleterre ou en Russie. Des intérêts de famille appelaient Thélismar en Angleterre ; ainsi, en quittant le Portugal, Alphonse eut l'espoir qu'il ne séjournerait pas en France, et qu'il suivrait Thélismar dans un pays où il se flattait de retrouver son père.

Thélismar, en approchant de la France, fit promettre à son jeune élève qu'il cacherait avec soin à Dalinde ses sentiments et ses espérances.—Vous allez voyager avec ma fille, ajouta-t-il ; je vous l'ai dit, Alphonse, le vœu de mon cœur est d'unir ensemble, par le plus saint des nœuds, deux êtres qui, maintenant, me sont presque également chers ; mais vous ne pouvez, sans l'aveu de votre père, disposer de vous-même. Je ne doute pas que ce consentement ne vous soit accordé ; cependant, comme il se pourrait qu'un refus... — Que dites-vous?... — Si je vous présentais à ma fille comme l'époux que je lui destine, elle vous verrait sans doute avec des yeux prévenus : dans l'espèce d'incertitude où nous sommes, devons-nous hasarder de troubler son repos?... ah ! j'aimerais mieux ne la revoir jamais !... — Mais nous sommes sûrs que mon père s'empressera de donner son consentement !... — Enfin, si par un caprice bizarre il

le refusait... — Mon père ne pourrait prononcer l'arrêt de ma mort!... — Non, Alphonse, ou j'ai perdu tous les soins que je vous ai prodigués, ou vous sauriez supporter avec courage un semblable malheur. Eh! quelle infortune peut nous atteindre, quand la vertu nous reste, et que l'on possède un véritable ami?... — Thélismar!... vous serez toujours l'arbitre souverain de ma destinée... Ne disposez-vous pas à votre gré de mes actions, de mes opinions, de mes sentiments! Cet ascendant suprême que vous avez sur moi, vous ne pouvez le perdre; la vertu, la raison, la reconnaissance et l'amitié vous l'assurent à jamais : oui, je suivrai fidèlement la loi que vous m'imposez; je verrai Dalinde, et je saurai me taire... Ce sera un grand effort;... mais vous l'exigez : puis-je douter que je n'en sois capable?

Les voyageurs arrivèrent à Bordeaux; ils en partirent sur-le-champ. L'essieu de leur voiture cassa à trente lieues de Paris; ils furent obligés de s'arrêter. Thélismar écrivit à sa femme, et lui manda qu'il serait sûrement à Paris le lendemain, dans la soirée; un courrier fut chargé de porter cette lettre. Thélismar et son élève montèrent en voiture de grand matin, et prirent la route de Paris. Aux premiers rayons de l'aurore, Alphonse, transporté, embrassa Thélismar. — Quel beau jour! s'écria-t-il; avant qu'il finisse j'aurai vu Dalinde! — Songez à vos promesses, reprit Thélismar; craignez de vous trahir dans

cette première entrevue... — Je suis sûr de moi... — N'y comptez pas trop, et si vous m'en croyez, modérez dès à présent des transports de joie qu'il faudra dissimuler dans quelques heures. Parlons d'autres choses. — Et le puis-je? — N'en doutez pas. Si vous voulez prendre un empire absolu sur vous-même, accoutumez-vous à régler à votre gré votre imagination, et à vous distraire facilement de quelque idée que ce puisse être. — Pourvu que ma conduite soit toujours raisonnable, qu'importent mes pensées? — Comment donnera-t-on des preuves de courage, si habituellement on est faible et lâche? Celui qui se laisse maîtriser par son imagination, qui ne sait ni écarter un souvenir dangereux, ni rejeter une pensée agréable, aura-t-il la force de ne consulter jamais que la raison dans les circonstances où il faut agir? Il est deux sortes d'idées : celles qui s'offrent naturellement à notre esprit, et celles que nous inspirent la réflexion et la sagesse. Les premières, presque toujours frivoles et dangereuses, sont produites par nos passions, par nos sensations, et par les objets qui nous frappent ; en ne les rejetant jamais, on cesse d'être libre, puisqu'on renonce à la faculté de choisir ses pensées : alors, si on a des passions vives, on s'égaré ; si l'on n'en a point, on végète. Il ne faut donc point s'arrêter à une pensée parce qu'elle est agréable, ou parce qu'elle se présente, mais il faut l'écarter si elle est inutile ou condamnable ; enfin on doit chercher des

sujets de méditation, et diriger avec choix sa pensée sur des objets utiles. C'est pour les autres que nous parlons; on doit tâcher de plaire dans la conversation; mais la faculté de penser nous est donnée pour perfectionner notre esprit et notre cœur; nous pervertissons l'usage de cette faculté si noble quand nous arrêtons notre imagination sur des objets peu dignes de nous occuper; et sans doute les pensées les plus secrètes d'un sage sont encore plus pures et plus sublimes que ses leçons.

Alphonse garda le silence pendant quelques instants. Thélismar ramena la conversation sur les voyages; il fit une récapitulation de tout ce qu'ils avaient vu; il parla de physique et de chimie. — Que vous êtes heureux, lui dit Alphonse d'avoir tant d'instruction! rien ne vous étonne, ne vous paraît nouveau. — Mon cher Alphonse, reprit Thélismar, les cieux, la terre, l'univers enfin, c'est un livre éternel où l'homme, jusqu'à la fin des temps, trouvera d'impénétrables secrets et de nouveaux objets; il y découvrira sans cesse des mystères sublimes, sans pouvoir jamais parvenir à tout connaître.

En s'entretenant ainsi, on approchait de Paris. Les voyageurs cessèrent de parler. Après un long silence: — Convéenez, dit Alphonse à Thélismar, que dans ce moment vous ne choisissiez pas vos pensées, et que vous êtes enfin forcé de vous arrêter à celle qui se présente si naturellement à présent.

Comme Alphonse achevait ces mots, le postillon se mit à crier qu'on apercevait dans les airs un objet extraordinaire, une sorte de globe. Thélismar mit la tête à la portière, et découvrit en effet, du côté de Paris, un corps arrondi, opaque et noirâtre, qui paraissait descendre lentement, et à mesure qu'il s'approchait, augmenter de volume et devenir lumineux ; on voulut descendre pour mieux examiner. On était près d'Arpajon, à six lieues de Paris.

Cependant le globe semblait toujours augmenter de volume. — C'est un météore, disait Alphonse, à peu près semblable à celui que j'ai vu en Espagne, aux environs de Loxe. — Ce n'est point un météore, reprenait Thélismar. — Qu'est-ce donc ? — Attendez...

Thélismar prit une longue vue, et la dirigeant vers le globe : — C'est étrange ! s'écria-t-il ; je crois distinguer au-dessous de ce globe une espèce de nacelle qui y semble attachée... c'est certainement une illusion... Tenez, regardez à votre tour.

Alphonse prit la longue vue. — Pour moi, dit-il, j'y vois un homme.

Thélismar se mit à rire : — Tout est expliqué, reprit-il ; c'est apparemment le Scythe Abaris qui voyage ¹. — Votre incrédulité ne me surprend pas... Mais... quel prodige ! je vois distinctement deux personnes.

¹ Abaris reçut d'Apollon une flèche sur laquelle il traversait les airs.

Alphonse se frotte les yeux... la longue vue lui tombe des mains; Thélismar la reprend à son tour. Le globe paraît se rapprocher de plus en plus. — Je n'en puis plus douter! s'écria Thélismar, ce globe d'or et de pourpre contient des êtres animés... je les vois!... O prodige inconcevable qui confond la raison, triomphe heureux de l'audace et du génie! est-il possible que le Ciel ait permis à l'homme d'oser mettre cet espace immense entre lui et l'élément dont il fut formé, et dans le sein duquel la nature a placé son tombeau!...

Thélismar parlait encore, lorsque le globe, qui planait dans les airs, s'abassa majestueusement et permit de distinguer dans la nacelle deux personnes, que l'on aurait pu prendre pour deux habitants des cieux. C'étaient Pilâtre du Rosier et son ami Romain, qui l'un et l'autre exposaient généreusement leur vie par amour pour la science¹.

— Avant mon départ de l'Europe, ajouta Thélismar, il était déjà question d'aérostats, et, quand je traversai la France, il n'était bruit que des essais de Montgolfier. Je m'arrêtai peu, je l'avoue, à ce qu'en

¹ Pilâtre du Rosier et Romain voulurent franchir la Manche en aérostat. Ils firent leur ascension à Boulogne; leur ballon s'éleva d'abord majestueusement; mais au bout de quelques minutes il prit feu, on ignore par quel accident. Les deux aéronautes, précipités d'une hauteur de deux à trois cents toises, périrent près du village de Vinille (1785).

disaient les feuilles publiques. Je ne croyais pas possible de rendre les aérostats assez légers pour qu'ils s'élevassent librement dans l'air, et en même temps assez solides pour les garantir d'accidents. Je ne croyais pas davantage qu'on pût jamais parvenir à les diriger ; et certes, sans cette puissance de direction, peu servirait à l'homme de s'élever dans les airs ; contraint de s'abandonner au souffle des vents, quel avantage retirerait-il de sa course aérienne ? Ce que je vois dissipe une partie de mes doutes, mais l'autre partie, la partie essentielle subsiste toujours. Cet aérostat est probablement parti de Paris. Le vent qui vient directement de ce côté l'a poussé inévitablement sur Arpajon.

Alphonse aurait bien voulu attendre en ce lieu que le globe descendît jusqu'à terre, et Thélismar se montrait assez disposé à se rendre à ses vœux ; mais après avoir plané quelque temps au-dessus de leur tête le globe s'éleva de nouveau dans les airs et continua sa route vers le sud. Un voyageur, qui suivait à cheval la même route que Thélismar et Alphonse, s'était arrêté comme eux ; s'apercevant qu'ils étaient étrangers, il lia conversation, leur parla des expériences faites à la Muette et aux Tuileries, de l'enthousiasme général que ces expériences sublimes avaient excité, et de l'admiration qu'éprouvait la nation entière pour l'auteur de cette découverte, et pour les illustres physiciens dont l'audace héroïque

avait procuré à la France un spectacle si pompeux et si nouveau.

Thélismar apprit avec plaisir que tous les savants partageaient l'enthousiasme si fondé de la nation. Alphonse ne revenait pas de sa surprise. — Un peu de réflexion fera cesser votre étonnement, reprit Thélismar : on reçoit avec transport la lumière qui peut guider vers le but qu'on se propose; songez qu'un chimiste ou un physicien, en faisant une grande découverte, ouvre une nouvelle carrière à tous les savants; il leur fournit la matière d'une infinité de spéculations intéressantes et une foule d'idées neuves; il leur offre enfin de nouveaux moyens de se distinguer et d'acquérir de la gloire. Mille découvertes brillantes doivent naître d'une découverte sublime; chaque savant n'est occupé que du soin d'y apporter quelque perfectionnement. Ainsi, bien loin de chercher à diminuer le mérite de la première invention, il n'emploie ses talents et son génie qu'à la rendre plus utile, et par conséquent plus glorieuse. — Vous me charmez, dit Alphonse; il existe donc une carrière dans laquelle les hommes peuvent se surpasser, en courant vers le même but! noble arène où le vainqueur est couronné par ses rivaux, où le triomphe d'un seul cause la joie de tous, et devient pour eux une source inépuisable de gloire et de succès nouveaux. Ah! pourquoi les gens de lettres ne donnent-ils pas cet exemple sublime? — Vous demandez une

chose impossible, repartit Thélismar; on ne peut nier un fait prouvé : une découverte attestée par des expériences est au-dessus de toute critique, de toute censure. Il n'en est pas ainsi des ouvrages d'imagination ; avec la meilleure volonté du monde, un auteur ne saurait démontrer géométriquement que son ouvrage est bon ; il a beau le dire de mille manières dans sa préface, chacun peut lui soutenir le contraire ; et quand il aurait fait un chef-d'œuvre, le mauvais goût et la mauvaise foi le contesteraient toujours : de là naissent ces disputes, ces critiques amères, ces inimitiés qui déshonorent la littérature. Enfin, le savant ne peut rien écrire de neuf et de lumineux qui ne soit utile à tous les autres savants, tandis que l'esprit et les talents d'un homme de lettres ne peuvent servir qu'à sa propre gloire.

Tout en causant de la sorte, le temps s'écoulait ; et le postillon, qui prenait peu de part à la conversation, fit observer qu'on avait encore six lieues à faire et qu'il ne restait plus qu'une heure de jour. Thélismar prit alors congé de l'obligeant voyageur, le remercia beaucoup de sa complaisance, et remonta en voiture. On arriva sur les dix heures du soir à Paris. Thélismar s'était fait conduire à l'hôtel de Suède, où il comptait trouver sa famille. Son attente ne fut pas trompée. En descendant de la voiture, il se trouva dans les bras de sa femme et de sa fille, qui l'attendaient depuis plusieurs heures. Les

douces caresses de Dalinde ajoutèrent à cette réunion si désirée un nouveau charme. Alphonse, témoin de cette scène, contemplait la fille de son ami avec ravissement ; il jouissait du plaisir si doux d'entendre tout ce que l'affection filiale peut inspirer après une si longue séparation. Toutefois ce plaisir n'était pas sans mélange d'amertume. Les tendres paroles de Dalinde à son père étaient pour lui autant de reproches de sa conduite envers le sien ; il connut alors qu'il suffit d'un remords pour empoisonner toutes nos félicités.

Thélismar ne séjourna point à Paris , et s'embarqua sans délai avec sa famille et Alphonse pour l'Angleterre. Après être resté quelque temps à Londres, où ils ne purent avoir aucune nouvelle de don Ramire, ils partirent pour l'Écosse.

Arrivés à la frontière, nos voyageurs se séparèrent. Dalinde et sa mère prirent la route d'Édimbourg. Il avait été convenu qu'elles iraient en Écosse, chez un parent, ancien bienfaiteur de la femme de Thélismar, qui les attendait avec impatience , et que durant ce temps Thélismar et Alphonse feraient le voyage de l'Irlande. Leur départ fut d'autant plus pénible pour Alphonse, qu'il fallait cacher à Dalinde la douleur que lui faisait éprouver cette séparation. Il se conduisit dans cette occasion avec une fermeté qui surpassa même les prévisions de Thélismar ; craignant de se trahir, à peine dans les derniers adieux

osa-t-il regarder Dalinde, et lui dire ce qu'exigeait la simple politesse.

Lorsque Alphonse se trouva seul avec son ami, il fit éclater ses regrets; mais les tendres éloges de Thélismar en adoucirent bientôt l'amertume. Ils s'embarquèrent, et arrivés en Irlande, après avoir visité beaucoup de sites intéressants, ils s'arrêtèrent dans un lieu qui causa une grande admiration à Alphonse : c'était une suite immense de superbes colonnes de basalte, qui semblaient les débris magnifiques d'une ville prodigieuse. Thélismar apprit à Alphonse que cette merveilleuse chaussée était l'ouvrage de la seule nature ¹. Les deux voyageurs traversèrent l'Irlande, revinrent en Écosse, dont ils visitèrent les îles; tous les jours ils lisaient, avec un charme inexprimable, les mélancoliques poésies d'Ossian ². Ils abordèrent dans l'île de Staffa, et logèrent chez une vieille femme de quatre-vingt-quinze ans, qui les intéressa par son air de douceur et de gaieté; dans un âge aussi avancé elle avait conservé toutes ses facultés intellectuelles; elle marchait sans bâton, et n'avait aucune infirmité. Au reste, cette espèce de phénomène est commun dans ces îles. On y rencontre beaucoup de centenaires, qui jouissent d'une parfaite santé, qu'ils doivent surtout à la pureté de leurs mœurs, au travail

¹ C'est ce qu'on appelle la *Chaussée-des-Géants*, l'une des plus belles curiosités de l'Irlande.

² On sait aujourd'hui que ces poésies d'Ossian sont l'ouvrage de Macpherson.

et à la simplicité de leur vie. Chaque soir, la bonne vieille, entourée de sa famille, contait de longues histoires de géants et d'apparitions. Un interprète en traduisait une partie aux voyageurs, qui souvent y retrouvaient des idées d'Ossian. On dit aussi aux voyageurs que la vieille se mêlait de prédire l'avenir; Alphonse voulut la consulter sur la destinée; elle prononça un oracle assez long, dont l'interprète donna la traduction suivante :

« Tu ne trouveras l'assurance de ton bonheur que
« dans une immense et merveilleuse caverne soute-
« nue, dans la mer, par des colonnes d'une matière
« précieuse, et dans laquelle tu ne pourras entrer
« qu'en échouant. »

— Assurément, dit Alphonse, voilà un oracle dans toutes les règles : il est fort obscur, car je suppose qu'il est figuré. — Point du tout, reprit l'interprète; la sibylle assure que la caverne existe, et elle offre de vous y conduire demain. — Comment ! une caverne posée sur des colonnes qui sont dans la mer ? — Oui, elle le prétend. — Et pour y entrer il faut faire naufrage ? — Il n'y a pas, dit-elle, d'autre moyen : on y va en bateau, et l'on fait échouer le bateau à l'entrée d'une certaine manière, qui jette doucement les navigateurs dans la grotte. — Et je trouverai là l'assurance de mon bonheur ? — La vieille en répond. — Cela vaut bien la peine de tenter l'aventure. J'y veux aller demain.

En effet, la bonne femme conduisit le lendemain les voyageurs à la grotte mystérieuse, elle les quitta au moment où ils entrèrent dans le bateau. Nos intrépides navigateurs s'embarquèrent, en ne demandant au ciel qu'un heureux naufrage, souhait assurément très modéré, et qui fut exaucé. On les jeta si adroitement à l'entrée de la caverne, qu'ils en furent quittes pour une secousse assez forte et un peu d'émotion. Cette caverne est immense; les étrangers qui l'ont visitée, fiers de leur courage, ont tracé leurs noms sur le rocher. Il n'y avait alors que dix-sept noms, et dans ce petit nombre on en comptait *sept* de femmes¹, ce qui causa beaucoup d'étonnement et d'admiration aux voyageurs. Cependant Alphonse, en riant, se plaignit de la sibylle : Elle m'a trompé, dit-il; je cherchais le bonheur, il m'était promis, et je n'ai trouvé qu'un écueil. — C'est, répondit Thélismar, ce qui n'arrive que trop souvent dans la vie. — On doit être à l'abri de ce malheur, reprit Alphonse, quand on vous a pour guide.

Comme il disait ces mots, il entra dans une espèce de salle très obscure; une vive lumière brillait dans un enfoncement; Alphonse dirigea ses pas de ce côté. En approchant, il vit un autel de l'Amitié, orné de fleurs qui ne se fanent jamais; une guirlande d'im-

¹ De dames anglaises, en 1788. D'ailleurs, tous les détails relatifs à cette grotte de Staffa sont vrais : les colonnes dans l'eau qui supportent la grotte sont de basalte.

mortelles entourait avec élégance un cartouche éclairé par un transparent, et sur lequel on lisait ces paroles : « Thélismar promet solennellement d'unir Alphonse » à Dalinde. Ce serment, tracé sur l'autel de l'Ami-tié, est irrévocable. »

Alphonse, transporté de joie et de reconnaissance, se jeta dans les bras de son bienfaiteur. — Oui, cher Alphonse, dit Thélismar, vous êtes mon fils ! Vous ne pouvez épouser Dalinde qu'avec le consentement de don Ramire ; mais quand vous la reverrez, vous ne serez plus forcé de lui cacher vos sentiments. — O mon père ! s'écria l'heureux Alphonse, je trouve ici bien mieux que l'assurance de mon bonheur, j'y trouve le bonheur même !...

Lorsque Alphonse revit la bonne vieille, il la combla de présents ainsi que ses petites-filles ; et, avant de quitter l'île, il fit un petit tableau colorié de l'entrée de la grotte, dans l'intention de l'offrir à Dalinde.

Les voyageurs passèrent en Islande, ils visitèrent Skalholt ; de là on les conduisit à Geizer. Ils admirèrent d'abord, dans ce lieu sauvage, une cascade naturelle d'une élévation prodigieuse ; mais un spectacle plus nouveau fixa toute leur attention. — Jetez les yeux de ce côté, dit Thélismar, et regardez ces colonnes de rubis, d'ivoire et de cristal qui couvrent cette plaine immense !... Alphonse aperçut une vaste étendue de terrain remplie de gouffres et de

rochers; à des hauteurs et des distances inégales, s'élevaient dans les airs une multitude de jets d'eau de diverses couleurs¹; les uns d'un rouge éclatant, les autres d'une blancheur éblouissante, et quelques-uns d'une eau pure et limpide. Alphonse et Thélismar ne pouvaient se lasser de contempler un si brillant spectacle; ils admirèrent encore dans la même île beaucoup d'autres phénomènes aussi curieux; et, après avoir vu tout ce que l'Islande offrait d'extraordinaire et d'intéressant, ils se rembarquèrent et retournèrent en Angleterre. Alphonse revit Dalinde, et les chagrins de l'absence furent oubliés.

Le bonheur d'exprimer un sentiment renfermé depuis si longtemps au fond de son âme, et la douce sensibilité de l'aimable Dalinde, le dédommagèrent de tout ce qu'il avait souffert. Dalinde, en apprenant qu'elle était aimée depuis cinq ans, connut l'empire suprême que l'honneur et la reconnaissance avaient sur Alphonse. De son côté, Alphonse s'applaudit d'avoir été fidèle à sa parole. Il devait à ce vertueux effort l'estime et le cœur de Dalinde... Et c'est ainsi qu'un sacrifice honnête n'est jamais qu'une peine

¹ Il y a près de Geizer une chute d'eau formée par l'eau d'une source très abondante; autour de cette cascade, et dans un rayon d'environ une lieue, on voit une cinquantaine de jets d'eau bouillante qui probablement proviennent du même réservoir. Si l'eau a diverses teintes, c'est qu'elle traverse en sortant des terrains de diverses natures, et qu'elle se charge de matières qui la colorent ou la troublent.

du moment : en nous y décidant avec fermeté, nous plaçons sur l'avenir un fonds précieux, qui ne peut manquer de doubler avec le temps.

Alphonse éprouva un petit chagrin : son tableau de la grotte de Staffa, fait sur du papier, ayant été mal emballé, se trouva tout à fait gâté; le papier était chiffonné et déchiré en plusieurs endroits, et deux trous sur la peinture ôtaient tout espoir de raccommoder l'ouvrage. Alphonse voulut le brûler; mais Thélismar s'y opposa, et le garda. Quinze jours après, Thélismar entrant chez Alphonse : — Tenez, mon fils, lui dit-il, portez à Dalinde votre présent.

En disant ces mots, il lui donna le tableau de la grotte remis sur toile, et si parfaitement restauré, qu'il paraissait sortir des mains du peintre. — Par quel miracle, dit Alphonse, cette peinture qui était sur du papier a-t-elle pu être enlevée et transportée sur une toile?—Si elle eût été sur du bois, ou à fresque sur une muraille, je l'aurais enlevée de même. — Quel prodige de patience et d'adresse miraculeuse! — Je n'ai en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, que le mérite d'avoir recueilli les inventions les plus ingénieuses de l'industrie humaine. Jugez donc combien est véritablement merveilleuse l'industrie même. — Que j'aimerais à connaître tous ces miracles de l'art, tous ces phénomènes de la nature!

Thélismar quitta l'Angleterre avec une satisfaction inexprimable, et s'embarqua pour la Suède. Après

tant de travaux et de si longs voyages, il jouit enfin du bonheur de se retrouver au milieu de sa famille, de ses amis, et dans sa patrie. Il eut le plaisir de revoir ce vertueux Zulaski chez lequel il avait logé aux îles Açores, et dont la maison fut si miraculeusement lancée dans la mer. La piété filiale de ce jeune homme le rendait l'objet de l'admiration publique; son souverain l'avait comblé de bienfaits; et pour surcroît de bonheur, Zulaski avait retrouvé sa fiancée fidèle; enfin il était marié et le plus heureux de tous les hommes. Thélismar lui rendit une visite et le trouva au sein de sa famille, entre son père et sa femme, et tenant sur ses genoux son fils, jeune enfant à peine âgé de deux ans.—Quel sort est comparable au vôtre? lui dit Thélismar. Cette femme, cet enfant que vous chérissez, votre fortune, votre réputation, tout ce qui fait vos plaisirs, votre félicité, votre gloire, vous le devez à la vertu! Votre bonheur est d'autant plus pur, qu'il inspire trop d'intérêt pour exciter l'envie. Et ce fils, tendre objet de vos plus chères espérances, que n'êtes-vous pas en droit d'en attendre! Pour lui faire connaître l'étendue des devoirs sacrés de la nature, pour le rendre digne de vous, il ne faudra que lui conter votre histoire.

Cependant Alphonse, plus que jamais dévoré d'inquiétude sur la destinée de son père, conservait encore l'espérance de le trouver en Russie; il déclara à son ami qu'il était décidé à partir pour Pétersbourg. Thé-

lismar, prévoyant à quel point Alphonse serait à plaindre si cette dernière recherche était infructueuse, ne voulut point l'abandonner, et partit avec lui. Ils trouvèrent à Pétersbourg Frédéric, cet ancien ami de Thélismar, qu'ils avaient rencontré dans l'île de Polycandro. — Je suis destiné, leur dit Frédéric, à vous faire voir des choses extraordinaires. Si vous voulez me suivre, je vais vous conduire dans un palais de cristal... — Nous savons, interrompit Alphonse, que vous nommez ainsi une caverne formée par la nature. — Pour cette fois, reprit Frédéric, ce n'est point une façon de parler : vous allez voir un véritable palais de cristal bâti par les hommes, et suivant les règles de la plus élégante architecture.

Cependant Alphonse doutait encore ; Frédéric, pour faire cesser son incrédulité, voulut lui faire visiter sur-le-champ ce merveilleux palais.

Alphonse ne put retenir une exclamation de surprise en voyant un palais transparent, de la plus élégante architecture, et qui paraissait formé de cristaux de diverses couleurs. — Avançons, dit Frédéric, votre étonnement va redoubler. Regardez cette batterie de canons ! — Que vois-je ? s'écria Alphonse ; des canons de cristal !...

Comme il disait ces mots, son oreille fut frappée par des sons harmonieux. — Ces concerts, reprit Frédéric, viennent du palais enchanté. L'entrée en est ouverte ; osez-vous pénétrer dans un lieu qui

ne peut être habité que par des fées? — Oui, répondit Alphonse en souriant, je suis maintenant trop familiarisé avec les enchantements pour les craindre.

Ils passèrent sous les brillants portiques du palais, et, guidés par les accords mélodieux d'une musique céleste, ils arrivèrent dans un magnifique salon, dont les colonnes et les murs, de la même matière que le reste du palais, étaient ornés de guirlandes et de festons de roses. Des girandoles de cristal placées dans les angles du salon portaient un nombre infini de bougies, dont la lumière, se réfléchissant de tous côtés, produisait une clarté éblouissante.

Alphonse, en quittant ce palais, apprit que les glaces de la rivière de la Néva en avaient fourni tous les matériaux.

— Quoi! maman, s'écria César, un palais de glace¹?... cela est-il bien vrai? — Rien n'est plus certain... — Oh! maman, vous aviez bien raison, il n'y a point de contes de fées plus merveilleux que le vôtre. Mais, chère maman, reprenez-en le fil; nous ne vous

¹ Un palais de glace fut en effet construit à Saint-Petersbourg en 1740; il avait cinquante-deux pieds et demi de long sur seize pieds et demi de large, et vingt de hauteur. C'étaient les glaces de la Néva, épaisses de deux à trois pieds, qui avaient fourni les matériaux; à mesure qu'on tirait un bloc de glace de la rivière on le taillait, et pour le colorer on versait sur une de ses faces de l'eau imprégnée de couleur. Un des six canons de glace placés devant la façade, chargé d'un quarteron de poudre, chassa un boulet de fonte, qui, à soixante pas de distance, perça une planche de deux pouces d'épaisseur.

interrompons plus. Il est trop tard, dit madame de Clémire : demain vous apprendrez le reste de l'histoire d'Alphonse.

Le lendemain au soir, madame de Clémire reprit ainsi la lecture de son manuscrit :

Toutes les recherches d'Alphonse, relativement à son père, furent aussi infructueuses que celles qu'il avait faites en Angleterre. Accablé de douleur, il trouva dans l'affection de son généreux bienfaiteur les seules consolations qu'il fût susceptible de recevoir. — Vous ne pouvez, lui dit Thélismar, disposer de votre main sans l'aveu de votre père : le devoir et les lois mêmes s'y opposent. Il faut, cher Alphonse, vous soumettre à votre destinée ; tout ce qui dépendait de vous pour retrouver votre père, vous l'avez fait ; maintenant il faut attendre avec résignation l'âge où les lois vous permettront de disposer de vous-même. D'ici là vous serez séparé de Dalinde ; vous ne la reverrez que pour recevoir sa main... Vous resterez tout ce temps en Suède, dans une maison qui m'appartient, et que j'habitais avant mes voyages : je vais vous y conduire, et vous y laisserai seul. Pour moi, j'irai à Stockholm rejoindre ma famille. Nous serons séparés ; mais du moins nous habiterons le même pays, et nous avons la certitude d'être pour toujours réunis dans deux ans. — Hélas ! dit Alphonse, quelle dure séparation ! Mais, du moins, Dalinde connaît mes sentiments ! Mon père adoptif, mon bienfaiteur,

mon unique ami, lui parlera quelquefois de moi!... Je me sou mets à mon sort. Puissent les tourments que je vais endurer expier les fautes de ma jeunesse! Puisse le ciel, touché de mon repentir, me rendre un père qui m'a coûté tant de larmes!

Thélismar partit de Pétersbourg et conduisit Alphonse dans la retraite qu'il lui destinait. C'était un antique château, situé dans un lieu sauvage aux environs de Salseberizt. — Voilà donc, dit Alphonse, la solitude où je dois passer deux ans! Sans le souvenir déchirant de mes fautes et de mon père, je pourrais supporter avec courage cet exil rigoureux; mais je serai seul avec mes remords!... — Conservez de si justes regrets, dit Thélismar, mais ne vous laissez point abattre par la tristesse; occupez-vous du soin de perfectionner dans la retraite les connaissances dont je vous ai donné les éléments. Je vous ai promis jadis un trésor que vous êtes maintenant en état d'apprécier. Voyez-vous sur ces tablettes ces nombreux volumes? Lisez-les; ils achèveront de vous dévoiler les secrets de la nature. Avant de vous quitter, nous parcourrons ensemble les environs de ce château; vous trouverez dans ces lieux agrestes des objets dignes d'exciter votre curiosité.

Le lendemain matin Thélismar et le triste Alphonse montèrent en voiture. Thélismar avait promis une promenade intéressante; mais Alphonse était trop profondément absorbé dans sa mélancolie pour

goûter quelque distraction. Après avoir fait près de trois milles, ils arrivèrent dans un lieu aride et sauvage, entouré de tous côtés de hautes montagnes. Arrêtons-nous ici, dit Thélismar. Si je ne connaissais pas votre courage, je ne vous aurais point amené dans ce désert ; car nous allons tenter une périlleuse entreprise : avançons... A travers ces rochers, n'apercevez-vous pas trois ouvertures ? Nous allons descendre dans les mines de Salseberizt, ou plutôt dans ces noirs abîmes.

Bientôt deux hommes d'un aspect effrayant s'approchèrent d'eux. Ils étaient enveloppés de longues robes d'une couleur sombre ; leurs bras étaient nus et ils tenaient des torches allumées. — Voilà nos guides, dit Thélismar, il faut nous séparer ici, nous nous rejoindrons bientôt.

Thélismar s'éloigna avec l'un des deux inconnus. Alphonse suivit l'autre en silence. Après avoir fait quelques pas, ils se trouvèrent sur le bord d'un gouffre ; Alphonse s'arrêta et aperçut, à l'ouverture de cet abîme, un petit tonneau qui paraissait suspendu en l'air. Le guide d'Alphonse s'élança dans cette espèce de barque, Alphonse s'y plaça à côté de lui. Alors le guide, tenant toujours sa torche allumée, fit entendre sa voix lugubre. Au moment où l'air retentit de ses chants funèbres, la barque s'enfonça dans l'abîme. Une main invisible semblait la précipiter au fond du gouffre. Alphonse levant les yeux

n'apercevait plus le ciel que comme un point imperceptible. Bientôt il le perdit entièrement de vue, et ne vit plus que son étrange compagnon, qui lui refraçait l'image du farouche batelier des enfers.

Cependant, au bout d'un demi-quart d'heure, Alphonse commençait à s'étonner de la longueur du trajet et de l'immense profondeur du précipice. Tout à coup il entendit autour de lui des torrents impétueux tomber avec fracas. Ces chutes d'eau, qu'il ne pouvait voir, rappelaient à son imagination les redoutables fleuves du Tartare. Sa curiosité s'accroissait avec sa surprise; un pressentiment secret le troublait... il se sentait ému et avait peine à démêler lui-même ce qui se passait au fond de son cœur. Enfin la barque s'arrêta. Il en sortit précipitamment. Au même moment Thélismar accourut et vint le rejoindre; après avoir fait quelques pas, Alphonse fut frappé de la lueur d'une vive clarté. Il avança, bientôt l'étonnement le rendit immobile. Il se trouvait dans un vaste salon dont la voûte était soutenue par des colonnes de mine d'argent, et auquel venaient aboutir quatre galeries spacieuses. Un ruisseau d'une eau pure coulait au milieu du salon et des galeries, et une infinité de lampes et de flambeaux éclairaient le souterrain.

Alphonse et Thélismar pénétrèrent dans les galeries : ils y trouvèrent de nombreux ouvriers employés à divers travaux. Au bout des galeries, on apercevait

des maisons, des chevaux, des chariots; et l'étonnement d'Alphonse fut au comble en découvrant un moulin à vent...

— Quoi! maman, interrompit Caroline, une ville souterraine, et dans cette ville, des chevaux, des voitures et un moulin à vent? — Cette ville existe toujours telle que je viens de vous la dépeindre; mais laissez-moi finir mon conte, et ne m'interrompez plus.

Thélismar ramena Alphonse dans les galeries. Au moment où ils entraient, Thélismar tressaillit, en remarquant que la lumière des lampes paraissait s'affaiblir; il lève la tête, et voit voltiger en l'air une espèce de vapeur blanchâtre. Il prit brusquement Alphonse par le bras, l'entraîna avec lui, et le força de se coucher à plat ventre. A l'instant même, un cri terrible et général fit retentir les voûtes du souterrain; toutes les lumières furent éteintes: une affreuse obscurité succéda à l'éclat des lumières. Un profond silence augmentait encore l'horreur de cette scène. Enfin, au bout de quelques secondes on entendit un bruit semblable à celui d'un coup de canon. Alors tout le monde se releva, on était hors de danger. Les lampes furent rallumées, Thélismar se tournant vers Alphonse: — La mort, dit-il, a passé sur nos têtes. Tel est l'affreux péril où l'on est souvent exposé dans ces profonds abîmes creusés par la cupidité. Ne croyez pas que ce peuple malheureux, privé de la clarté du

soleil, jouisse des trésors qu'il arrache du sein de la terre; la misère le force à descendre vivant dans ces tombes funestes, et au milieu des richesses qui l'environnent, il ne trouve même pas l'aisance; il se consacre aux plus pénibles travaux, détruit sa santé, et ne fait qu'avancer le terme d'une vie languissante.

— Combien vous m'intéressez, interrompit Alphonse, en faveur de ces victimes malheureuses! expliquez-moi ce qui vient de se passer... Mais voyez-vous tout ce monde qui court là-bas?...

Sans attendre la réponse de Thélismar, Alphonse se dirigea vers l'extrémité de la galerie; Thélismar le suivit; on leur apprit qu'un des inspecteurs de la mine n'ayant pas éteint assez promptement sa lumière avait été blessé, et qu'on s'empressait de le secourir. — J'ai dans ma poche, dit Thélismar, un flacon qui peut lui être de quelque secours; courons près de lui.

Alphonse et Thélismar se hâtèrent de percer la foule rassemblée autour du blessé, et arrivèrent auprès de lui. Ce malheureux était étendu sans connaissance. — Il est mort, dit un des ouvriers. Alphonse, pénétré de compassion, s'approche... aussitôt il frémit... recule... s'élançe vers le mourant... le regarde d'un air égaré; son sang se glace dans ses veines, ses cheveux se hérissent sur sa tête, et comme s'il eût été frappé par la foudre, sans pouvoir prononcer une seule parole, il tombe évanoui à côté de

l'infortuné dont la vue venait de produire en lui une si terrible révolution.

Thélismar recommande l'inconnu aux gens qui l'environnent, en leur laissant son flacon et sa bourse, et vole au secours d'Alphonse, qu'il fait transporter dans une autre galerie. Au bout de quelques minutes Alphonse fait un mouvement ; il ouvre les yeux en poussant un cri douloureux. L'égarément du plus horrible désespoir se peignait dans ses regards et défigurait ses traits... — Mon père ! s'écrie-t-il... C'est lui ! c'est mon père !... Oh ! rendez-moi mon père !... Qu'on me conduise à ses pieds... je veux le revoir... je veux mourir près de lui. Laissez-moi, poursuivit-il en repoussant Thélismar, laissez-moi ; fuyez un monstre indigne de revoir le jour. Je renonce au monde, au bonheur, à la lumière : ce souterrain sera mon tombeau ; hélas ! c'est celui de mon malheureux père ! du moins la mort va nous réunir...

Alphonse, en prononçant ces paroles d'une voix entrecoupée, faisait de vains efforts pour échapper des bras de son ami. — Arrêtez ! s'écria Thélismar, arrêtez ! Alphonse, méconnaissez-vous Thélismar ? ne connaissez-vous plus sa voix ? Calmez-vous ; je vous en prie, écoutez-moi. S'il est vrai qu'une ressemblance trompeuse ne vous ait point abusé, vous pouvez encore conserver quelque espérance. — Mon père vivrait encore !... — Et sa blessure peut-être n'est

pas mortelle. — Mon Dieu ! s'écria Alphonse en se précipitant à genoux et en élevant ses bras vers le ciel, mon Dieu, prends pitié de mes remords et de mon désespoir ; rends-moi mon père ! Ah ! courons, cher Thélismar, daignez guider mes pas. — Non, différons quelques instants une entrevue qui pourrait lui causer une révolution funeste. — Mais il vit ? vous m'en répondez ? — Oui : je vous donne l'assurance qu'il n'est que blessé. J'ai donné l'ordre de le faire sortir du souterrain dès qu'il aurait repris ses sens. Il n'est plus ici... — Il a donc repris sa connaissance ? il a parlé ?... O Thélismar ! ne me trompez-vous point ? — Si vous ne me croyez pas, Alphonse, restez ici ; interrogez tous les ouvriers : pour moi, je vais sur-le-champ soigner l'inconnu, car il est chez moi. — Chez vous ! se peut-il ? — Il est parti dans la voiture qui nous attendait... — Ah ! courons, ne différons plus...

A ces mots, Alphonse et Thélismar quittèrent précipitamment la galerie ; ils reprirent leurs guides et sortirent du souterrain. Ils furent obligés de retourner à pied au château ; cependant, à moitié chemin, ils trouvèrent des chevaux qu'on leur envoyait. Alphonse questionna vivement sur son père les domestiques qui les conduisaient : il n'en put tirer que des réponses vagues et peu satisfaisantes. Ses soupçons et ses doutes se ranimèrent, et l'inquiétude qui le dévorait était d'autant plus insupportable, qu'il n'osait

la montrer à Thélismar. Enfin on arriva au château ; Alphonse voulait suivre Thélismar dans la chambre du malade : — Vous ne seriez point maître de vous, lui dit Thélismar ; si cet inconnu est votre père, demain je vous conduirai à ses pieds ; mais laissez-moi le temps de le prévenir.

Alphonse, obligé de se soumettre à cet arrêt, passa la journée entière dans la plus violente agitation. Enfin, ne pouvant plus supporter une incertitude déchirante, il prit la résolution de cacher à Thélismar ce qui se passait au fond de son âme, et de s'introduire la nuit dans la chambre de son père. En effet, aussitôt que Thélismar fut couché, Alphonse se rendit sans bruit dans le corridor où le malade était logé. On lui avait désigné la chambre qu'il occupait ; il savait que le lit était placé de manière qu'on pouvait entrer sans être vu. Il ouvre doucement la porte ; il pose avec précaution un pied tremblant dans la chambre. Au même instant il entend la voix de don Ramire. Transporté, hors de lui, Alphonse s'arrête, écoute ; mais, jugez de sa douleur, en reconnaissant, par les discours de son père, qu'il est en proie au délire le plus effrayant !... — Alvarès ! s'écriait le malheureux don Ramire, Alvarès ! viens me tirer du gouffre horrible où tu m'as précipité... Prends pitié de mes peines ! jette les yeux sur moi ! Mais, du haut des cieux, tes regards pourront-ils pénétrer jusqu'au fond de cet affreux abîme ?... J'y vois partout le tom-

beau de ton épouse et de ton fils... leurs ombres pâles et menaçantes me poursuivront-elles toujours?... Dieu! que vois-je!... Alvarès, ton fils arme le mien d'un poignard!... Alphonse veut te venger; il veut me percer le cœur!... Mon fils, arrête!... Est-ce à toi de me punir?... Mon fils, tu me donnes la mort et tu m'abandonnes!... Ah! viens du moins recevoir mon dernier soupir!...

A ces mots, Alphonse, au comble du désespoir, veut s'élançer dans les bras de son père... Mais Thélismar se précipite au devant de lui, et, malgré ses cris et sa violence, l'entraîne hors de la chambre.

On introduisit un médecin que Thélismar avait envoyé chercher. Don Ramire paraissait plus calme. Le médecin ne se prononça pas d'abord, voulant voir l'effet de quelques prescriptions qu'il s'empressa d'ordonner.

Bientôt don Ramire reprit sa connaissance, et au point du jour le médecin répondit de sa vie. Les transports de joie d'Alphonse égalèrent l'excès de douleur qu'il avait ressentie. En sentant renaître l'espoir de conserver son père, il retrouva toute sa tendresse et sa soumission pour Thélismar.

Don Ramire, en apprenant qu'il était chez Thélismar, laissa échapper un cri de surprise, et demanda à voir Alphonse; il ne fut plus possible de différer cette entrevue. Thélismar vint prendre Alphonse, et le conduisit dans la chambre de son père. Alphonse,

éperdu, baigné de larmes, courut se précipiter à genoux auprès du lit de don Ramire qui lui tendait les bras. — O mon père ! s'écria Alphonse, vous m'êtes donc rendu !... et vous daignez recevoir dans vos bras votre coupable fils... Ah ! sans doute, vous lisez dans mon cœur ; vous y voyez mon repentir, mes remords, ma tendresse .. Mon père ! ma vie entière vous sera consacrée ; je ne veux exister que pour réparer mes fautes, pour vous rendre heureux, pour vous obéir... Oh ! parlez-moi, mon père ! que j'entende le son si cher de cette voix révéérée ! Que mon pardon, confirmé par votre bouche, me rende le repos, le bonheur que je ne pouvais retrouver qu'avec vous ! — N'est-ce point une illusion ? dit enfin don Ramire. Est-ce Alphonse, mon fils, que je presse contre mon sein ?... Va, je n'accuse que moi de tes fautes et de mes malheurs !... Mais le ciel est apaisé, puisqu'il nous réunit. Je te revois : je suis payé de tout ce que j'ai souffert.

La faiblesse de don Ramire l'empêcha d'en dire davantage ; il pâlit, et laissa tomber sa tête appesantie sur le visage de son fils. Alphonse, effrayé, se leva précipitamment pour appeler le médecin ; celui-ci le rassura, mais défendit au malade de parler davantage.

La révolution que venait d'éprouver don Ramire retarda un peu les progrès de sa convalescence. Cependant, au bout de trois jours, il fut en état de se

lever. Alphonse alors lui conta toutes ses aventures. Don Ramire témoigna à Thélismar la reconnaissance dont il était pénétré ; et quand il fut entièrement rétabli, il voulut aussi conter son histoire à Thélismar en présence de son fils. Il fit sans déguisement l'aveu de toutes ses fautes, et ne cacha aucune circonstance de l'histoire d'Alvarès, ce vertueux ermite portugais, qu'il avait rencontré sur le Mont-Serrat. Lorsqu'il en vint à parler de la fuite d'Alphonse, il continua son récit en ces termes :

« Le départ de mon fils me pénétra d'une douleur d'autant plus vive, que je considérai cet événement comme une juste punition du ciel, et l'effet des imprécations prononcées autrefois contre moi par un père infortuné. — Hélas ! me disais-je, combien sont équitables les décrets de la Providence ! J'abusai jadis de ma fortune et de ma faveur ; le ciel me ravit l'une et l'autre. Mon ambition détestable priva le malheureux Alvarès d'une épouse et d'un fils. La colère divine m'arrache enfin l'unique bien qui pouvait me tenir lieu de tous les autres... Mon fils ! ma seule espérance... Alphonse m'abandonne ! et parvenu à ce comble de misère , je ne puis même me plaindre de mes maux. Je ne puis en accuser le sort : ils sont mon ouvrage !... C'est ainsi qu'en gémissant sur ma destinée, j'étais forcé d'admirer la justice céleste qui me poursuivait.

« Cependant je fus informé que mon fils avait pris

la route de Cadix ; mais je ne pouvais suivre ses traces sur-le-champ, comme j'en avais le désir et le projet. Arrêté à Grenade par une fièvre ardente je fus obligé d'y rester six semaines. Au bout de ce temps, quoique je n'eusse plus l'espérance de rejoindre mon fils, je persistai dans le dessein d'aller à Cadix, me flattant que je pourrais du moins y trouver quelques renseignements. Arrivé à Loxe, je m'arrêtai dans une auberge, où, d'après le signalement que je donnai de mon fils et les réponses de l'hôte, je sus, à n'en pouvoir douter, qu'Alphonse y avait passé quelques heures. Je voulus coucher dans la chambre qu'il avait occupée ; j'examinai cette chambre avec autant d'intérêt que d'émotion. Quelques caractères portugais étaient gravés sur les vitres ; c'étaient deux vers écrits de la main de mon fils et adressés à Dalinde. En arrivant à Cadix, je m'informai d'Alphonse, de Dalinde ; ces noms étaient inconnus de tous ceux auxquels je m'adressai ; enfin j'appris qu'un jeune homme portugais, cachant avec soin son nom et sa naissance, avait passé dix jours à Cadix, et qu'il était parti pour la France, avec le projet de s'y fixer. Je pris sur-le-champ la résolution de passer en France. Mais auparavant je me rendis à Lisbonne pour y toucher quelque argent qui m'était dû de ma pension ; ensuite je partis pour Paris. Après beaucoup de temps, de recherches et de peines, je dus renoncer à l'espoir de retrouver mon fils.

« En perdant cet espoir si cher je tombai dans le découragement. Dégoûté du monde, je formai le projet de le quitter sans retour, et d'aller m'ensevelir dans la solitude même qu'avait choisie le vertueux Alvarès. Arrivé au Mont-Serrat je courus à la grotte d'Alvarès ; mais, hélas ! ce vénérable vieillard touchait au terme de ses tourments ; il me reçut avec cette douceur, cette inaltérable bonté qui le caractérisaient. Je lui fis part de mon malheur ; il écouta ce récit avec attendrissement. — Puisses-tu, me dit-il, trouver dans ce paisible asile quelque soulagement à tes maux !... Si tu veux te fixer dans cette grotte, tu la posséderas bientôt sans partage !... En te l'abandonnant, plutôt au ciel qu'il me fût possible de te laisser encore la tranquillité dont je jouis !

« Tel fut l'accueil du vertueux Alvarès. Loin que sa présence augmentât mon trouble et mes remords, je me sentais moins agité près de lui ; je goûtais une inexprimable douceur à l'entendre, à le contempler, à lui rendre des soins ; chaque instant redoublait mon affection pour lui ; j'aurais voulu pouvoir prolonger sa vie aux dépens de la mienne. Je ne lui avais d'abord confié mes malheurs que vaguement ; je m'étais contenté de lui apprendre que mon fils avait pris la fuite me laissant ignorer sa destinée, et que, sur de faux indices, je l'avais vainement cherché en France. Par la suite, Alvarès me demandant un récit plus détaillé, je lui parlai de ces deux vers portugais

que j'avais trouvés sur les vitres d'une auberge de Loxe. A peine eus-je prononcé le nom de Dalinde, qu'Alvarès m'interrompant : — Prenez, me dit-il, dans cette armoire le livre où j'inscris depuis dix ans les noms des étrangers qui sont venus visiter cet ermitage.

« Je m'empressai d'obéir; Alvarès ouvrit le livre, et y trouva la note suivante : « Ce 20 juin, j'ai reçu la
« visite d'une famille suédoise; le père, qui s'appelle
« Thélismar, parle assez bon portugais; son instruc-
« tion et sa simplicité m'ont charmé; il revient du
« Portugal, et se rend à Cadix, où il compte s'embar-
« quer pour l'Afrique. Sa fille est d'une beauté et
« d'une modestie remarquables. Son père ayant dé-
« siré qu'elle me montrât des paysages de son ou-
« vrage, elle s'est empressée de tirer de sa poche un
« portefeuille qui en contenait plusieurs, dessinés
« d'après nature, à l'exception d'un seul, qu'elle
« n'a fait que de souvenir, et, à mon avis, le mieux
« fini. Ce paysage représente la fontaine de l'*Amitié*,
« dans la province de Béira. Cette jeune personne
« se nomme Dalinde. »

« Cette note était une lueur pour moi, et me causa le premier mouvement de joie que j'eusse éprouvé depuis mon retour de la France. Il me restait encore bien des inquiétudes; mais enfin j'avais découvert des indices certains, je sentais renaître l'espoir de retrouver mon fils! Alvarès m'apprit encore

que Thélismar comptait voyager quatre ans avant de retourner dans sa patrie. — Ainsi, poursuivit Alvarès, si votre fils est avec lui, vous ne le reverrez que dans deux ans; mais c'est en Suède seulement que vous apprendrez des nouvelles positives d'Alphonse... — Non, Alvarès, interrompis-je, non, je ne vous abandonnerai point dans l'état où vous êtes. Vous avez offert un asile à votre persécuteur; vous lui donnez des conseils, vous le consolez, vous daignez même recevoir ses soins!... Tant de magnanimité, en redoublant encore mon repentir, diminua cependant les affreuses terreurs que me causaient mes remords. En voyant qu'Alvarès n'est plus irrité contre moi, il me semble que la vengeance de Dieu doit s'apaiser... Hélas! je dois à la religion seule cette pitié sublime que vous me témoignez! Mais si votre cœur pouvait partager les sentiments du mien!... j'oserais espérer encore la protection du ciel...

« En parlant ainsi, mes yeux se remplirent de larmes. Alvarès me regarda avec un profond attendrissement. — Quoi! me dit-il, mon amitié pourrait adoucir ton infortune, et calmer la cruelle agitation de ton âme? Va, sois satisfait... j'accepte tes soins... et ta main... la main de don Ramire fermera les yeux d'Alvarès.

« En prononçant ces paroles, le vertueux vieillard ne put retenir ses larmes. Je ne sentis que trop quel souvenir déchirant se retraçait à son imagination.

En m'assurant de son amitié, l'infortuné pleurait son fils!... La nuit qui suivit cet entretien, Alvarès, se sentant plus oppressé qu'à l'ordinaire, voulut se lever; il s'appuya sur mon bras, et je le fis asseoir dans son jardin. Les rayons de la lune tombaient sur le visage du vieillard, et leur lumière argentée, en ajoutant à sa pâleur, rendait plus touchante encore la douceur de sa physionomie et l'auguste sérénité répandue sur son front. Il éleva les yeux et les mains vers le ciel, et pendant quelques instants il parut absorbé dans une espèce de ravissement; puis se tournant vers moi :

« — O toi, dit-il, qui depuis trois mois me prodigues tous les soins qu'un père pourrait attendre du fils le plus affectueux, reçois enfin tout ce que je puis te laisser... reçois la bénédiction paternelle d'Alvarès. — O mon père! m'écriai-je en me prosternant à ses pieds, mon respectable père! que m'annoncez-vous?... — Oui, reprit Alvarès d'une voix faible, tu vas perdre un père que la religion t'avait donné. Dans un instant, mon fils, je vais paraître devant l'Être éternel, dont la clémence et la bonté sont les plus sublimes attributs. O Dieu, poursuivit Alvarès en tombant à genoux à côté de moi, Dieu, mon créateur et mon juge, je touche à ce moment redoutable où le plus vertueux des hommes doit craindre ta justice. J'ose compter sur ta miséricorde!... J'ai su pardonner!... Vois dans quels bras j'expire!... vois

ALPHONSE ET DALINDE



Tome 2, p. 124.

O Dieu! mon créateur et mon juge..., j'ai su pardonner!...
Vois dans quels bras j'expire!

pour qui coulent mes larmes, pour qui je t'implore!... Écoute, ô mon Dieu, les gémissements de don Ramire. Son âme n'est point corrompue; elle peut s'élever jusqu'à toi... Achève de purifier son cœur, de dessiller ses yeux... Rends-lui son fils! rends-lui la paix et le bonheur!... Daigne exaucer les derniers vœux d'Alvarès!...

« En achevant ces mots, Alvarès laissa tomber doucement sur mon sein sa tête vénérable... Hélas! Alvarès n'existait plus; je venais de recevoir son dernier soupir!... Tout ce que peut causer de douleur la mort du père le plus aimé, le plus digne de l'être, je l'éprouvai en perdant Alvarès. Cependant je goûtais déjà les heureux fruits de cette bénédiction si solennelle et si touchante qu'il m'avait donnée; en me rappelant les derniers adieux d'Alvarès, je ne me regardais plus comme une victime dévouée aux vengeances célestes; les plus douces espérances succédaient dans mon cœur aux noirs pressentiments inspirés par les remords.

« Dans l'enceinte de l'humble retraite d'Alvarès, à côté d'une fontaine ombragée d'oliviers, je creusai de mes propres mains la modeste tombe qui devait contenir les restes précieux du plus vertueux des humains. Aussitôt que j'eus rempli ce devoir, je n'aspirai plus qu'à partir pour la Suède.

« Pour entreprendre un aussi long voyage, j'avais besoin d'argent. J'écrivis en Portugal que j'existais

encore, que les intérêts les plus chers me forçaient à voyager dans le Nord. Je finissais ma lettre en demandant qu'on m'accordât deux années d'avance de ma pension. J'obtins cette faveur. Pour la dernière fois, je me rendis au bois d'oliviers où reposaient les restes d'Alvarès, et je pleurai sur sa tombe... Le lendemain je quittai le Mont-Serrat et l'Espagne, et je pris la route de Suède.

« Mon premier soin, en arrivant à Stockholm, fut de m'informer si Thélismar était de retour dans sa patrie. J'appris qu'il n'y reviendrait que dans un an ; que sa femme et sa fille ne l'avaient point suivi, et qu'elles habitaient un château situé près de Salseberizt. Je me disposais à les aller trouver, lorsque je fus informé qu'on attendait incessamment à Stockholm un ami intime de Thélismar, nommé Frédéric, et qui avait longtemps voyagé avec lui. Je me décidai à rester quelques mois à Stockholm pour y attendre le retour de Frédéric. Il arriva enfin ; je lui parlai sans me faire connaître, et le questionnai sur Thélismar ; je sus, à n'en pouvoir douter, qu'Alphonse existait, que la Providence l'avait remis sous la garde d'un sage et vertueux ami.

« Rassuré sur le sort de mon fils, je sentis plus vivement que jamais le malheur d'en être abandonné!... Hélas ! j'ignorais son repentir, sa douleur ; j'ignorais qu'il m'eût écrit. Je n'étais resté qu'un moment à Lisbonne depuis son départ, et n'é-

tais jamais retourné dans la province de Béira; je n'avais donc pu recevoir ses lettres, qui, sans doute, ont été perdues. Frédéric ne pouvait me dire dans quelle partie du monde était alors Thélismar; je me décidai donc à partir pour Salseberizt. Je n'y trouvai ni cette charmante Dalinde que je désirais tant voir, ni sa mère. On me dit qu'elles voyageaient, et qu'elles ne reviendraient à Salseberizt qu'avec Thélismar. Je vins dans ce château; j'interrogeai quelques domestiques; ils m'assurèrent que Thélismar habitait ordinairement cette retraite, qu'on l'attendait dans trois mois. Sur cette assurance, je me fixai à Salseberizt. J'y vivais inconnu, ignoré: mon projet était, au retour de mon fils, de m'offrir inopinément à ses yeux, curieux de voir l'effet que produirait sur lui cette première entrevue; et, si son cœur ne répondait pas au mien, de le quitter pour jamais et d'aller finir mes tristes jours auprès du tombeau d'Alvarès.

« Cependant Thélismar n'arrivait point. Plus d'un an s'écoula dans une attente que chaque jour me rendait plus insupportable. J'allais écrire en Portugal, pour y déclarer enfin le lieu où j'étais retiré, et pour demander qu'on m'y fit toucher ma pension, lorsque je tombai malade. Une fièvre ardente m'ôta pendant plusieurs jours l'usage de ma raison. Durant ce temps, un scélérat qui me servait me vola et prit la fuite en emportant mes habits et tout l'argent

que je possédais. L'homme chez lequel je logeais eut l'humanité de me cacher cet événement jusqu'au moment où ma santé fut entièrement rétablie. Alors il m'apprit mon malheur... Je me soumis sans murmure à ma destinée. Je considérai ce dernier revers comme un moyen que le ciel daignait m'offrir pour achever d'expier mes fautes. Cette idée ranima tout mon courage, et je connus que la douce et pieuse résignation soutient mieux les infortunés que l'espérance même. J'écrivis à Lisbonne. En attendant une réponse que je n'ai pas encore reçue, je demandai du travail dans les mines d'argent. J'y fus employé, et j'ai vécu trois mois dans ces profonds souterrains. »

Comme don Ramire achevait ces mots, Alphonse, dont les pleurs avaient plus d'une fois interrompu ce récit, se jeta aux pieds de son père et lui dit tout ce que le repentir, la reconnaissance et la tendresse purent lui inspirer de plus touchant et de plus passionné. Don Ramire, au comble du bonheur, serra son fils dans ses bras, et Thélismar, en silence, les contemplait l'un et l'autre avec ravissement.

Enfin don Ramire, Alphonse et Thélismar partirent pour Stockholm. Thélismar conduisit Alphonse auprès de son aimable fille.

L'heureux Alphonse reçut la main de Dalinde ; il justifia, par sa conduite et par ses vertus, le choix et l'affection du généreux Thélismar : il expia ses torts.

envers son père par un attachement et une soumission sans bornes, et par les plus tendres soins. Il ne s'en sépara jamais, mettant sa gloire et sa félicité à remplir dans toute leur étendue les devoirs de la nature, de la reconnaissance, de l'amitié : il fit le bonheur de son père, de son bienfaiteur et de sa femme.

— Quoi ! maman, dit Caroline d'un ton chagrin, l'histoire d'Alphonse est finie ? — Et même la veillée, répondit madame de Clémire en se levant. — Oh ! quel dommage !... — Mon conte ne peut pas toujours durer, répliqua madame de Clémire en souriant, et il était temps qu'il finît ; car il est tard, et c'est l'heure de nous retirer.

Le lendemain, madame de Clémire demanda à ses enfants s'ils trouvaient qu'elle eût rempli l'engagement pris de leur composer un conte aussi merveilleux qu'un conte de fées, et dont cependant tout le merveilleux serait vrai. — Oui, maman, reprit Caroline ; et puisqu'il existe dans la nature des choses si extraordinaires et si curieuses, vous pouvez être bien sûre qu'à l'avenir ce ne sera plus dans les contes de fées que nous irons chercher le merveilleux que nous aimons. — En lisant, reprit madame de Clémire, en vous instruisant, vous apprendrez beaucoup d'autres choses tout aussi surprenantes. Si j'avais voulu employer tous mes extraits, l'histoire d'Alphonse aurait été bien plus longue : elle y aurait gagné ; car, pour

l'abrégé autant, il m'a fallu sacrifier des détails intéressants et une infinité de phénomènes curieux ; et cependant ces extraits ne contenaient que des faits certains et avérés. J'ai rejeté tous ceux qui me paraissaient non-seulement fabuleux, mais même douteux. Si j'avais eu moins de scrupule, je vous aurais parlé d'un village dont tous les habitants deviennent fous à l'âge de dix-huit ans ; d'un fruit de la Virginie dont on ne peut manger sans perdre la raison pendant un certain temps ; d'un autre fruit exotique qui donne de la mémoire et de l'esprit. Je vous aurais parlé d'un arbre dont les tiges, quoique vertes, fournissent autant de lumière qu'un flambeau, etc.

— Il me semble, par exemple, interrompit l'abbé, que vous auriez pu vous étendre sur les phénomènes de l'électricité. — Je ne pouvais à cet égard rien faire de mieux, par la raison que je ne sais pas un mot de physique. — Mais, reprit l'abbé, si vous m'en eussiez jugé capable, je me serais chargé avec plaisir de cette partie de votre conte. — Mon cher abbé, répliqua madame de Clémire, je n'ai pas voulu ajouter à vos nombreuses occupations.

L'abbé ne répliqua point ; mais il imagina que madame de Clémire, attachant peut-être un peu trop d'amour-propre au titre exclusif d'auteur de son conte, aimait mieux paraître moins savante, aux yeux mêmes de ses enfants, que de leur donner occasion de penser qu'un autre l'avait aidée dans son travail,

ce qui aurait pu diminuer, non leur reconnaissance, mais leur enthousiasme.

Madame de Clémire changea d'entretien, et un moment après les enfants reparlèrent du conte.

— Qu'Alphonse était heureux, dit César, d'avoir vu tant de choses extraordinaires! Quand je serai grand, je voyagerai aussi... et avec papa... je verrai des arbres étrangers, des animaux singuliers.

— A propos d'animaux singuliers, interrompit madame de Clémire, j'en avais une multitude dans mes extraits, que je n'ai point placés dans mon conte : je m'en rappelle un en ce moment, je veux vous en faire la description. — Ah! maman, nous en serons charmés. — Figurez-vous un monstre velu, jaune, qui a huit jambes, armées chacune de deux grands ongles contenant une éponge mouillée : outre ces huit jambes, ce monstre a encore deux espèces de mains avec lesquelles il saisit sa proie : comme Argus, son visage est couvert d'yeux ; il en a huit, rangés en ovale sur son front ; et deux horribles tenailles, garnies de crochets aigus, paraissent sortir de sa bouche... — Oh ! quel monstre hideux et extraordinaire! Quoi ! maman, ce monstre existe ? — Oui, ma fille, répondit madame de Clémire. Peut-être ai-je supprimé quelques détails intéressants ; mais les caractères dont je vous ai parlé sont assez frappants pour faire reconnaître cet animal à tous ceux qui en auront lu la description... — Maman, dans quel pays se

trouve ce monstre? — Il est très commun en France. — En France!... — Oui, et même en Bourgogne, à Champcèry; vous l'avez vu mille fois. — Oh! maman, je vous assure que je n'ai jamais rien vu de pareil! — Mais, de grâce, dites-nous son nom? — Eh bien! c'est une araignée¹. — Ah! par exemple, je ne m'attendais pas à cela. Comment, une araignée a huit yeux, une éponge mouillée entre ses griffes, et des tenailles à côté de la bouche? — Si vous aviez examiné une araignée avec une loupe, vous auriez parfaitement distingué, même à l'œil nu, ce que je viens de vous décrire, vous pourriez vous en assurer sur une grosse araignée. — Oh! je prierai Augustin de m'apporter de grosses araignées; car je veux absolument voir les éponges, les tenailles et les huit

¹ Cette description de l'araignée domestique est exacte. La petite pelote semblable à une éponge un peu mouillée qu'a l'araignée entre ses deux ongles lui sert, ainsi qu'aux mouches, à marcher et à grimper sur les corps les plus polis. Ces éponges fournissent une liqueur gluante qui suffit pour les y faire adhérer. A l'extrémité du ventre de l'araignée, il y a « six mamelons musculeux, pointus vers leurs « extrémités, qui sont autant de filières dans lesquelles se moule la « liqueur qui doit devenir de la soie, lorsqu'elle se sera séchée « après être sortie de ces filières... Toutes les araignées n'ont pas le « même nombre d'yeux, et ils sont placés différemment dans presque « toutes les espèces. » On en compte huit espèces : l'araignée domestique, l'araignée des jardins, l'araignée noire des caves, l'araignée enragée ou *tarentule*, commune en Italie, l'araignée aquatique, l'araignée maçonne, l'araignée vagabonde et l'araignée des champs ou *fauchoux*.

yeux.. — Et moi, je vous lirai l'*Histoire des Araignées françaises et étrangères* ; je suis sûre que cette histoire vous amusera. Vous y trouverez de merveilleux détails. — Maman, le nom de cet animal qu'on multiplie en le coupant ? — C'est un polype d'eau douce¹. — Ah ! je ne connais pas celui-là. C'est dommage, car il est encore bien plus curieux que l'araignée. — Puisque vous avez tant d'envie de voir ce prodige, je vous donnerai cette satisfaction. — Que vous êtes bonne, maman !... — Vous en aurez demain. — Est-il possible ? — Les étangs de Champcery en sont pleins. — Nos étangs !... Et nous ne connaissions pas seulement le nom d'un animal si singulier ! — La nature offre partout, et

¹ Les polypes sont ainsi nommés parce qu'ils ont autour de la bouche un grand nombre de tentacules que les anciens prenaient pour des bras. La forme de ces tentacules varie beaucoup, de même que leur nombre. Quant à leur corps, il est toujours cylindrique ou conique. Les polypes se reproduisent de trois manières : par des œufs, par des bourgeons et par la division de leur corps en parties. Dans le premier cas on les nomme ovipares, et ils se propagent par des œufs comme la plupart des autres animaux ; dans le second, ils poussent des rejetons qui, en se développant comme les bourgeons des plantes, produisent de nouveaux polypes ; on les appelle *gemmipares* ; enfin, dans le troisième cas, toute partie de leur corps qui se détache par un accident quelconque devient un animal nouveau, qui peut en produire une infinité d'autres.

Il existe encore des animaux plus singuliers. Croiriez-vous que l'on trouve dans la nature des animaux qu'on multiplie en les hachant ; que le même animal, coupé en huit, dix, vingt, trente et quarante parties, est multiplié autant de fois ?

avec profusion, les phénomènes les plus surprenants. L'ignorant est privé du plaisir de les admirer, tandis que l'homme instruit trouve à chaque pas des objets dignes d'exciter et de satisfaire sa curiosité. — Soyez-en sûre, maman, nous questionnerons, nous lirons; nous aurons des loupes, nous examinerons tous les insectes de Champcery, et du moins nous connaîtrons les choses curieuses qui nous environnent.

La veillée du soir et sept ou huit autres furent employées à expliquer et à commenter le conte d'*Alphonse*. Le dernier jour, César remarqua qu'il y avait un des prodiges qui n'était pas expliqué. — Dans les îles Canaries, poursuivit-il, après l'aventure de la caverne des Guanches, Alphonse, toujours égaré, arrive au bord d'un lac : c'est là qu'il voit la colonne merveilleuse, et puis cette pluie singulière; et lorsque ensuite il rencontre Thélismar, il le trouve instruit de tout ce qui lui est arrivé sur les bords du lac. Thélismar lui apprend qu'il l'a vu de sa terrasse, quoiqu'ils fussent à deux lieues l'un de l'autre. — En effet, reprit madame de Clémire, je n'ai point expliqué cette circonstance; mais nous irons demain déjeuner dans le petit belvédère qui est au bout du verger; là je vous apprendrai le secret de Thélismar.

La petite famille accepta le rendez-vous avec joie, et s'y rendit avec empressement. Tout le monde était rassemblé au belvédère avant huit heures du

matin. On y trouva une grande machine qui excita la curiosité des enfants. Ils en demandèrent le nom. — C'est un télescope, répondit madame de Clémire; Caroline, asseyez-vous vis-à-vis de ce verre, et regardez. — Que vois-je? s'écria Caroline. Un château qui me paraît à deux pas d'ici. — Cependant, reprit madame de Clémire, il est à une lieue. C'est celui de M. de Luzanne. — Ah! maman, c'est incroyable! Je distingue parfaitement toutes les personnes qui passent dans cette basse-cour... Voilà une servante qui donne à manger à des poules... Je vois des vaches que l'on conduit aux champs... une vieille femme paraît à la porte, et demande l'aumône...

Caroline fut interrompue par sa sœur qui la pria instamment de lui céder sa place. — Pulchérie regarda à son tour dans le télescope : — Ah! maman, s'écria-t-elle, je vois Sydonie! c'est elle-même!... Elle parle aux servantes et a l'air de leur donner des ordres. C'est joli, à son âge; je voudrais bien être assez grande pour pouvoir aussi me mêler de la basse-cour! Elle se baisse... Elle se relève... Elle se baisse encore... Oh! sûrement, elle ramasse des œufs!... Justement, on lui présente un panier!... Ah! elle se tourne du côté de la pauvre femme qui est toujours à la porte!... César, continua Pulchérie, souffrez que je reste encore un moment... Sydonie s'approche de la vieille femme... Elle lui parle... Elle la fait entrer dans la cour... La vieille femme s'assied sur un banc...

Sydonie lui donne son panier. . et puis elle s'en va en courant. La femme reste... — A mon tour, dit César... — Ah! mon frère, un instant!... Sydonie revient... mais bien doucement... Elle tient une grande jatte... c'est apparemment du lait... Oui : elle le donne à la vieille bonne femme... Ah! cette charmante Sydonie, que je l'aime!

En disant ces mots, Pulchérie céda la place à César, qui comprit enfin comment Thélismar, de sa terrasse, avait pu voir distinctement Alphonse, malgré la distance qui les séparait l'un de l'autre.

On ne parla toute la journée que du télescope et de Sydonie. Pulchérie admira la manière singulière dont elle avait découvert le caractère bienfaisant de cette bonne jeune fille. — Elle ne se doutait pas, poursuivit Pulchérie, que nous étions témoins de tout ce qui se passait dans la basse-cour. — Le hasard, ajouta madame de Clémire, mille circonstances imprévues, découvrent chaque jour des actions bien plus cachées encore. Aussi le plus sûr est de se conduire toujours comme on ferait devant les témoins, car non-seulement Dieu nous voit et nous juge dans tous les instants de notre vie, mais le hasard, l'indiscrétion des domestiques, les trahisons de faux amis, exposent sans cesse au grand jour nos secrets les plus intimes.

Après le dîner, madame de Clémire demanda à son fils ce qu'il pensait du premier volume d'un livre

qu'elle lui avait prêté depuis peu de jours : c'était *la Vie du Dauphin, père de Louis XV*. César répondit qu'il était enchanté de cet ouvrage; d'autant plus, ajouta-t-il, qu'on y trouve beaucoup de détails sur l'enfance du prince; dans toutes les autres histoires, au contraire, on ne parle que des hommes, et jamais des enfants... — Ce jugement n'est fondé que sur une supposition. — Mais, maman, il faut qu'un enfant soit un prodige, pour qu'un historien en fasse mention; et comme les prodiges sont rares, dans toutes les histoires il n'est presque pas question des enfants. — Mais qu'appellez-vous un prodige? — Ce qu'était le duc de Bourgogne dans son enfance : il aimait les mathématiques, les vers; il faisait des fables, des discours... — Il n'y a rien là qui doive vous étonner; le jeune duc était un enfant distingué, mais ce n'était point un prodige. — Si un tel enfant n'était pas un prodige... que suis-je donc, moi? — Un enfant ordinaire; et il ne tiendrait qu'à vous de ne pas l'être; ayez un peu plus d'application, de patience et d'envie de vous distinguer. — Mais, maman, je ne ferais jamais des discours. — Pourquoi pas? — Oh! je crois que mes discours seraient bien mauvais!... — N'étiez-vous pas fort content de la tête que vous avez dessinée hier? — Oui, maman: tout le monde m'a dit qu'elle était bien. — Croyez-vous qu'elle valût l'original? — Oh! non, maman. — Mais, pour votre âge, c'est un chef-d'œuvre. Il en serait ainsi de vos dis-

cours. — A présent, je meurs d'envie d'essayer. Quel dommage que tout mon temps soit si rempli ! — Et quand vous vous promenez, quand vous travaillez à votre jardin, pensez-vous uniquement à des arbres, à des fleurs ? — Non, maman, je pense à mille autres choses. — Eh bien, durant ce temps, occupez-vous d'une idée intéressante ; suivez-la constamment. C'est ainsi que l'on compose. — Maman, donnez-moi un sujet chaque matin, — J'y consens ; à condition que tous les soirs, avant le souper, vous me rendrez compte de votre méditation. — Eh bien, tantôt vous me donnerez un sujet de fable, tantôt un sujet de discours ; j'arrangerai tout cela dans ma tête, et je ne m'ennuierai plus tout seul, car je m'ennuie parce que je n'ai rien à me dire. — Voilà justement ce qui produit l'ennui le plus insupportable. Quand nous n'avons que des idées vagues et décousues, notre propre insipidité nous est aussi à charge qu'elle le serait aux autres, si nous exprimions ces mêmes pensées dans la conversation ; tandis qu'au contraire nous nous amusons nous-mêmes lorsque notre imagination travaille, et qu'au lieu de penser à des choses communes et frivoles, nous nous occupons d'idées intéressantes. Mais revenons au livre que je vous ai prêté. Qu'avez-vous particulièrement remarqué dans le premier volume ? — Ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est une fable composée par M. le duc de Bourgogne lui-même, encore enfant. Cette fable a pour

titre : *le Voyageur et ses Chiens*. — Quel en est le sujet ? C'est Licas qui voyage : il avait pour compagnons trois chiens, et pour provision quatre pains. Il arrive dans une forêt bien sombre au bord d'un clair ruisseau. Il voit tout d'un coup paraître un monstre. Les chiens combattent le monstre et le terrassent. Là-dessus Licas donne un pain à Vorax (c'est le nom d'un des chiens), et Vorax disparaît aussitôt. Cerbère, autre chien, reçoit aussi un pain, et de même prend la fuite. Gargas, le troisième chien, se présente à son tour, dans l'espérance d'obtenir une semblable récompense ; mais Licas, qui était prudent, voyant que chaque pain lui coûtait un chien, ne donna à Gargas qu'un petit morceau ; et Gargas resta pour avoir le reste. Voilà tout, maman. — Quelle est, je vous prie, la morale de cette fable ? — Mais j'ai le livre dans ma poche, je vais vous lire la fin de la fable. Tenez, maman, voici la moralité...
« Princes, avez-vous trouvé des guides capables de
« vous diriger et de vous défendre dans la forêt de
« ce monde ; ne les mettez en état de se passer de
« vous que lorsque vous pourrez vous-mêmes vous
« passer de leurs services. »

— Je suis persuadée, reprit madame de Clémire, que vous ne comprenez pas bien le sens de cette moralité ; en conservant la pensée, je vais vous l'expliquer en termes plus clairs. Voici ce qu'elle signifie.

« Princes, avez-vous trouvé des ministres éclairés,

des généraux habiles, des amis fidèles, gardez-vous bien de vous acquitter envers eux autant qu'il est en vous; gardez-vous bien de récompenser dignement leur zèle et leurs services, dans la crainte qu'après avoir obtenu de vous tout ce qu'ils sont en droit d'en attendre, ils ne vous abandonnent. Soyez injustes, soyez ingrats, afin de vous les attacher solidement. »

— Ah! maman, s'écria César, est-il possible que ce soit là le vrai sens de cette fable? — Oui, c'est le sens littéral de la moralité qui la termine. Réfléchissez-y, et vous le trouverez vous-même. — C'est vrai. Comment ne l'ai-je pas saisi d'abord? comment ai-je pu aimer cette fable? — Dans cet ouvrage intéressant, estimable à tous les égards, vous avez justement admiré la seule chose qu'on doive critiquer. Si vous lisiez avec moins de rapidité et avec plus d'attention, vous ne feriez certainement pas de ces bévues.

Le soir, à la veillée, la baronne s'adressant à César: — Vous vous êtes plaint, lui dit-elle, que les historiens ne parlent pas assez des enfants; nous allons vous prouver que ce reproche n'est pas fondé; car nous ne vous entretiendrons toute la soirée que de traits tirés de l'histoire, et les héros que nous vous ferons connaître seront tous des enfants. Vous verrez que les enfants qui se sont distingués ne sont pas aussi rares que vous l'imaginez. — Maman, vous nous conterez donc plusieurs histoires? — Votre mère, M. l'abbé

et moi, nous conterons chacun tour à tour un trait d'histoire, tant que notre mémoire nous en fournira; ce qui sûrement pourra remplir une bonne veillée. Je vais commencer, continua la baronne : écoutez.

« Chan-chi, empereur de la Chine, avait trois fils. Les deux premiers n'étaient que des enfants ordinaires; mais le dernier, nommé Kang-hi, faisait les délices de son père et de ses instituteurs. Il était docile, sensible, appliqué, sincère, rempli d'activité. Il avait de l'empire sur lui-même; on pouvait compter sur ses promesses : sa parole était inviolable. Lorsqu'il avait pris une résolution utile et raisonnable, il la tenait avec une persévérance que rien ne pouvait rebuter. Il brûlait du désir de s'instruire, de se distinguer, de mériter l'affection de son père, d'obtenir l'approbation de tous ceux qui l'entouraient. Il ne voyait que des visages satisfaits. Chaque leçon lui procurait le plaisir d'entendre louer son application, son caractère : on le chérissait, on s'occupait avec joie de ses plaisirs, de ses amusements; il trouvait toute l'indulgence à laquelle la bonne conduite et les vertus donnent tant de droits. Si par hasard il faisait quelques fautes, on ne le grondait pas, on s'affligeait avec lui.

« Cependant l'empereur tomba malade. L'aîné de ses fils n'avait alors que douze ans, et le dernier (Kang-hi) entra dans sa neuvième année. L'empereur, sentant sa fin approcher, fit appeler ses enfants, et leur demanda lequel fort d'entre eux se croyait

assez pour soutenir le poids d'une couronne nouvellement conquise. L'aîné s'excusa sur sa jeunesse, et supplia l'empereur de disposer à son gré de sa succession. Alors Kang-hi se mit à genoux devant le lit de son père ; après un moment de silence... « Pour moi, mon père, dit-il, je me sens capable de vous imiter. J'aime mieux la gloire que les plaisirs et le repos : si le ciel vous enlève à vos enfants, et que votre choix tombe sur moi, je vous prendrai pour modèle, je rendrai mes peuples heureux. » Cette réponse fit tant d'impression sur Chan-chi, qu'aussitôt il nomma le jeune prince pour son successeur, sous la tutelle de quatre personnes, par les avis desquelles il devait se gouverner ¹. Kang-hi justifia la tendresse et le choix de son père ; il s'instruisit, et acheva de perfectionner son esprit et sa raison. Il éloigna de sa cour les flatteurs et les intrigants, sut récompenser dignement le mérite, les talents et la vertu ; il fut juste, bon, aima la paix, et devint le bienfaiteur et l'idole de ses peuples. »

— Je ne pourrai, mes enfants, reprit madame de Clémire, vous citer un plus beau trait que celui que votre bonne maman vient de vous conter ; car rien n'est plus extraordinaire qu'un enfant de huit ans, qui sait obtenir le trône du plus vaste empire de l'univers par sa conduite et ses bonnes qualités ; mais

¹ Kang-hi monta sur le trône en 1661.

je vais vous entretenir d'un jeune prince du même âge, qui devint aussi, par la suite, un des plus grands souverains de son temps.

« Le duc Uladislas régnait en Pologne¹ : il avait un fils nommé Boleslas², âgé de neuf ans ; son activité, son ardeur pour l'étude, sa douceur, sa patience, sa bonté, donnaient les plus grandes espérances. La Bohême venait de déclarer la guerre à la Pologne ; un jour qu'Uladislas, en présence de son fils, donnait ses ordres au général de son armée, le jeune Boleslas, qui avait écouté cet entretien avec une profonde attention, se jeta tout à coup aux pieds de son père, en le suppliant de lui permettre de faire la campagne sous les ordres du grand général. Il fit cette prière avec tant d'instances et tant d'énergie, il l'accompagna de raisonnements si justes, si forts, si extraordinaires pour son âge, que le duc, attendri, étonné, ne put le refuser. Il se rendit à ses désirs, et le confia au grand général, qui l'emmena aussitôt avec lui.

« Le jeune prince, arrivé à l'armée, y causa une surprise et une admiration générales ; il parut attentif à tout ce qui s'y passait ; il montra une si grande intelligence qu'on eût dit que rien n'y était nouveau pour lui et qu'il se rappelait plutôt qu'il n'apprenait tout ce qu'il y voyait faire. Affable, libéral pour les soldats, plein d'égards pour les officiers, il gagna

¹ En 1094.

² Qui fut depuis Boleslas III.

tous les cœurs. Sa magnificence n'éclatait que dans ses dons, on ne la connaissait qu'à sa générosité. D'ailleurs, sa nourriture était frugale : la terre lui servait de lit, il souffrait gaiement les intempéries des saisons. Toujours à la tête des plus pénibles travaux, montrant un brillant courage, il semblait qu'il n'attendit sa fortune que de ses actions. Enfin tout annonçait que ses vertus et ses exploits le rendraient un jour un modèle pour les princes qui devaient régner après lui. Son exemple, que son âge rendait encore plus frappant, redoubla l'ardeur des Polonais ; les Bohémiens furent complètement défaits dans toutes les rencontres, et Uladislas jouit du bonheur inexprimable de devoir à son fils, âgé de neuf ans, une partie du succès de cette heureuse campagne.

« La suite de la vie de Boleslas répondit à de si glorieux commencements ; il devint un héros. Quoique guerrier et conquérant, il fut humain et s'occupa constamment du bonheur de ses peuples. Il sut mériter leur amour et les rendre heureux. Ce prince possédait trop de vertus pour n'être pas encore distingué par sa piété filiale. Tous les historiens s'arrêtent avec complaisance sur les détails intéressants de sa tendresse pour son père. Quand il eut le malheur de le perdre, la douleur qu'il en témoigna acheva de faire connaître toute la beauté de son âme et le rendit encore plus cher à la nation. Boleslas voulut porter pendant

cinquans le deuil de son père et le regretta toute sa vie ; et pour que son image, profondément gravée dans le fond de son cœur, fût toujours également présente à ses yeux, il portait nuit et jour attachée à son cou une médaille sur laquelle était gravé le portrait d'Uladislas. Il la regardait sans cesse pour se rappeler, disait-il, les vertus de ce père si digne de son affection et de ses regrets. Enfin, il voulut que son fils aîné portât le nom chéri d'Uladislas pour lui retracer le souvenir de son père. »

A présent, monsieur l'abbé, ajouta madame de Clémire, c'est à votre tour. — Je ne conterai pas, répondit l'abbé, d'aussi belles histoires ; car je ne me rappelle en ce moment que deux faits absolument dénués de détails. M. César a dix ans, et lorsque son maître de dessin lui dit que si depuis deux ans il s'était appliqué davantage, il serait maintenant en état de dessiner des têtes d'après nature, M. César paraît croire qu'à son âge c'est beaucoup de pouvoir copier avec quelque exactitude ; il ne sera donc pas inutile de lui dire que Pierre Mignard ¹ fut destiné à la médecine par ses parents, qui lui firent faire des études en conséquence. Dans ses moments de récréation, le jeune Mignard s'amusait à dessiner. Il n'avait point de maître, mais il avait du goût et de l'application, et

¹ Né à Troyes, en Champagne, en 1610 ; il mourut à Paris en 1695, âgé de quatre-vingt-cinq ans, très riche et comblé d'honneurs.

à l'âge de onze ans il dessinait des portraits aussi corrects que ressemblants. Alors ses parents le mirent chez un peintre. Dès ce moment Mignard se livra entièrement à la peinture, et devint un des meilleurs peintres de l'école française. Un autre peintre, nommé Jean-Baptiste Vanloo, commença à peindre très agréablement dès l'âge de huit ans. Je n'en exige pas tant de M. César; mais je voudrais qu'il eût le désir de se distinguer dans tout ce qu'il fait, et la noble ambition de ne pas rester confondu dans la classe si nombreuse des enfants ordinaires.

Ces deux citations de l'abbé n'eurent pas un grand succès. César, attaqué personnellement, n'osa manifester son opinion, il garda un froid silence; mais Pulchérie prit la parole, et déclara, avec plus de franchise que de politesse, qu'elle aimait mieux l'histoire de Kang-li et celle de Boleslas. — Je vois, mademoiselle, reprit l'abbé, que les leçons directes ne sont pas de votre goût. Vous êtes à cet égard comme les tyrans qui ne peuvent supporter la vérité, à moins qu'elle ne soit adoucie et déguisée sous le voile agréable de quelque apologue ingénieux... — Ah! monsieur l'abbé, interrompit Pulchérie, je ne suis point comme les tyrans! J'aime toujours la vérité, je vous assure... Mais j'ai eu tort, je le sens; pardonnez-moi, monsieur l'abbé, et n'ayez pas mauvaise opinion de moi. — Mon opinion, mademoiselle, est une chose si peu importante! — Pour me prouver que vous n'êtes par fâché

contre moi, je vous en prie, monsieur l'abbé, ayez la bonté de me faire une *leçon directe*, à moi toute seule; j'en serai charmée. — Quand on demande la vérité de si bonne grâce, on doit l'obtenir. Je vous dirai donc, mademoiselle, que depuis trois semaines que le chaud excessif nous a fait abandonner le cabinet de votre frère, et que notre étude de l'après-midi se passe dans la salle basse, où vous travaillez une heure sous les yeux de votre gouvernante, j'ai pensé plus d'une fois qu'en faisant votre filet ou votre broderie, vous pourriez profiter mieux des choses que vous entendez répéter à monsieur votre frère; et voici à ce sujet un trait que je n'aurais jamais osé conter devant vous, sans la demande positive que vous venez de me faire.

Mademoiselle Le Febvre, qui fut depuis la célèbre et savante madame Dacier, n'apprit dans son enfance qu'à lire, écrire et travailler. Elle ne reçut pas d'autre instruction jusqu'à l'âge de onze ans. M. Le Febvre, son père, avait un fils qu'il élevait avec le plus grand soin. Pendant qu'il lui donnait des leçons, mademoiselle Le Febvre était présente et travaillait à de la tapisserie. Un jour que le jeune écolier répondait mal aux questions de son père, sa sœur, sans quitter son travail, lui suggérait à demi voix tout ce qu'il devait répondre. Le père l'entendit avec une joie égale à sa surprise, et de ce moment il se livra avec ardeur à l'éducation d'une enfant si digne de tous ses soins.

— Vous conviendrez, mademoiselle, poursuit l'abbé, que si cette jeune personne, au lieu d'écouter les leçons, s'était amusée à faire des mines et de petites niches à son frère, elle n'aurait certainement pas procuré à son père une surprise si agréable. — Je ne me rappelle pas, dit Pulchérie en rougissant, avoir fait de petites niches à mon frère. — Pour moi, reprit l'abbé, je me rappelle bien que lundi dernier vous avez tout doucement cousu son habit à sa chaise; que mardi vous l'avez piqué deux fois avec votre aiguille, pour réveiller, disiez-vous, son attention; qu'hier vous lui avez causé mille distractions en faisant toutes sortes de grimaces; entre autres un certain *bec-de-lièvre* qui a tant fait rire mademoiselle votre sœur, qu'elle a été obligée de sortir de la chambre.

A ces mots, Pulchérie, les larmes aux yeux, regarda sa mère d'un air confus et suppliant. — Rassurez-vous, Pulchérie, dit madame de Clémire : je ne saurais point ce détail si vous n'aviez pas désiré une *leçon directe*; et sûrement vous ne serez pas grondée pour avoir demandé qu'on vous dît la vérité sans déguisement. Je vous ferai observer seulement que ces petites espiègeries n'ont rien d'aimable; on en rit quelquefois parce qu'elles sont ridicules. Ce caractère est surtout choquant dans une fille, en ce qu'il lui ôte l'air de douceur et de modestie, le principal ornement de son sexe; enfin un enfant *espiègle* peut bien servir de jouet pour un moment à des étrangers indifférents,

mais il est insupportable à ses parents et à tous ceux qui l'entourent. J'ai encore un petit reproche à vous faire, Pulchérie : vous m'aviez promis de la confiance, vous m'aviez assuré que vous me feriez toujours un aveu sincère de vos fautes, et cependant vous ne m'avez point dit que vous eussiez troublé les leçons de votre frère. — Ma chère maman, répondit Pulchérie, ce n'est point un manque de confiance, c'est que je ne sentais pas comme à présent tout mon tort ; et pour montrer que je ne veux rien vous cacher, je vous avoue que M. l'abbé n'a pas tout dit. Il a oublié qu'il y a environ huit ou dix jours j'ai fait semblant d'éternuer pendant presque toute la leçon, en faisant une grande révérence à chaque éternement. — Et moi aussi, maman, reprit Caroline d'un ton triste, j'ai un peu éternué et fait la révérence. — Pour moi, madame, dit l'abbé, j'ai cru que ces demoiselles étaient enrhumées du cerveau, c'est pourquoi je n'ai point parlé de cette ingénieuse espièglerie dont j'ai été complètement la dupe. — Maman, reprit Pulchérie, pardonnez-moi. — De tout mon cœur, dit madame de Clémire en l'embrassant ; mais songez, Pulchérie, que puisque vous sentez à présent les conséquences de toutes ces petites malices plates et puériles, vous ne seriez plus excusable de retomber dans les mêmes fautes.

— Maintenant, dit la baronne, reprenons nos petites histoires d'enfants ; ma fille, c'est à vous à parler.

— Je vais, reprit madame de Clémire, vous conter un trait d'un enfant de cinq ans, de Gustave-Adolphe, qui fut plus tard l'un des plus grands rois de la Suède. Le jeune prince se promenait un jour avec ses femmes dans une prairie près de Nicoping. Tout à coup il s'échappa, et il gagnait des broussailles, lorsqu'une de ses femmes, pour l'engager à revenir, lui cria que ce petit taillis était rempli de gros serpents venimeux qui le piqueraient. — Eh bien ! répondit Gustave, donnez-moi un bâton, je les tuerai.

On voulut en vain le détourner de cette résolution ; comme Hercule avec sa massue assommant tous les monstres de la forêt de Némée, le petit prince, armé d'une baguette, entra dans le taillis, prêt à exterminer tous les serpents qu'il y trouverait ; mais ses recherches furent infructueuses. Nul monstre ne s'offrit à ses regards, et pour ce jour-là ses travaux se bornèrent à une promenade longue et fatigante.

— Ce trait est charmant, dit la baronne ; il prouve bien que le courage vient de l'âme, et non du sentiment de sa force ou du raisonnement. On n'exige pas d'un enfant les qualités qui ne sont ordinairement le fruit que de l'expérience et de la réflexion : par exemple, on trouve simple qu'il soit quelquefois inconséquent, étourdi, inappliqué ; mais on veut qu'il annonce toutes les vertus qui tiennent au cœur ; ces vertus naturelles qui n'ont besoin que d'être cultivées, et dont tous les enfants bien nés apportent en nais-

sant l'heureux germe. Ainsi un enfant qui aurait de la lâcheté, de la dureté, de l'ingratitude, serait un monstre, si ces vices n'étaient pas le résultat d'une mauvaise éducation.

— Ma bonne maman, il naît donc beaucoup de monstres? car on dit qu'il y a bien des ingrats, bien des gens durs.... — C'est qu'il y a une multitude de gens corrompus. La nature produit bien rarement des monstres; mais l'éducation en fait beaucoup. — Ainsi, maman, s'il y a des méchants, c'est donc la faute des pères et des mères? — Oui, en général; mais cependant, un enfant, sans être né méchant, peut se corrompre en recevant la meilleure éducation du monde. — Comment cela? — S'il n'est pas docile, s'il n'est pas sincère, les parents les plus vigilants, les plus éclairés, ne sauraient le préserver d'une infinité de vices auxquels il se livrera insensiblement. Que peuvent d'ailleurs les soins de ses parents, s'il n'en sent pas le prix, s'il ne voit pas qu'on n'exige de lui que ce qui doit assurer son bonheur? — Mais il faut qu'un enfant ait bien peu de raison pour ne pas sentir cela. Si nous désobéissons quelquefois, ce n'est que par étourderie, par défaut de mémoire et de réflexion: quand nous nous en apercevons, nous sommes bien fâchés. — Cela ne suffit pas; il faut me l'avouer, il faut venir m'en instruire comme on va consulter son médecin quand on a commis quelque imprudence dont on doit redouter les suites pour sa santé. Je me doute

bien que la crainte des médecins fait souvent différer la consultation ; mais voilà précisément en quoi consiste le peu de raison dont César parlait tout à l'heure ; il n'y a que la stupidité même qui puisse aimer mieux ne pas guérir que de se soumettre à un traitement convenable, surtout quand ce traitement est aussi doux que salutaire. N'êtes-vous pas sûrs, mes enfants, que lorsque vous me faites l'aveu d'une faute, votre candeur vous donne les plus grands droits à mon indulgence, en même temps qu'elle redouble ma tendresse pour vous ? Aussi, vous le savez, si la faute est légère, vous en êtes quittes pour une simple réprimande ; si elle est grave, la punition est bien plus douce que si j'avais découvert le tort dont vous me faites l'aveu. Votre intérêt doit donc vous porter à la plus parfaite sincérité. D'ailleurs, songez que si vous pouvez, pendant quelque temps, me dissimuler vos fautes, il ne vous est pas possible de me les cacher toujours. Nous le disions hier à propos du télescope, tout se découvre avec le temps. N'est-il pas plus avantageux pour vous que je doive à votre amitié des lumières que le hasard et ma vigilance finiraient toujours par me procurer. Enfin, quand je suis instruite sur-le-champ de vos petits torts, j'éclaire votre esprit, et je forme votre raison par des conseils qui vous ouvrent les yeux : je vous fais sentir les conséquences de vos fautes. Alors, comme vous avez un bon naturel, vous craignez d'y retomber : au lieu que si je

ne suis informée qu'au bout d'un certain temps, je trouve en vous de mauvaises habitudes enracinées et qu'on ne peut vous faire perdre qu'à force de punitions. Pour vous en citer un exemple, Caroline et Pulchérie, je vous ai toujours recommandé de vous accoutumer à l'ordre et à l'économie. Pendant la longue maladie de votre bonne, vous avez pris l'habitude de ne rien remettre en place, de perdre vos mouchoirs, vos mitaines, etc. Je l'ai su à la fin, mais trop tard. Cette habitude était devenue un défaut dont vous aurez beaucoup de peine à vous corriger. Si dès le commencement vous m'eussiez fait l'aveu de vos petites négligences, la seule histoire d'Églantine aurait suffi alors pour vous rendre actives et soigneuses.

On convint unanimement de la vérité de ces réflexions, et les trois enfants promirent à leur mère de ne jamais faire à l'avenir la plus légère faute, sans l'en avertir avec empressement et sincérité. — Je vous préviens, madame, dit l'abbé, que si vous avez encore quelque trait à conter, nous n'aurons plus le temps de faire la conversation, car il est près de neuf heures et demie. — Ce qui me reste à conter, reprit madame de Clémire, n'est pas bien long. Il s'agit d'un trait pris dans l'histoire de France.

L'infortuné Charles VI eût été un bon roi si une cruelle maladie ne l'eût privé de la raison. Son père Charles V avait pris un soin particulier de former son cœur, et il se faisait un plaisir d'éprouver ses

premiers sentiments. Un jour, l'ayant fait venir dans son cabinet, il lui permit de choisir un bijou parmi ceux qui composaient son trésor. Le jeune prince, négligeant tout ce qu'il voyait de riche et de précieux, comme Achille, arrêta son choix sur une épée suspendue dans un coin du cabinet. Une autre fois, le roi lui présenta d'une main une couronne d'or, et de l'autre un casque : le prince prit le casque. — Sire, dit-il à son père, gardez à jamais votre couronne.

Ces bagatelles, qui annonçaient un caractère heureux, pénétrèrent de joie ce sage monarque.

— Jusqu'ici, dit l'abbé, nous n'avons cité que des enfants distingués. Je vais maintenant vous faire connaître quelques autres enfants qu'on peut appeler des prodiges.

Jacques Marini, Vénitien, à l'âge de sept ans, soutint à Rome, l'an 1647, des thèses publiques sur la théologie, la jurisprudence, la médecine et plusieurs autres sciences.

Le fils de M. Baratier, nommé Jean-Philippe, parlait le latin à quatre ans, et à sept ans savait le grec. On lui fit apprendre l'hébreu, et à dix ans il possédait quatre langues, et savait l'histoire et la géographie. Une mort prématurée l'enleva à l'âge de dix-neuf ans.

On peut mettre au rang des enfants extraordinaires le baron de Hemfeld, Suédois, qui mourut en 1674. Sa jeunesse justifia les espérances qu'on avait

conçues de lui dès sa plus tendre enfance. A dix-sept ans, il fut reçu dans la Société royale de Londres. A vingt ans, il parlait dix langues; il était excellent mathématicien et grand jurisconsulte.

Chrétien-Henri Heineikein, né à Lubeck, commença à parler dès les premiers mois de sa naissance. A deux ans et demi, il avait une connaissance superficielle, mais générale, de l'histoire ancienne et moderne, et de la géographie. A trois ans, le latin et le français lui étaient familiers. Il mourut en 1725, à l'âge de cinq ans.

On peut mettre encore au rang des enfants célèbres Édouard VI, roi d'Angleterre, fils de Henri VIII, et de Jeanne de Seymour. Il monta sur le trône à l'âge de neuf ans, et il savait alors le latin, le français, le grec et l'italien.

Marie Stuart, reine d'Écosse, à l'âge de treize ans, récita publiquement dans une salle du Louvre, en présence du roi Henri II, de la reine Catherine de Médicis et de toute sa cour, un discours en latin, de sa composition, dans lequel elle soutenait, dit M. Gaillard (contre le préjugé dès lors reçu), qu'il sied aux femmes d'être instruites. Marie faisait aussi des vers français excellents pour le temps; elle réunissait d'ailleurs tous les talents agréables; elle dansait et chantait parfaitement, et jouait de plusieurs instruments.

L'histoire du fameux Pic de la Mirandole est gé-

néralement connue, et tout le monde sait que Pascal à douze ans était grand géomètre.

— Monsieur l'abbé, dit madame de Clémire, c'est apparemment par politesse pour notre auditoire que vous nous avez annoncé que tous les enfants dont vous alliez nous parler avaient été des *prodiges*. Il est vrai que ces enfants sont bien supérieurs aux nôtres ; cependant je ne vois parmi eux qu'un seul prodige, Henri Heinekein. Tous les autres ne me paraissent que des enfants extrêmement appliqués. — En effet, répondit l'abbé, tout leur mérite ne venait que d'une application soutenue, jointe à une extrême docilité. J'ai lu avec attention l'histoire de plusieurs de ces enfants, et j'ai vu qu'ils avaient tous un respect sans bornes, une affection touchante pour leurs instituteurs, et, par conséquent, une obéissance aveugle, une douceur inaltérable. — Mais, monsieur l'abbé, reprit César, cette mémoire prodigieuse... — Elle est le fruit, non de l'esprit et du génie, mais des qualités que je viens de vous dépeindre. Un enfant se souvient toujours des choses qu'il écoute avec attention. La preuve en est qu'on a toujours vu un enfant appliqué se faire remarquer par sa mémoire. D'ailleurs, calculez donc, si vous pouvez, combien l'impatience, l'humeur, le dépit, le chagrin, les réponses, les raisonnements déplacés font perdre de temps à un enfant mutin et désobéissant. Si on le reprend, au lieu de redoubler d'attention et d'écouter avec soumission,

il répond pour donner de mauvaises excuses. On est forcé de lui imposer silence. S'il obéit, il boude, il murmure au fond de son cœur ; il n'entend plus rien, il est distrait, dominé par l'humeur ; voilà une leçon perdue. — Mais je me flatte, monsieur l'abbé, que vous ne me trouvez pas un enfant mutin et désobéissant ? — Non sûrement ; vous êtes en général docile, soumis, et vous ne manquez pas d'application ; mais vous ne possédez pas encore ces qualités à un degré éminent, et vous êtes enfin au-dessous de ce que vous pourriez être. — Ah ! monsieur l'abbé, depuis que je sais qu'il y eut de tout temps une si grande quantité d'enfants célèbres, je ne me suis jamais senti tant d'émulation, et puisqu'il ne faut pour le devenir que de la docilité et un bon cœur, je vais redoubler d'attention ; je suis bien sûr qu'à l'avenir vous serez content de mes progrès.

Caroline et Pulchérie firent à leur mère les mêmes promesses, et l'on se retira fort satisfait d'une veillée qui avait produit de si bonnes résolutions.

L'arrivée de quelques voisins qui vinrent passer plusieurs jours à Champcery interrompit les veillées ; mais le soir même de leur départ la baronne conta l'histoire suivante.



LES ESCLAVES

OU LE POUVOIR DE LA BIENFAISANCE.

SNELGRAVE, capitaine de vaisseau anglais, était recommandable par son humanité. Il voyagea longtemps en Afrique ¹, et y fit ce qu'on appelle la traite des nègres, commerce infâme que l'usage autorisait, mais que la nature et la raison réprouvent.

Snelgrave avait acheté beaucoup de nègres sur les bords de la rivière de Kallabar. Parmi ces infortunés, il remarqua une jeune femme qui paraissait accablée de douleur. Touché des larmes qu'il lui voyait répandre, il la fit questionner par son interprète; il apprit qu'elle pleurait un enfant unique mort la veille. On la conduisit sur le vaisseau de Snelgrave, et le jour

¹ Vers l'an 1722.

même, le chef ou roi du canton fit inviter Snelgrave à venir le voir. Snelgrave y consentit ; mais, connaissant la férocité de cette nation, il se fit accompagner de dix matelots bien armés et de son canonier. A quelque distance de la côte, il trouva le roi assis sur un siège élevé, et entouré d'une nombreuse suite de nègres de distinction ; sa garde, composée d'environ cinquante hommes armés d'arcs et de flèches, et la zagaie à la main, se tenait derrière lui à quelque distance. Les Anglais, le fusil sur l'épaule, se rangèrent vis-à-vis du roi.

Snelgrave présenta au roi quelques bagatelles d'Europe ; et, comme il achevait sa harangue, il entendit des gémissements qui le firent tressaillir. En se retournant, il aperçut un petit nègre attaché par la jambe à un pieu enfoncé dans la terre. Sur le bord d'un fossé, deux nègres d'un aspect hideux, armés de haches et vêtus d'une manière extraordinaire, paraissaient garder cet enfant, qui les considérait en joignant ses petites mains d'un air suppliant. Le roi, témoin de l'émotion que ce spectacle étrange causait à Snelgrave, le rassura en lui disant qu'il n'avait rien à craindre de ces deux nègres, et lui apprit que l'enfant était une victime qu'on allait sacrifier au dieu Égho pour la prospérité du royaume.

Snelgrave frémit d'horreur. Il n'avait avec lui que dix hommes. La cour et la garde du prince africain formaient une troupe composée de plus de cent nè-

gres ; mais la compassion et l'humanité ne permirent pas à Snelgrave d'envisager tout ce qu'il avait à craindre du nombre et de la férocité des barbares qui l'environnaient. — Mes amis ! s'écria-t-il en se retournant vers ses gens, sauvons ce malheureux enfant ! venez, suivez-moi !...

En disant ces paroles, il s'élança vers le petit negre. Les Anglais, animés du même sentiment, se précipitent sur ses pas. Les nègres poussent des cris affreux, et fondent en tumulte sur la troupe anglaise. Snelgrave tire de sa poche un pistolet ; le roi s'effraye, et demande à parlementer. Snelgrave y consent.

Le roi d'un seul mot calme la fureur des nègres, qui s'arrêtent et restent immobiles. Alors Snelgrave, par le moyen de son interprète, explique les motifs de son action, et finit en suppliant le roi de lui vendre la victime. Cette proposition fut acceptée. Snelgrave était bien décidé à ne pas disputer sur le prix. Mais, heureusement pour lui, le roi nègre n'avait besoin ni d'or ni d'argent ; il crut exiger beaucoup en demandant un collier de verre bleu, qui lui fut donné sur-le-champ. Alors Snelgrave s'empressa de délivrer l'innocente petite créature qu'il venait d'arracher à la mort ; il tira son sabre pour couper la corde qui lui liait les jambes. L'enfant effrayé crut que Snelgrave voulait le tuer : il jeta un cri douloureux. Snelgrave le prit dans ses bras avec transport. L'enfant rassuré sourit et caressa son libérateur. Snelgrave,

LES ESCLAVES OU LE POUVOIR DES BIENFAITS



DE MURRIE DEL

Tome 2, p. 161.

Alors, tenant son enfant dans ses bras, elle court se jeter
aux pieds de son bienfaiteur.

plein d'une émotion délicieuse et pénétré d'attendrissement, prit congé du roi nègre et retourna à son vaisseau.

En arrivant sur son bord, Snelgrave revit cette jeune négresse qu'il avait achetée le matin. Elle s'était trouvée mal; le chirurgien du vaisseau, n'ayant pu l'obliger à prendre de la nourriture, lui avait fait respirer l'air, dans la crainte qu'il ne lui prît une nouvelle faiblesse. Au moment où Snelgrave passait auprès d'elle avec ses gens, elle tourna la tête : tout à coup, apercevant le petit nègre que portait un matelot, elle jeta un cri perçant et se précipita vers l'enfant qui la reconnut et lui tendit les bras. Elle le reçut dans les siens. Les résolutions funestes qu'elle avait formées, la perte de sa liberté, les projets du désespoir, les maux affreux qu'elle avait soufferts, tout fut oublié... Elle était mère... elle retrouvait son fils!...

Cependant elle apprit de l'interprète tous les détails de l'action de Snelgrave. Alors, tenant toujours son enfant dans ses bras, elle courut se jeter aux pieds de son bienfaiteur. — C'est maintenant, lui dit-elle, que je suis ton esclave. Sans cet enfant, la mort m'eût cette nuit délivrée de l'esclavage : tu n'étais pour moi qu'un tyran. Tu m'as rendu mon fils, c'est me donner plus que la vie; tu deviens mon père : oui, tu peux compter désormais sur mon obéissance, cet enfant si cher en est le gage!...

A mesure que cette femme parlait avec l'expres-

sion de la reconnaissance la plus passionnée, l'interprète traduisait à Snelgrave ce qu'elle disait. Il ne pouvait recevoir un prix plus doux de son humanité ; mais il en recueillit encore de nouveaux fruits. Il avait sur son vaisseau plus de trois cents esclaves. La jeune négresse leur conta son aventure. Après avoir écouté ce récit touchant, les nègres l'entourèrent en exprimant leur admiration par des applaudissements redoublés ; ils lui promirent une soumission sans bornes ; et en effet, Snelgrave, pendant le reste du voyage, trouva en eux le respect et l'obéissance qu'un père pourrait attendre de ses enfants.

— Si tel est le pouvoir de la bienfaisance, sur des sauvages, quel ne doit-il pas être sur nous ! Cette petite histoire, mes enfants, doit encore vous confirmer une vérité qu'on ne saurait vous répéter trop souvent, c'est qu'une action vertueuse devient toujours utile à nos intérêts personnels. — César, dit madame de Clémire, de quel genre est l'action de Snelgrave ? Est-elle héroïque ? — Héroïque, je ne le crois pas ; mais je vais l'examiner suivant les règles que vous m'avez données. — Voyons si vous vous rappelez bien ces règles : répétez-les. — Pour qu'une action soit héroïque, il faut qu'elle soit utile, qu'elle ait exposé à un grand danger, ou qu'elle ait coûté un grand sacrifice, et qu'il eût été possible de ne pas la faire sans se rendre méprisable. — C'est cela. Revenons à Snelgrave. — Il s'est exposé à un grand dan-

ger... — Moins grand que vous ne le croyez peut-être. Il est vrai qu'il n'avait avec lui que dix hommes, et que les nègres formaient une troupe d'environ cent hommes; mais des hommes non civilisés sont toujours lâches. D'ailleurs, les Anglais avaient des fusils; et si le combat se fût engagé, il n'est pas douteux que les sauvages n'eussent bientôt pris la fuite. — Ainsi, le danger n'était pas bien grand... Il me semble que Snelgrave eût été méprisable, si, pouvant l'empêcher, il eût laissé égorger cet enfant sous ses yeux. Par conséquent il n'a fait qu'une bonne action, et non une action héroïque. — C'est fort bien raisonner. Mais comptez-vous pour rien ce premier mouvement si généreux et en même temps si téméraire, qui fit voler Snelgrave au secours de l'enfant? C'est là surtout ce qui rend cette action si touchante. L'action, en effet, par elle-même n'est pas héroïque: l'humanité la prescrivait; mais le premier mouvement qui l'inspira fut sublime.

— Ma bonne maman, dit Caroline, l'histoire que vous nous avez contée est attachante, mais elle est trop courte. — Eh bien, mes enfants, reprit la baronne, je vais vous en dire encore une. César n'a pas trouvé l'action de Snelgrave héroïque; voyons ce qu'il pensera de celle-ci.

Le vertueux duc de Bourbon, beau-frère de Charles le Sage, servit d'otage au roi Jean, et languit huit ans dans la captivité. Son absence donna lieu à

des désordres. Ses barons pillèrent ses domaines; et Chauveau, son procureur général, fut forcé, par le devoir de sa charge, d'informer contre eux. Le duc, devenu libre, ferma les yeux sur les fautes passées, et ne songea qu'à gagner l'affection de ses vassaux. Il institua l'ordre de *l'Espérance*. Au milieu de la solennité de cette cérémonie, le sévère Chauveau parut, tenant à la main le cahier des informations. Il le présenta à genoux au duc : — Monseigneur, lui dit-il, vous verrez ici bien des coupables : les uns méritent la mort, les autres ont au moins encouru la confiscation. Voici le registre de leurs crimes.

Les prévaricateurs étaient présents et frémissaient. — Chauveau, dit le prince, avez-vous aussi tenu registre des services qu'ils m'ont rendus ?

Aussitôt il prit le registre, et le jeta au feu sans le lire. Ces mots divins, cette action généreuse, firent couler de tous les yeux des larmes de joie et de tendresse : il n'y eut pas un de ces gentilshommes, coupable ou non, qui ne jurât de donner sa vie pour un prince si magnanime.

— Ah ! c'est bien là une action héroïque ! s'écria César. — Vous admirez, mes enfants, reprit la baronne, cette grandeur d'âme sublime ! Si l'on savait combien il est doux de pardonner, de tels exemples ne seraient pas si rares !

Comme la baronne achevait ces paroles, on entendit une grande rumeur dans la maison. Les enfants

coururent vers la porte, madame de Clémire les suivit précipitamment. Au même instant, des cris redoublés se firent entendre, et l'on distingua ces mots : « La paix est faite ! » Madame de Clémire s'élança hors de la chambre. Elle rencontra un courrier qui arrivait de Paris, et qui lui confirma cette heureuse nouvelle. — La paix ! s'écria madame de Clémire : ah ! bénissons le ciel et le roi qui nous la donnent !

Elle n'en put dire davantage ; les douces larmes de la joie lui coupèrent la parole. Elle embrassa sa mère et ses enfants, et relut vingt fois la lettre que lui avait donnée le courrier : elle répétait à chaque instant : — La paix est faite !... et une paix glorieuse !... — Mes enfants, nous verrons ici votre père avant deux mois !... — Ah ! maman, dit Pulchérie, ne nous envoyez point coucher ; laissez-nous veiller pour parler de notre bonheur.

Cette demande fut accordée, et madame de Clémire apprenant du courrier qu'en traversant le village, il avait crié de toute sa force : « La paix est faite ! » voulut savoir si quelques paysans s'étaient levés. En effet, une foule de villageois étaient accourus aux portes du château ; on les fit entrer. Madame de Clémire descendit sur-le-champ ; ils l'entourèrent avec empressement, et elle leur lut la lettre qu'elle venait de recevoir. Après cette lecture, tous les paysans crièrent : *Vive le Roi !* avec cette effusion de cœur

qui n'appartient qu'à des Français. — Ces transports, dit madame de Clémire, ne sont que les tributs d'une juste reconnaissance; mais quelle nation sut jamais mieux que la nôtre mériter un bon roi?

Madame de Clémire envoya chercher les ménétriers. On donna du vin aux paysans, on illumina à la hâte et comme on put la cour et une partie de la maison; le cuisinier prépara un *réveillon*, et en attendant on se promena, on chanta, on dansa; et César et ses sœurs, pour la première fois de leur vie, ne se couchèrent qu'au grand jour.

Les voisins de madame de Clémire vinrent successivement la féliciter à l'occasion de cet événement si intéressant pour tous et particulièrement pour elle. Il fallut rendre toutes ces visites. Madame de Clémire commença par madame de Luzanne, qui la retint une journée entière chez elle. M. de Luzanne voulut lui faire visiter son jardin à l'*anglaise*, c'est-à-dire qu'aucun arbre n'en était taillé; dans les petites allées, les branches écorchaient le visage et arrachaient les cheveux; les chardons et les orties croissaient en liberté dans ce lieu champêtre; on y trouvait deux ou trois buttes honorées du nom de *montagnes*, quelques vieux décombres formant une *ruine*, une vilaine chaumière bien sale, et plusieurs petits ponts de bois sur une vase épaisse et verte qu'on appelait la *rivière*. Ainsi, comme on voit, à l'exception d'un *rocher*, d'un *temple* et d'un *tombeau*, ce jardin

contenait toutes les *fabriques* qu'on ne peut se dispenser de placer dans un jardin anglais, quand on a du goût, de l'invention et du génie. Aussi cette agréable possession, ouvrage de M. de Luzanne, ajoutait infiniment à sa vanité naturelle. Il était fier d'avoir conçu un jardin à l'anglaise, et se déchainait avec force contre les *allées droites, la symétrie, les parterres, les pattes d'oie, les étoiles*; et ces lieux communs, épuisés depuis dix ans, il les répétait avec complaisance, croyant étonner tout le monde par l'originalité de ses idées et la délicatesse de son goût.

Caroline et Pulchérie, qui, surtout depuis l'aventure du télescope, s'étaient éprises de l'amitié la plus vive pour la jeune Sydonie, se promenèrent avec elle, et acceptèrent un goûter dans sa chambre. Elles y trouvèrent dans des corbeilles une grande quantité de bluets effeuillés; questionnant à ce sujet Sydonie, elle répondit que c'était pour faire de l'eau de bluets¹. — Quoi! dit Pulchérie, vous la savez faire? — Rien n'est plus aisé, reprit Sydonie. — Et mademoiselle, ajouta la gouvernante de Sydonie, fait aussi de l'eau de roses; et avec les feuilles² de ces mêmes fleurs, elle compose encore des couleurs charmantes, qui lui servent à peindre ces jolis bouquets que vous voyez encadrés. — Et pour peindre les feuillages? —

¹ Salulaire pour les yeux.

² C'est-à-dire les pétales.

Elle fait une couleur verte avec des feuilles. — C'est charmant. — Oh! ce n'est pas tout! Ce sirop d'orgeat que vous avez trouvé si bon, c'est mademoiselle qui l'a fait, ainsi que cette gelée de groseilles... — Ah! que je voudrais en savoir faire autant! — Vous le saurez dans un instant, reprit Sydonie; je vous donnerai toutes mes petites recettes; vous n'aurez besoin ni d'alambic, ni d'appareils incommodes. — Et nous ferons de l'eau de roses et des couleurs?... — Dès demain, si vous voulez.

A ces mots, l'obligeante Sydonie fut embrassée à plusieurs reprises par les deux sœurs. La gouvernante, qui n'approuvait pas trop que Sydonie donnât toutes ses recettes, ouvrit une armoire, et priant Caroline et Pulchérie de s'approcher : — Mesdemoiselles, dit-elle, voici des travaux que vous n'apprendrez pas aussi promptement. Regardez toutes ces pelotes, ces jolis petits coffres, ces bourses de filet, ces cordons de canne, ces sacs brodés : mademoiselle Sydonie a fait tout cela. — Il n'y a personne, interrompit Sydonie, qui n'en puisse faire autant. Je n'ai point de talents, et du moins je tâche de varier mes occupations. Ma mère m'a fait prendre l'habitude et me donne l'exemple de n'être jamais un seul instant oisive.

Pulchérie, qui examinait avec attention tout ce qui était dans la chambre, aperçut une grande caisse placée sous le lit. Elle demanda ce que c'était. Sydo-

nie rougit, et répondit que cette caisse ne contenait rien d'intéressant. La gouvernante se mit à rire. — Je n'oserais pas, dit-elle, donner un démenti à mademoiselle ; cependant... — Oh ! ma bonne, s'écria Sydonie, de grâce !... — Assurément, interrompit la gouvernante, la rougeur des jeunes demoiselles est bien trompeuse, on n'y connaît rien ; car qui ne croirait, en voyant celle de mademoiselle Sydonie en cet instant, qu'elle a de bonnes raisons pour être embarrassée ? et pourtant... — Ma bonne ! ma chère bonne !... — Allons, je me tairai, je ne dirai qu'une seule chose ; c'est que cette caisse renferme encore des travaux de mademoiselle, et que sa maman l'a grondée de s'être levée aujourd'hui à cinq heures pour achever cet ouvrage.

Ce dialogue excita la curiosité de Caroline et de Pulchérie. Cette dernière surtout ne put se contenir. Elle se jeta au cou de Sydonie, lui reprocha tendrement son manque de confiance, et la conjura de lui montrer les charmants travaux que renfermait la caisse. Sydonie rougissait, souriait, embrassait Pulchérie, et ne répondait rien. La gouvernante, qui mourait d'envie que la caisse fût ouverte, insista à son tour : — Il est vrai, dit-elle, que mademoiselle ne doit pas se vanter... Aussi a-t-elle travaillé en secret, et sans le secours de personne... Cela n'en est que plus louable... Moi-même, il n'y a que quatre ou cinq jours que je suis dans la confidence, et encore

malgré mademoiselle. Allons, ma chère enfant, continua-t-elle en s'adressant à Sydonie, satisfaites ces deux aimables demoiselles : elles seront discrètes, j'en suis sûre. — Oh ! oui, s'écria Pulchérie. — Je n'ai rien à leur refuser, reprit tristement Sydonie ; mais, en vérité, cette caisse ne vaut pas la peine... — Profitons de la permission, dit la gouvernante en tirant la caisse au milieu de la chambre.

Caroline et Pulchérie se mirent précipitamment à genoux pour mieux admirer. La gouvernante ouvrit enfin cette mystérieuse cassette. Mais quelle fut la surprise de Caroline et de sa sœur, en ne voyant que des habits grossiers de paysanne ! — Voilà, dit la gouvernante, six chemises : la toile n'en est pas fine ; mais regardez ces coutures, ces surjets ! comme cela est fait !... Voilà deux corsets et deux jupons de flanelle : des bonnets ronds, des mouchoirs, des tabliers, des bas tricotés... C'est un petit trousseau complet ; et puis, par-dessus le marché, voici une jolie pelote. Ouvrons-la... Ah !... Mademoiselle y avait enfermé un chapelet, des ciseaux, un petit couteau et un dé d'ivoire... Eh bien ! mesdemoiselles, continua la gouvernante, vous paraissez étonnées : que pensez-vous de ceci ?...

Les deux sœurs devinèrent facilement que tous ces objets étaient destinés par Sydonie à quelque pauvre femme.

Quoiqu'elles fussent bien enfants, Caroline et Pul-

chérie surent cependant apprécier la résistance que Sydonie avait opposée à leur curiosité. Touchées du vertueux embarras que cette charmante personne éprouvait encore, elles se jetèrent à son cou, et la sensible Sydonie les embrassa mille fois avec l'expression de la plus tendre amitié. La gouvernante attendrie considérait en silence ce tableau intéressant. A la fin elle leur apprit qu'en effet cette caisse était destinée à une pauvre femme dont Sydonie prenait soin depuis un mois; et Pulchérie faisant de nouvelles questions sut que cette femme était précisément celle qu'elle avait vue par le télescope. On vint interrompre un entretien si agréable. Madame de Clémire, revenue de sa promenade, envoya chercher ses filles, et Sydonie les conduisit au salon.

Le soir, en retournant à Champcery, Caroline et sa sœur contèrent à leur mère tout ce qui leur était arrivé. — Mes enfants, dit madame de Clémire, profitez d'un exemple si touchant! songez que les âmes même les moins sensibles ne peuvent se défendre d'admirer la vertu. Mais elles s'en tiennent à cet hommage involontaire et stérile, tandis que les belles âmes brûlent du désir d'imiter ce qu'elles admirent. — Nous imiterons Sydonie, maman; n'en doutez pas, et, comme elle aussi, nous ne serons jamais un instant oisives. A nos récréations, nous ferons des pelotes, de petits coffres, des portefeuilles, de l'eau de roses et de bluets, et des ouvrages pour les

pauvres. — Sydonie ne vous a pas dit qu'elle étudie la botanique, qu'elle connaît parfaitement toutes les plantes des champs et leurs propriétés?... — Non, maman ; elle est si modeste !... Mais, comment a-t-elle appris cela ? — En se promenant avec M. de la Palinière, qui, comme vous savez, est un très grand botaniste. Sydonie ne perd pas une occasion de s'instruire ; aussi quand M. de la Palinière vient chez sa mère, elle se promène avec lui, et cueille toutes les plantes qu'elle rencontre. — Si nous avions eu cette idée, nous en connaîtrions déjà beaucoup ; car nous nous sommes promenées bien souvent avec M. de la Palinière. — Si nous n'étions pas si empressées de parler, et si nous savions profiter de l'instruction des gens que nous rencontrons, ou avec lesquels nous vivons, les hommes nous instruiraient infiniment mieux que les livres, et personne ne nous paraîtrait ennuyeux. Par exemple, M. d'Ormont n'est pas un homme bien amusant... — Oh ! il est d'une tristesse... avec ses prairies artificielles ! J'ai retenu ce mot-là, parce que toutes les fois qu'il vient voir maman, je le lui ai entendu dire. — Assurément ; je le fais toujours parler d'agriculture, car c'est la seule chose qu'il sache parfaitement et dont il s'occupe. Je l'oblige beaucoup en mettant la conversation sur un objet qui l'intéresse, et je m'instruis en l'écoutant. — C'est comme lorsque M. Milet a passé cinq jours à Champcery, vous parliez toujours d'anatomie. —

Parce que M. Milet est chirurgien, et c'est ainsi qu'il n'existe personne dont il ne soit possible de tirer parti, et dont la conversation ne puisse être instructive.

Après ces réflexions on parla encore de Sydonie, et madame de Clémire n'oublia pas de dire à ses filles que leur âge seul pouvait excuser l'indiscrétion qu'elles avaient eue d'abuser de la douceur de Sydonie, en la pressant de découvrir une chose qu'elle désirait cacher ; et elle leur fit sentir combien la curiosité est dangereuse, puisqu'elle peut faire commettre de semblables fautes. — Mais, ajouta madame de Clémire, avez-vous demandé à Sydonie la permission de me confier ce secret ? — Oui, maman, elle y a consenti sans hésiter. — Parce qu'elle connaît tous les devoirs d'une fille envers sa mère ; mais si elle eût été moins éclairée, et qu'elle eût exigé de vous de ne point conter cette petite aventure ? — Maman... aurions-nous pu vous en parler alors ? — Mais n'aviez-vous pas donné votre parole, avant d'ouvrir la caisse, de n'en parler à personne ? — Oui, maman. — C'était à cette condition que vous avez obtenu ce que vous désiriez. — Nous n'avons pas cru qu'il fût nécessaire d'ajouter *excepté maman*, parce que cela va sans dire. — Dans toutes les conditions que nous acceptons, nous ne pouvons être liés que par nos actions et nos paroles ; nos intentions sont comptées pour rien ; et vous sentez bien que si on pouvait les

faire valoir après coup, il n'y aurait point d'engagement solide, on ne saurait plus sur quoi compter. Ainsi, vous aviez dit : « Je n'en parlerai à personne ; » vous ne m'aviez point exceptée ; par conséquent, vous ne pouviez plus me confier ce secret sans le consentement de Sydonie. Si elle n'eût pas voulu le donner, qu'auriez-vous fait ? — Eh bien ! maman, comme il faut garder sa parole, nous aurions pris le parti de nous taire. — Et si je vous avais questionnées comme je le fais toujours, si je vous avais demandé de me conter avec détail et sans rien omettre tout ce qui s'était passé entre vous et Sydonie ? — Oh ! mon Dieu, maman, dans quel embarras vous nous mettez ! — Vous n'auriez eu de moyen de garder le secret qui vous était confié qu'en me trompant, en me faisant beaucoup de mensonges. — Oh ! non, maman : nous ne vous aurions point trompée ! — Vous auriez donc trahi votre secret ? — Nous aurions fait l'aveu de notre faute : je vous aurais dit que Sydonie nous avait confié un secret... — C'eût été déjà une indiscretion ; et moi, j'aurais pensé que ce secret n'était point du tout à l'avantage de Sydonie. — Nous vous aurions dit que sa modestie seule lui faisait désirer qu'il fût caché. — Alors, je l'aurais deviné. — Oui, je le vois bien, il eût fallu ou mentir ou manquer à notre parole. Cela est affreux ! Ma chère maman, nous ne nous trouverons jamais dans une pareille situation ; jamais nous n'accepterons un secret sans demander

auparavant la permission de vous le dire ; et si on ne voulait point nous l'accorder, nous refuserions la confiance. — D'autant mieux qu'une personne qui voudrait mettre des bornes à votre confiance en moi manquerait certainement de principes et d'honnêteté ; et le secret d'une semblable personne ne saurait être intéressant.

Comme madame de Clémire avait beaucoup de lettres à écrire, on ne reprit pas encore les veillées. César demanda à sa mère la permission de lire l'*Iliade*. — Vous n'êtes point encore en âge, répondit madame de Clémire, de sentir les beautés de cet ouvrage : cependant comme cette lecture est indispensable pour l'intelligence d'une infinité de tableaux, je veux bien que vous la fassiez ; mais ce n'est pas un ouvrage que vous puissiez lire à vos récréations. — Pourquoi, maman ? — Avec moi, vous comprendrez mieux ses beautés, et surtout ses défauts. — Je sais que madame Dacier a fait des remarques, et je vous assure, maman, que je ne les passerai point. — Ce sont précisément les remarques que je serais très fâchée de vous voir lire seul. — Quoi ! maman, elles ne sont pas justes ? — Non certainement, elles ne peuvent qu'affaiblir dans l'âme des lecteurs l'horreur que doit inspirer la barbarie ; et non-seulement madame Dacier ne désapprouve pas les actes les plus révoltants de cruauté, mais encore elle veut nous faire admirer des traits de lâcheté et de perfidie. Ainsi elle loue Agamemnon d'immoler

Adraste sans défense, et elle semble approuver Ulysse de violer les promesses les plus sacrées et demandant merci ; elle ne blâme pas Idoménée d'insulter par des railleries l'ennemi qu'il vient d'abattre et d'égorger. — Madame Dacier avait donc un bien mauvais cœur ? — Elle avait, au contraire, une belle âme. — Elle manquait donc de bon sens ? — Point du tout : elle avait certainement un mérite supérieur ; mais elle était égarée par l'enthousiasme, par la passion ; elle savait parfaitement le grec, par conséquent elle sentait mieux que personne toutes les beautés de l'Iliade, et son admiration pour Homère lui ôtait cette impartialité si estimable et si rare sans laquelle un écrivain ne peut ni persuader ni instruire. — Cela prouve bien encore, maman, comme vous nous l'avez dit, qu'il ne faut se passionner que pour la vertu, puisque les autres passions peuvent rendre si aveugle. Mais comment conserver toute sa vie une parfaite impartialité ? — Il faut entretenir et fortifier au fond de notre cœur l'amour de la justice et de la vérité, ce sentiment si naturel, qu'il ne nous est pas possible de parvenir à le détruire entièrement ; il faut se préserver des passions. Alors on pense noblement, on raisonne avec justesse ; on rend sans effort justice à ses ennemis ; s'ils ont des talents et du mérite, on en convient, et même on trouve un grand plaisir à louer ce qu'ils ont d'estimable. — Voilà, je crois, le plus difficile. J'avoue, maman, que je n'aurais pas un grand plaisir

à louer quelqu'un qui me haïrait. — Seriez-vous insensible au plaisir d'exciter une admiration générale et fondée sur l'opinion que vous donneriez de votre cœur et de votre esprit? — Qui pourrait être insensible à cela? — Eh bien! supposons que vous ne soyez plus dans l'âge heureux où l'on n'a point encore d'ennemis; que vous en ayez un dont l'aversion pour vous soit bien reconnue : vous vous trouvez un jour dans une société composée de huit ou dix personnes, la conversation tombe sur votre ennemi; on se permet beaucoup de médisances à son égard; vous vous taisez : de la médisance à la calomnie le passage est facile et prompt; on en vient bientôt jusqu'à noircir votre ennemi; on donne des conjectures absurdes pour des faits; on dénature les faits même en changeant les circonstances. Votre ennemi a de l'esprit et des talents : on lui refuse le sens commun, etc. Alors vous prenez la parole, et, guidé par l'amour de la justice et de la vérité, vous parlez avec force en faveur de votre ennemi. Vous causez beaucoup d'étonnement. Cependant on vous écoute d'abord avec une certaine défiance, on doute un moment de votre sincérité : prenez garde à vous; il faut dire de bonnes raisons, il faut justifier votre ennemi, ou vous ne passerez que pour un hypocrite; mais vous prouvez votre générosité par des raisonnements solides et sans réplique. Alors vous voyez sur tous les visages la surprise et l'admiration; vous entendez

autour de vous un doux murmure d'applaudissement : vous venez d'attirer tous les cœurs par un charme irrésistible. Votre ennemi saura demain ce qu'il vous doit. S'il ne cesse pas de vous haïr, c'est un monstre. Oserait-il encore se déchaîner contre vous ? Il ne le pourrait qu'en se rendant odieux et méprisable... — Ah ! je voudrais être grand pour avoir un ennemi, afin de le louer et de le défendre ! — Ne vous laissez donc point d'admirer l'utilité de la vertu ; voyez quels fruits on en retire, quels succès flatteurs elle procure ! Combien l'homme s'épargnerait d'embarras et de peine, s'il voulait constamment ne consulter que la vertu.

— Maman, vous n'avez point d'ennemi ? — Je ne hais personne, et vous n'en doutez point ? — Oh ! certainement. — La religion et l'humanité réprouvent également cet affreux mouvement : ainsi vous croyez bien qu'il n'a jamais souillé mon cœur. Cependant on m'a dit que j'avais des ennemis. — Est-il possible !... — Mais je ne les crois pas bien ardents, et je suis sûre que dans quelques années je n'en aurai plus, parce que la haine s'affaiblit et finit par s'anéantir quand elle n'est point partagée. — Puisque vous avez des ennemis, maman, ils ne vous connaissent donc pas ? — En effet, j'ose croire que s'ils connaissent le fond de mon cœur, ils cesseraient de me haïr. — Mais il est impossible qu'ils disent du mal de vous ? — Du moins ils ne m'accuseront pas d'être une

mauvaise mère, d'être intrigante, d'afficher une noblesse de sentiments démentie par mes actions et par ma conduite ; je suis tranquille à cet égard. Mais, à propos des personnes qui ont de l'aversion pour moi, je ne puis m'empêcher de vous dire que j'en ai cité une, il y a quelque temps, dans une de nos veillées. L'action la plus touchante, le trait, selon moi, le plus intéressant que je vous aie jamais conté, c'est précisément cette personne qui me l'a fourni. — Et nous aurons pleuré sans doute, en l'écoutant ? — Oui, et moi-même en vous contant ce trait je n'ai pu me défendre d'un certain enthousiasme. — Cette idée que nous admirions une personne qui a de l'aversion pour vous me fait de la peine. Mais êtes-vous bien sûr que cette personne ne vous aime pas ? — Jugez-en vous-même : elle a eu besoin de moi pendant sept ou huit ans ; sans cesse elle venait me consulter, me confier ses secrets, me solliciter pour obtenir de moi des démarches que je n'aurais certainement pas faites dans mon propre intérêt : il n'y avait d'ailleurs entre nous nuls rapports d'intimité. Elle ne venait jamais me voir que pour me demander un service ; je ne l'écoutais que pour entendre le détail de ses affaires ; je ne parlais d'elle que pour solliciter une grâce. Le succès couronna mon zèle ; j'obtins successivement, dans cet espace de huit ans, tout ce qu'elle m'avait chargé de demander. A cette époque un événement nous sépara. Au bout d'un an

je la revis. Elle semblait à peine me connaître; je ne trouvai plus en elle qu'une étrangère; et bientôt j'appris avec quelque surprise qu'elle était devenue mon ennemie. — Quelle ingratitude!... — Je n'en ai pas moins de plaisir à citer d'elle un trait dont je vous parlais tout à l'heure; et voilà l'esprit de justice et d'impartialité que je veux vous inspirer. Mais revenons à vos lectures. Vous renoncerez au projet de lire seul l'Iliade? — Oui, maman. On m'avait dit qu'on permettait cette lecture à tous les enfants de mon âge, et que les remarques étaient fort instructives. J'ai vu l'année passée mon cousin Frédéric lire l'Iliade et l'Odyssée à ses récréations: c'est pourquoi je vous demandais la même permission; mais, puisque c'est votre désir, j'aime mieux ne la lire qu'avec vous. — Il est bien peu d'ouvrages que vous puissiez lire seul sans quelque danger. — Mais un livre d'histoire, à présent, maman, que je sais juger des actions? — Vous me promettez de lire lentement et avec réflexion, et de me rendre compte tous les soirs de ce que vous aurez lu? — Oui, maman. — Eh bien! je vais vous donner un abrégé de l'histoire d'Angleterre qui me paraît clair et fort bien fait.

Deux jours après, César dit à sa mère qu'il était choqué d'un passage qu'il venait de lire dans l'histoire d'Angleterre. — Voyons, dit madame de Clémire, lisez-moi ce passage. — Le voici.

« Les Français furent défaits à Azincourt par

« Henri V; il y fit tant de prisonniers, que, pour
« pouvoir sûrement faire face aux ennemis qui me-
« naçaient encore, il fallut mettre à mort ceux que
« le sort avait déjà livrés. »

— Eh bien ! qu'est-ce qui vous choque dans ce passage ? — Mais, maman, l'historien ressemble à Homère : il conte cette cruauté comme une chose toute simple, et même indispensable. Il ne fait ensuite nulle réflexion là-dessus : ainsi il semble approuver cette barbarie.

A ces mots, madame de Clémire embrassa son fils. — Vous n'avez pas lu, lui dit-elle, comme un enfant, vous avez réfléchi, vous avez consulté votre cœur et votre raison ; et ce n'est qu'ainsi que la lecture peut être utile. Cette manière de conter un trait barbare est, en effet, bien révoltante. Mais demain, mon fils, je vous lirai, dans un autre ouvrage, le récit de la bataille d'Azincourt, et vous serez, je l'espère, charmé de cette lecture.

Je vous le répète, lisez toujours avec la plus grande attention ; pesez bien les réflexions et les jugements de l'auteur. J'insiste beaucoup sur ce point, parce qu'il est d'une extrême importance : en prenant cette habitude, vous formerez votre cœur et votre esprit ; et par la suite, aucun livre, quel qu'il soit, ne pourra être dangereux pour vous ; au lieu que si vous lisiez sans réflexion, vous prendriez insensiblement une foule d'idées fausses ; et loin de vous éclairer et de

vous instruire, vous ne feriez qu'affaiblir votre raison.

L'abbé, qui vint chercher César, interrompit cette conversation. Le soir, on reprit les veillées, et madame de Clémire conta l'histoire suivante.



PAMÉLA

OU L'HEUREUSE ADOPTION.



FÉLICIE, uniquement occupée de l'éducation de ses deux filles, vivait dans le sein d'une famille aimable qu'elle chérissait, ne voyant que ses parents et ses amis. Chaque jour elle s'applaudissait de son bonheur. Portée à l'étude, douée d'une âme douce et sensible, elle ne connut jamais la haine ; il n'était point de sacrifices que l'amitié n'eût le droit d'attendre d'elle. Enfin personne ne dédaignait davantage le faste et la fortune.

Cependant les filles de Félicie commençaient à sortir de l'enfance ; Camille, l'aînée, atteignait à peine sa quinzième année, lorsque sa mère, par la situation de ses affaires, se trouva forcée de la marier. Elle n'avait point de fortune à lui laisser : elle ne pouvait

l'établir qu'en obtenant pour elle une position avantageuse. Un parti sortable s'offrait pour Camille; Félicie ne dut pas balancer, mais elle n'en sentit pas moins vivement combien il est fâcheux d'être obligée de marier sa fille dans un âge si tendre. En effet, c'est un malheur d'autant plus grand pour une jeune personne de quatorze ans, qu'il peut influer sur le reste de sa vie. Son éducation souvent n'est qu'ébauchée, et reste imparfaite.

— Mais, maman, interrompit Caroline, si cette jeune personne est bien née, elle sera toujours soumise et obéissante comme avant son mariage; ainsi sa mère pourra perfectionner son éducation.—Il faut qu'une jeune personne ait bien de l'esprit et de la raison, pour conserver la même application avec ses maîtres, en s'entendant appeler *madame*. Mais revenons à notre histoire.

Camille, peu de temps après son mariage, tomba dangereusement malade. Les inquiétudes, jointes aux veilles et aux insomnies qu'éprouva Félicie, causèrent dans sa santé une altération sensible dont elle se ressentit longtemps après le rétablissement de sa fille. Comme sa poitrine parut attaquée, les médecins lui ordonnèrent les eaux de Bristol. Elle fut donc obligée de laisser sa chère Camille à Paris, entre les mains d'une belle-mère, et partit pour l'Angleterre avec Natalie, sa seconde fille, alors dans sa treizième année.

Félicie n'avait pas eu la précaution de s'assurer

d'une maison. Aussi, en arrivant à Bristol, elle ne put trouver qu'un logement désagréable, séparé seulement par une cloison d'un autre appartement occupé par une Anglaise malade et alitée depuis dix mois. Félicie, qui savait parfaitement l'anglais, apprit de son hôtesse que cette malheureuse Anglaise se mourait de la consommation. Elle était veuve ; son mari, jeune homme d'une naissance distinguée, avait été déshérité par ses parents pour avoir fait un mariage peu convenable, et n'avait pu, à sa mort, laisser à sa femme qu'une petite pension viagère ; circonstance d'autant plus affligeante pour cette infortunée, qu'elle avait une fille âgée de cinq ans, qui perdrait avec sa mère tout moyen de subsister. L'hôtesse fit l'éloge de Paméla (c'était le nom de l'enfant), et assura à Félicie qu'il n'existait pas une plus charmante enfant. Cette histoire intéressa vivement Félicie ; toute la soirée elle ne s'entretint avec Natalie que de leur malheureuse voisine et de sa fille.

Félicie et Natalie habitaient la même chambre. Il y avait quelque temps qu'elles étaient couchées, Natalie dormait profondément ; Félicie commençait à s'assoupir, lorsqu'un bruit extraordinaire la réveilla en sursaut. Elle prêta une oreille attentive et distingua des gémissements qui paraissaient venir de la chambre de l'Anglaise. Alors, se rappelant que la malade n'avait pour la servir qu'une femme de chambre et une garde, Félicie imagina que peut-être son secours

ne serait pas inutile. Elle se leva précipitamment, prit sa lampe de nuit, et sortit doucement, afin de ne pas réveiller Natalie ; elle traversa une garde-robe où couchait sa femme de chambre ; en passant, elle lui recommanda de ne pas quitter Natalie, et sortit. La porte de la malade était ouverte ; Félicie, entendant des accents entrecoupés de sanglots, avança en tremblant... Tout à coup une femme de chambre en pleurs s'élança hors de la chambre, en s'écriant : — C'en est fait ! elle n'est plus !... — O ciel ! dit Félicie, et j'accourrais pour vous offrir des secours ! — Elle vient d'expirer, reprit la femme de chambre ; ô mon Dieu ! que deviendra sa malheureuse fille ? J'ai moi-même quatre enfants : comment pourrais-je me charger de cette infortunée ? — Où est sa fille ? interrompit vivement Félicie. — Hélas ! madame, la pauvre enfant n'est pas en âge d'apprécier son malheur ! Sait-elle seulement ce que c'est que la mort !... Elle chérissait sa bonne mère !... car jamais enfant ne fut plus sensible... Voyez, elle dort paisiblement près de sa mère, qui vient de rendre le dernier soupir !...

— Juste Dieu ! s'écria Félicie, arrachons cette enfant d'un lieu si funeste !

En disant ces mots, Félicie se précipite vers la chambre. Pour approcher du berceau de l'enfant, il fallait passer à côté du lit de la malheureuse Anglaise. Félicie tressaille ; elle fixe un instant ses yeux remplis de larmes sur le corps inanimé, et, se mettant à ge-

noux : — O mère infortunée, dit-elle, quelle a dû être l'amertume de vos derniers moments ! Vous laissez votre enfant sans appui, sans secours !... Ah ! du sein de l'éternité, j'aime à le croire, vous pouvez encore et me voir et m'entendre !... Je me charge de votre enfant : je ne lui laisserai point oublier celle qui lui donna la vie ; chaque jour elle implorera pour sa mère la clémence de l'Être suprême.

En achevant ces paroles, Félicie se leva, et s'approcha du berceau avec la plus vive émotion. Un rideau cachait l'enfant. D'une main tremblante, elle l'écarte doucement, et découvre l'innocente petite orpheline, dont elle contemple avec ravissement la beauté, la figure angélique et touchante. L'enfant dormait profondément ; à côté du lit de mort de sa malheureuse mère, elle goûtait paisiblement les charmes du repos ! La sérénité de son front, la candeur de sa physionomie, qu'un doux sourire embellissait encore, la fraîcheur et l'éclat de son teint, formaient avec sa situation un contraste frappant. — Voyez, dit Félicie, comme elle dort ! dans quel moment et dans quel lieu !... Pauvre enfant, en vain, en t'éveillant, tu demanderas ta mère... Mais, du moins, une autre la remplacera ; oui, je t'adopte ; tu retrouveras dans mon cœur la sensibilité, l'affection d'une mère ! Allons, continua Félicie en s'adressant à la femme de chambre, aidez-moi à transporter ce berceau dans ma chambre.

La femme obéit avec joie ; et l'enfant, sans se réveiller, fut portée doucement sur son petit lit dans l'appartement de Félicie. La jeune Natalie s'était levée : inquiète et troublée, elle accourut au devant de sa mère, qui lui dit : — Approche, Natalie, je t'apporte une seconde sœur ; viens la voir, et promets-moi de l'aimer.

Natalie se mit à genoux auprès du berceau pour mieux considérer l'enfant. Félicie lui conta en peu de mots tout ce qui lui était arrivé. Natalie pleurait en écoutant ce triste récit ; elle regardait tendrement la petite Paméla, en l'appelant sa sœur ; elle aurait voulu déjà être au lendemain, pour l'entendre parler et l'embrasser mille fois. Enfin il fallut se remettre au lit. Félicie ne put fermer l'œil de la nuit ; mais désire-t-on le sommeil, quand le souvenir d'une bonne action nous en prive ?

A sept heures du matin, on entra dans la chambre de Félicie. Aussitôt que les fenêtres furent ouvertes, Paméla se réveilla. Félicie courut à son berceau. L'enfant, en l'apercevant, parut surprise ; elle la regarda fixement, puis elle sourit et lui tendit les bras, Félicie la serra dans les siens avec transport. Elle croyait à la sympathie (c'est la superstition de tous les cœurs sensibles), et se persuada qu'elle en voyait les effets dans les douces caresses de la petite Paméla, qui lui inspirait déjà une affection si tendre ; et elle l'en aima davantage encore. Cependant Pa-

méla ne tarda pas à demander sa mère. Ce nom de mère attendrit vivement Félicie : — Votre maman, dit-elle, n'est plus ici....

A ces mots, Paméla fondit en larmes. Natalie voulut la consoler : — Laissez-lui, dit Félicie, cette affliction touchante ! j'avais besoin de voir couler ses pleurs ; songez à sa situation , Natalie , et vous éprouverez le même sentiment.

Quand Paméla fut habillée , elle se mit à genoux et fit tout haut ses prières ; Félicie tressaillit en lui entendant dire : — Mon Dieu, rendez la santé à maman ! — Ne faites plus cette prière , dit Félicie , car votre maman ne souffre plus.... — Elle ne souffre plus ! s'écria Paméla ; ô mon Dieu, je vous en remercie !...

Ces paroles déchirèrent l'âme de Félicie. — Mon enfant , interrompit-elle , dites avec moi : — Mon Dieu ! daignez faire le bonheur de maman.

Paméla répéta cette prière avec ferveur et attendrissement. Ensuite, se tournant du côté de Félicie, et la regardant d'un air timide et ingénu : — Permettez-moi, dit-elle, de demander encore à Dieu qu'il me fasse la grâce de rejoindre bientôt maman.

En achevant ces mots, elle s'aperçut que les yeux de Félicie se remplissaient de larmes ; elle se leva et se jeta à son cou en pleurant. Dans ce moment, on vint avertir Félicie que sa voiture était prête ; elle prit sa petite Paméla dans ses bras , et , accompa-

gnée de Natalie, elle monta en voiture, et partit pour Bath ¹.

Félicie ne revint à Bristol qu'au bout de quinze jours ; et ne voulant plus retourner dans son premier logement, elle y loua une autre maison. — Chaque jour elle s'attachait davantage à Paméla : la douceur angélique, la sensibilité, la reconnaissance de cette enfant, étaient pour elle une douce récompense.

Après avoir passé trois mois à Bristol, Félicie quitta l'Angleterre et retourna en France. Toute sa famille applaudit à l'adoption de l'aimable Paméla. Il était impossible de la voir sans s'y intéresser, et de la connaître sans l'aimer. Lorsqu'elle eut atteint sa septième année, Félicie l'instruisit de son sort, et lui conta l'histoire de sa malheureuse mère. Ce triste récit fit verser à Paméla d'abondantes larmes ; elle se jeta aux pieds de sa bienfaitrice, et lui dit tout ce que la reconnaissance et la plus vive tendresse lui inspirèrent. Paméla avait l'âme élevée ; lorsqu'elle parlait de ses sentiments, elle n'avait plus le langage ni les expressions de l'enfance. On pouvait citer d'elle mille traits charmants, des réponses fines et délicates, une foule de mots heureux et touchants que le cœur seul peut inspirer : cette sensibilité vive et profonde répandait une grâce inexprimable sur toutes ses actions, et donnait à sa douceur un charme qui pénétrait l'âme.

¹ Bath est à quatre ou cinq lieues de Bristol.

On voyait plus d'une fois Paméla avant de s'apercevoir si ses traits étaient réguliers, si elle était belle ou jolie. On n'était frappé que de sa physionomie intéressante, ingénue, de l'expression céleste de son visage. On ne pouvait ni l'examiner ni la louer comme une autre. Elle avait de grands yeux bruns, de longues paupières noires. On ne disait rien de ses yeux; on ne parlait que de son regard. Elle avait toute l'envie de plaire et d'obliger que donne un bon naturel; elle était attentive, généreuse, complaisante, sincère autant que naïve. Enfin, on trouvait en elle des qualités et des agréments dont la réunion est bien rare. Elle avait de la finesse, de la franchise et de l'ingénuité, elle était gaie et sensible, douce, quoique un peu vive.

Les seuls défauts qu'eût Paméla venaient même de cette extrême vivacité, qui pourtant ne lui causa jamais le plus léger mouvement d'impatience contre qui que ce fût, mais qui lui donnait une étourderie que peu d'enfants ont poussée plus loin. En voici un trait qui montrera en même temps sa douceur, son respect et sa tendresse pour Félicie. Paméla, beaucoup moins par négligence que par l'effet de sa vivacité et de son étourderie, perdait sans cesse tout ce qu'on lui donnait. Allait-elle se promener, elle ôtait son chapeau pour mieux courir, et rentrant dans la maison toujours en courant, elle oubliait le chapeau sur le gazon. Après avoir travaillé, l'empressement d'aller jouer ne lui

permettait ni de rassembler son dé, ses aiguilles, son étui, ni de les serrer : elle se levait précipitamment ; le sac à l'ouvrage, tout ouvert, tombait à terre : Paméla sautait par-dessus, et disparaissait en un clin d'œil. On était charmé de la voir courir dans les champs ou dans le jardin ; mais on lui défendait de courir dans la maison. Paméla, avec le plus grand désir d'obéir, oubliait continuellement cette défense ; elle tombait régulièrement trois ou quatre fois par jour, et laissait à toutes les portes des lambeaux de robes et de tabliers. Enfin, à force de prières, d'exhortations et de punitions, insensiblement elle perdit un peu de cet excès de turbulence. Félicie avait l'attention tous les matins de lui demander compte de ce qu'elle devait avoir dans ses poches et dans son sac à ouvrage, et cet examen journalier contribuait à rendre Paméla moins étourdie.

Un matin que Félicie, suivant cette coutume, visitait les poches de Paméla, elle n'y trouva pas ses ciseaux. Paméla, grondée et questionnée, répondit qu'ils n'étaient pas perdus, qu'elle savait où ils étaient. — Et où sont-ils ? demanda Félicie. — Maman, répondit Paméla, ils sont à terre dans le cabinet de ma sœur. — Comment, à terre ? Et pourquoi les avez-vous laissés là ? — Maman, j'étais dans ce cabinet : je me mouchois ; en tirant mon mouchoir, mes ciseaux sont tombés de ma poche ; dans ce moment j'ai entendu votre sonnette, je suis aussitôt accourue. — Quoi !

sans prendre le temps de ramasser vos ciseaux ? — Oui, maman, pour vous voir plus tôt. — Mais vous saviez bien que je vous demanderais compte de vos ciseaux, et que je vous gronderais en ne les trouvant pas. — Maman, je n'ai pas pensé à cela, je n'ai pensé qu'à vous, au plaisir de vous voir.

En prononçant ces mots, Paméla avait les larmes aux yeux et rougit, Félicie la regarda fixement d'un air sévère : Paméla rougit davantage. Cette vive rougeur et l'in vraisemblance du récit persuadèrent à Félicie que l'innocente petite Paméla venait de mentir. — Otez-vous de mes yeux, lui dit-elle ; je suis sûre qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous venez de me dire ; sortez sans répliquer.

Paméla tout en larmes joignit les mains, et tomba aux genoux de Félicie sans proférer une seule parole. Félicie ne vit dans cette action suppliante que l'aveu de sa faute. Elle la repoussa avec indignation, et l'accabla de reproches. Paméla, suivant l'ordre qu'elle avait reçu, gardait toujours le silence, et n'exprimait sa douleur que par ses sanglots et ses gémissements.

Félicie résidait alors à la campagne ; elle sortit pour aller à la messe ; et au lieu d'y mener Paméla comme à l'ordinaire, elle chargea sa femme de chambre de l'y conduire, et la quitta précipitamment. Arrivée à la chapelle, Félicie eut, malgré elle, plus d'une distraction ; elle tourna plusieurs fois la tête du côté de la porte, et vit enfin arriver Paméla, les yeux

rouges et humides ; la pauvre petite se mit humblement à genoux sur les marches de l'escalier. La femme de chambre lui dit de ne pas rester là avec les domestiques, et d'avancer. — Cette place est encore trop bonne pour moi, répondit Paméla.

Cette humilité toucha Félicie : elle fit signe à Paméla d'approcher ; la pauvre enfant pleura de joie en reprenant sa place à côté de sa protectrice.

Après la messe, la femme de chambre de Félicie s'approcha d'elle. — Paméla, dit-elle, n'avait pas menti. — Comment ? — Non, madame, elle m'a priée de descendre avec elle dans le cabinet, et nous y avons trouvé les ciseaux à terre comme elle l'avait dit. — Bonne Paméla ! s'écria Félicie en la prenant dans ses bras ; et tu te laissais accuser, maltraiter, sans rien dire pour ta justification ? — Ma chère maman, vous m'aviez défendu de parler. — Et tu tombais à mes genoux, tu paraissais me demander pardon ! — Je dois toujours demander pardon quand maman est fâchée contre moi ; quand elle me gronde, j'ai sûrement tort. — Mais j'étais injuste. — Non, ma bienfaitrice, ma tendre mère ne peut jamais l'être avec moi ! — Qui pourrait ne pas adorer une enfant capable d'un semblable attachement, et qui montre une douceur, une soumission si touchantes ?

Paméla souffrit beaucoup de ses dents de sept ans. Elle eut à cette époque une langueur qui dura plus d'un an. Félicie, pour la mieux soigner, la fit coucher

tout ce temps dans sa chambre. Paméla, voyant l'inquiétude de Félicie, cherchait à lui cacher ses souffrances, ses longues insomnies. Félicie se relevait souvent, la prenait dans ses bras, lui donnait à boire. Paméla ne recevait jamais de semblables soins sans verser des larmes d'attendrissement et de reconnaissance. Elle conjurait Félicie de se coucher promptement. — Dormez, maman, disait-elle : votre sommeil me fait du bien. Quand j'entends à votre respiration que vous êtes endormie, je souffre mille fois moins.

Il n'est point de sentiment honnête qui fût étranger au cœur de Paméla, même ceux qui semblent ne devoir être que le fruit de la réflexion et de l'éducation. A peine se souvenait-elle de l'Angleterre : elle chérissait trop Félicie pour ne pas aimer la France ; mais elle n'oubliait pas qu'elle était Anglaise, et conservait pour sa patrie un attachement d'autant plus vertueux, qu'elle n'aurait pu sans désespoir envisager la nécessité d'y retourner pour s'y fixer. Un jour (elle avait huit ans), Félicie écrivait, et Paméla jouait tranquillement tout près d'elle. On était alors en guerre avec l'Angleterre ; tout à coup Félicie entend le bruit du canon : elle écoute et s'écrie : — Voilà peut-être l'annonce d'un avantage sur les Anglais.

En disant ces mots, ses regards tombent sur Paméla, et sa surprise est extrême en la voyant pâlir, rougir et baisser les yeux. Dans ce moment, plusieurs personnes entrèrent dans la chambre ; on vint avertir

que le dîner était servi. Paméla paraissait toujours tremblante et troublée. Félicie, voulant absolument lire au fond de son âme : — Il faut, dit-elle, savoir pourquoi on a tiré le canon. Je me flatte encore que nous avons battu les Anglais.

A peine Félicie achevait-elle ces paroles, que Paméla, fondant en larmes, se précipite à ses pieds. — O maman ! s'écria-t-elle, pardonnez à ma douleur ! Je n'en aime pas moins les Français ; mais je suis née en Angleterre !

Ce mouvement singulier pour son âge toucha profondément Félicie. — Mon enfant, dit-elle, un instinct touchant et sublime t'inspire mieux que ne pourrait faire la raison ! En croyant commettre une faute, tu remplis un devoir sacré : conserve toujours à ton pays, à celui de tes pères, cet intérêt si tendre ! Aime les Français, tu le dois ; mais n'oublie jamais que l'Angleterre est ta patrie.

Ces paroles ranimèrent Paméla et la pénétrèrent de joie ; et le soir même, avant de se coucher, elle ajouta à ses prières celle-ci : — Mon Dieu ! faites que les Anglais et les Français ne se haïssent plus, et qu'ils ne se fassent jamais de mal.

Avec un si bon cœur, il était impossible que Paméla n'eût pas une piété sincère et tendre. Certaine que Dieu la voyait et l'entendait dans tous les instants de sa vie, elle ne faisait jamais de fautes sans lui en demander pardon avec des larmes touchantes du re-

pentir le plus vrai. Mais avant d'implorer ce pardon, elle s'accusait à Félicie : — Dieu, disait-elle, pourrait-il me pardonner si je manquais de confiance en maman ? D'ailleurs, une faute me pèse tant quand maman l'ignore ! et puis il est si doux d'ouvrir son cœur à ceux qu'on aime !... Maman me donnera peut-être une petite pénitence ; mais elle causera, elle raisonnera avec moi, elle louera la sincérité de sa Paméla, elle l'embrassera mille fois ; et ce soir en me couchant, quand je lui demanderai sa bénédiction, elle me la donnera avec encore plus de tendresse qu'à l'ordinaire, s'il est possible.

Après ces réflexions, Paméla se jetait dans les bras de sa mère, et elle y trouvait le prix de sa candeur et de son affection.

Ne pouvant se séparer de sa bienfaitrice, préférant à tout autre plaisir celui d'être avec elle, même sans lui parler, établie dans sa chambre, tandis que Félicie lisait, écrivait, ou faisait de la musique, Paméla s'amusait en silence et sans faire le moindre bruit. De temps en temps cependant, elle se levait doucement et sur la pointe des pieds elle s'approchait de Félicie, l'embrassait, et puis retournait à sa place. Plus d'une fois, quittant brusquement ses joujoux, elle vint se précipiter, en pleurant, dans les bras de Félicie. — Au lieu de jouer, disait-elle, je pensais à vous, maman, à vos bienfaits.

En parlant ainsi, Paméla tombait aux pieds de sa

bienfaitrice, elle embrassait ses genoux, et, avec l'expression passionnée et toute l'énergie du sentiment et de la reconnaissance, elle se rappelait tout ce qu'elle lui devait.

Une enfant si extraordinaire, si attachante, ne pouvait être par la suite une personne médiocre; aussi Paméla, à dix-sept ans, justifia-t-elle toutes les espérances que son enfance avait fait concevoir. Elle avait de l'instruction, des talents agréables, et toute l'adresse qui sied si bien à une femme. Il n'y avait point de travaux qu'elle n'eût appris et qu'elle ne sût faire. Elle pouvait également se passer de brodeuse, de lingère et de marchande de modes; elle dessinait bien, peignait parfaitement des fleurs, et jouait supérieurement de la harpe, talent d'autant plus précieux pour elle, qu'elle le devait uniquement à sa mère, qui avait été sa seule maîtresse de harpe. Paméla aimait la lecture, l'histoire naturelle, la botanique. Elle avait une très belle écriture, et pour son style on n'avait pas eu de peine à le former; avec une âme si délicate, pouvait-elle écrire sans goût, ou manquer de force et d'imagination? Elle avait conservé l'ingénuité et toutes les grâces de son enfance, des manières caressantes, une gaieté franche et communicative, et cette douceur attrayante qui lui gagnait tous les cœurs. Comme l'amusement favori de son enfance avait été de s'exercer à courir et à sauter, elle jouissait d'une excellente santé; quoique ses traits fussent dé-

licats, sa taille mince et légère, elle avait cependant une force étonnante. Il était impossible de la surpasser à la course ; personne ne marchait mieux qu'elle et ne dansait de meilleure grâce. Elle joignait à tous ces agréments une bonté qui ne se démentit jamais. Comme Sydonie, elle travaillait souvent en secret pour les pauvres ¹ ; elle méritait cet éloge qu'un auteur moderne a fait d'une reine infortunée ; on pouvait dire de Paméla : « Qu'elle montrait ces vertus douces
« et bienfaisantes que la philosophie enseigne aux
« hommes et que la nature donne aux femmes. »

Natalie, plus âgée que Paméla de sept ans, allait dans le monde depuis quelques années ; ainsi que sa sœur Camille, elle faisait le bonheur de sa mère. Cette félicité si pure fut troublée par un événement qui plongea Félicie dans la plus juste affliction. Elle avait une jeune belle-sœur nommée Alexandrine, qui, par ses vertus et ses talents, faisait les délices de sa famille. Attaquée depuis six mois d'une maladie de langueur, que d'abord on ne jugea pas dangereuse, Alexandrine prit la résolution d'aller passer un an dans les provinces méridionales. Félicie éprouva le double chagrin de voir partir sa mère avec Alexandrine. Cette vertueuse mère consentit à se séparer de sa fille, à supporter les fatigues d'un triste voyage et

¹ L'enfant que j'ai voulu peindre ici a depuis justifié cet éloge : elle est épouse, mère et amie parfaite. Tous les traits cités de son enfance et de sa première jeunesse sont exactement vrais.

les peines d'une longue absence, pour suivre une belle-fille à laquelle ses soins devenaient nécessaires. Hélas ! elle emportait du moins des espérances consolantes ; mais elle les perdit bientôt sans retour. Le voyage ne fit qu'augmenter les maux d'Alexandrine... Enfin, les symptômes les plus funestes achevèrent de ravir un reste d'espoir.

Félicie, instruite par sa mère de ces douloureux détails, cherchait encore à s'abuser, lorsqu'elle reçut d'elle une lettre conçue en ces termes :

De N..., ce... novembre 1782.

« Elle existe encore!... mais peut-être, quand
« vous recevrez cette lettre, elle ne sera plus!...
« O ma fille! que deviendra votre malheureux frère?...
« que deviendrai-je moi-même avec sa douleur et la
« mienne?... Et je suis à deux cents lieues de vous!...
« Cette créature angélique que nous allons perdre,
« nous ne la connaissions qu'imparfaitement : une
« vie tranquille et fortunée, telle qu'était la sienne,
« ne pouvait faire briller les vertus sublimes qu'elle
« possède. Vous n'avez point d'idée de son courage,
« de sa piété, de sa patience, de sa parfaite résigna-
« tion. Je vous ai mandé qu'elle s'abusait sur son
« état ; j'étais dans l'erreur. Elle était éclairée même
« en partant de Paris ; elle le dit alors en secret à sa
« femme de chambre ; je tiens ce détail de Julie elle-
« même...

« Pour adoucir l'horreur de notre situation , l'in-
« fortunée voulait du moins nous persuader qu'elle
« conserve l'illusion que nous avons perdue : mais
« hier elle s'est trahie avec moi. Nous étions tête à
« tête : elle m'a dit qu'elle désirait recevoir les sacre-
« ments le surlendemain, et qu'elle me conjurait de
« l'annoncer à son mari avec les précautions et les
« ménagements nécessaires pour qu'il n'en fût point
« alarmé. Ensuite, elle est tombée dans une profonde
« rêverie. Afin de l'arracher à ses réflexions, je lui ai
« dit que je vous écrirais ce matin. A ces mots, elle a
« paru vouloir me confier quelque chose, et je me
« suis aperçue qu'elle balançait. J'ai serré sa main
« dans les miennes, en lui demandant si elle désirait
« me donner une commission pour vous. — Oui,
« m'a-t-elle répondu. Une inquiétude me tourmente,
« et la voici : vous savez qu'à treize ans j'ai eu le
« malheur de perdre ma mère; on me mit alors au
« couvent : peu de jours après, une pauvre femme
« paralytique me fit demander au parloir ; elle m'ap-
« prit que ma mère, pendant les deux dernières an-
« nées de sa vie, l'avait fait subsister. J'embrassai
« cette malheureuse femme en pleurant ; depuis ce
« temps je prends soin d'elle. Daignez, maman, dai-
« gnez recommander cette femme à ma sœur, et lui
« dire de ma part que mon amitié l'en charge. Julie
« vous donnera son adresse; de grâce, envoyez-la
« demain à ma sœur.

« Je n'ai pu répondre que par des larmes. Alexan-
« drine m'a baisé la main avec une expression déchi-
« rante... Dans ce moment, cette petite chienne que
« vous lui connaissez, et qu'elle aime tant, Zémire, a
« voulu monter sur son lit. Je l'ai prise sur mes ge-
« noux. Votre sœur s'est penchée pour la baiser.
« — Pauvre Zémire ! a-t-elle dit : maman, vous ai-
« mez les chiens, je vous la donne. Promettez-moi de
« la garder toujours. — Vous saurez, ma fille, ap-
« précier de tels traits. Au moment de tout quitter,
« penser à tout ! ne rien oublier !... A vingt-quatre
« ans, belle, heureuse, jouissant de la plus grande
« considération, près de se séparer pour toujours du
« mari le plus aimé, d'un enfant charmant, d'une
« tante chérie, qui fut à la fois pour elle une bien-
« faitrice généreuse et l'amie la plus aimable... En-
« fin, en consommant le plus douloureux sacrifice,
« conserver une humanité si touchante ! s'occuper
« du soin vertueux d'assurer un sort à l'infortunée
« dont elle était le seul appui, vous léguer sa pauvre
« femme, s'occuper encore des petits détails dont une
« légère maladie suffirait pour distraire tout autre, ne
« pas même oublier son chien !... Ah ! comment ne
« pas admirer une bonté si prévoyante, un courage
« si héroïque !... Adieu, ma fille. Je vous envoie la
« seule consolation que je puisse vous offrir dans ce
« moment : c'est l'adresse de la pauvre femme, qu'il
« vous sera bien doux de voir et de soigner. »

Aussitôt que Félicie eut lu cette lettre, elle demanda sa voiture, et accompagnée de Paméla, elle se fit conduire dans la rue du Faubourg-Saint-Jacques. C'était là que demeurait la pauvre femme, nommée madame Busca, et qu'on n'appelait dans son quartier que la *sainte femme*. L'étonnement de Félicie et de Paméla, en la voyant et en l'écoutant, fut égal à la pitié qu'elle leur inspira. Cette malheureuse femme paralytique avait les jambes et les mains entièrement desséchées. Ses doigts, horriblement allongés, paraissaient disloqués, et avaient perdu toute forme humaine. Son visage n'offrait rien de hideux; mais il était d'une maigreur et d'une pâleur frappantes. Elle ne pouvait ni soulever ni tourner la tête; elle la portait inclinée sur sa poitrine; et dans cet affreux état, depuis dix-sept ans, elle avait cependant conservé toute sa connaissance et toute sa raison. Elle couchait dans une grande chambre proprement arrangée; un ecclésiastique d'une figure vénérable était assis à côté de son lit.

Félicie en entrant se fit connaître pour la belle-sœur d'Alexandrine. A ces mots, la pauvre femme leva les yeux au ciel, et au même moment son visage se couvrit de larmes. — Ah! madame, s'écria-t-elle, quel ange vous avez pour sœur!... Elle est bien jeune, et pourtant il y a onze ans qu'elle me tient lieu de tout!... Si vous saviez, madame, quels soins j'en ai reçus! — Elle venait souvent vous voir?... — Avant

son mariage, comme elle ne pouvait sortir du couvent, je me faisais porter trois fois la semaine à son parloir : alors elle demandait la permission de passer la grille, afin d'être plus près de moi ; elle m'apportait mon déjeuner qu'elle avait préparé elle-même. Comme je ne pouvais me servir de mes mains, elle me faisait manger, et avec une bonté ! une attention !... Enfin, madame, savez-vous la grande pénitence que pouvait lui infliger sa bonne ? c'était de lui dire : « Demain vous ne ferez pas manger madame Busca ; ce sera moi qui la servirai toute seule. » Alors elle devenait obéissante comme un mouton. Elle me faisait toujours l'honneur de m'appeler sa mère, et elle voulait que je l'appelasse ma fille : eh bien ! quand je voyais que la bonne n'était pas contente d'elle, je l'appelais *mademoiselle*. Cette chère enfant ne tenait pas à cela ; les larmes lui roulaient dans les yeux, et elle allait aussitôt demander pardon à sa bonne... Vous pleurez, mesdames, poursuivit la bonne femme ; que serait-ce donc, si je vous disais tout ce qu'elle a fait pour moi depuis son mariage ! Une jeune et charmante dame comme elle, venir tous les deux ou trois jours s'enfermer des heures entières avec une pauvre paralytique !... Elle m'apportait du linge, des fruits, des confitures, et souvent elle me lisait un chapitre des saints Évangiles... Vous savez, madame, comme elle chante divinement. Un jour je la priai de chanter.

« Je ne sais, dit-elle, que de vilaines chansons mondaines qui ne plairaient pas à ma mère ; mais j'apprendrai pour elle quelque beau cantique. » En effet, quatre ou cinq jours après, elle vint me chanter plusieurs noëls d'une beauté!... En vérité, madame, je croyais voir, je croyais entendre un ange!... Une autre fois, elle fit apporter sa harpe, et elle en joua pour moi plus de deux heures... Mais ce n'est pas tout, madame : vous voyez l'état où je suis ; il faut que vous sachiez encore que tous mes membres sont douloureux et déformés, et que je ne passe pas de semaine sans avoir des convulsions terribles. Si ce n'était, madame, pour vous faire connaître votre digne sœur, je n'oserais entrer dans de pareils détails... — Ah ! parlez, interrompit vivement Félicie, en versant d'abondantes larmes ; parlez. — Eh bien ! madame, reprit la femme, l'humanité chrétienne de ce cher ange était telle, qu'il n'y a point de services que je n'aie été forcée d'accepter d'elle. Par exemple, puisque vous l'ordonnez, je vous dirai qu'on ne peut me couper les ongles sans me faire éprouver une très grande souffrance, à moins d'une extrême adresse ; et voilà le soin dont elle se chargeait régulièrement... Sûrement, madame, vous aurez remarqué ses petites mains si blanches et si délicates ; mais vous ignorez que toutes les semaines ces jolies mains lavaient les pieds d'une pauvre infirme!...

La femme se tut, et ses larmes recommencèrent à

couler. Félicie et Paméla n'étaient pas en état de parler. Il y eut un moment de silence. Au bout de quelques minutes, une jeune fille entra dans la chambre, et demanda à la pauvre femme si elle n'avait besoin de rien. La femme la remercia, et la jeune fille sortit. Alors l'ecclésiastique, qui était toujours resté au chevet du lit de la femme, s'adressant à Félicie : — Madame, dit-il, apprendra sûrement avec intérêt que cette jeune personne, qui offrait ses services à madame Busca, est la fille d'une de ses voisines, et toutes les autres voisines de madame Busca sont aussi obligeantes. L'une vient travailler auprès d'elle, l'autre arrange sa chambre, une troisième se charge de lui apporter de la lumière et d'entretenir son feu ; enfin, madame, l'esprit de charité de votre respectable sœur semble animer toutes les personnes qui habitent cette maison. Il est vrai que l'exemple de cette jeune et vertueuse dame n'a pas peu contribué à redoubler l'activité d'un zèle si louable. — Ah ! dit Félicie, de quelle admiration je me sens pénétrée !... — En effet, madame, reprit l'ecclésiastique, ce que vous venez d'entendre, et cette pauvre femme qui est devant vous, méritent bien d'inspirer de semblables sentiments. Cette femme malheureuse ! si vous connaissiez, madame, sa piété et la sublimité de sa religion !... Elle ne vous a pas dépeint tous ses maux ; ce corps desséché et sans mouvement est couvert de plaies et d'ulcères. J'épargne à votre sensibilité

des détails que vous n'entendriez pas sans frémir... — Ah ! l'infortunée, s'écria Félicie ; eh quoi ! ne peut-on soulager ses souffrances ? n'est-il point de remèdes ?... — Non, madame, il n'est point d'art humain qui puisse les adoucir ; mais elle est d'autant plus admirable qu'elle ne se trouve point à plaindre. — Se peut-il ?... — Oui, madame, reprit la femme, non-seulement j'accepte avec résignation ces maux passagers, mais je les endure avec joie. Eh ! comment peut-on s'en étonner ? Pour des souffrances d'un moment, supportées avec patience, obtenir un bonheur éternel ! Nos récompenses seront proportionnées à nos mérites. Quelle reconnaissance je dois à Dieu, de m'avoir mise dans une situation où je puis avoir un mérite continuel à ses yeux, celui de souffrir sans me plaindre, dans une situation où rien ne peut me distraire de lui, où tout m'invite à ne m'occuper que de l'éternité !... Oh ! que mes maux me sont chers ! ils ont expié les fautes de ma jeunesse, ils ont purifié mon cœur, ils m'ont détachée de tous les faux biens !... Le monde n'existe plus pour moi ; il ne peut plus ni me séduire, ni me corrompre : mon âme n'habite plus cette terre étrangère ; elle est déjà unie à son Créateur... Mon Dieu ! je vous vois, j'entends votre voix paternelle ; elle m'élève, elle me fortifie, elle m'ordonne de me soumettre sans murmure ; elle me promet à ce prix une couronne immortelle !... O mon Dieu ! je vous obéis avec transport, j'adore vos dé-

crets, je bénis ma destinée, et je ne la changerais pas pour le sort le plus brillant de l'univers.

En parlant ainsi, cette femme s'exprimait avec autant de force que de sentiment : le son de sa voix n'annonçait plus l'état de faiblesse et d'épuisement où la réduisaient ses souffrances ; ses yeux éteints et languissants brillaient en ce moment d'un feu extraordinaire. Félicie et Paméla l'écoutaient et la contemplaient avec ravissement. — Eh bien ! madame, dit l'ecclésiastique, auriez-vous pu croire que, dans un semblable état, il fût possible de se trouver heureuse ? Cette femme qui bénit sa destinée, que deviendrait-elle sans la religion ?... Quelle serait l'horreur de sa situation, si elle pouvait douter des vérités éternelles dont elle est pénétrée !... L'athée, qui cherche à faire des prosélytes, que pourrait-il répondre à cette femme, lorsqu'elle lui dirait : — Vous voulez m'arracher l'unique consolation qui me reste et que je puisse goûter ! vous voulez me plonger dans le plus affreux désespoir !... Cruel ! voyez mes maux, voyez mon courage, ma patience, ma résignation, le calme de mon âme, et frémissez de votre téméraire dessein !

Félicie applaudit à la justesse de cette réflexion, et quitta la pauvre femme, en se promettant bien de revenir la voir aussi souvent que ses occupations et ses devoirs pourraient le lui permettre. Félicie et Paméla ne s'entretinrent tout le reste du jour que d'Alexandrine et de la *sainte femme*. — Comment se peut-il,

disait Paméla, que jamais ma tante ne nous ait parlé de cette femme? — Voilà, reprit Félicie, ce qui doit mettre le comble à notre admiration. Tel est le caractère de la véritable vertu. Quand c'est la raison seule qui fait faire une honne action, alors on est tenté de s'énorgueillir des efforts qu'il en coûte; mais quand c'est le sentiment qui nous porte au bien, au lieu de s'admirer soi-même, on se dit : je ne mérite pas d'éloges; je n'ai fait que suivre mon inclination et les mouvements de mon cœur. Avez-vous jamais vu un avare se décider à faire un présent; c'est toujours avec une pompe, une emphase qui prouvent combien cette action lui est peu familière et combien il en tire de vanité. En effet, elle lui coûte tant, qu'il faut bien lui pardonner le sot orgueil qu'il montre. Remarquez, au contraire, avec quelle noble simplicité une personne généreuse sait donner. C'est ainsi que les âmes communes tirent vanité de leurs bonnes actions, parce que, les trouvant pénibles, elles y attachent un mérite extrême; tandis que les grandes âmes sont préservées de cet orgueil par leur élévation même et par leur penchant sublime pour tout ce qui est honnête et vertueux. — Cette réflexion, dit Paméla, devrait bien faire aimer la modestie, ou du moins engager ceux qui en manquent à cacher avec soin leur orgueil, et à ne jamais se vanter de ce qu'ils ont fait de louable, puisqu'une conduite différente ne sert qu'à déceler la

petitesse de leur âme et leur peu de goût pour la vertu.

Peu de jours après cet entretien, Félicie reçut l'accablante nouvelle de la mort de sa belle-sœur ; elle l'avait toujours tendrement aimée, et les détails contés par la *sainte femme* la lui avaient encore rendue plus chère. Quoiqu'elle fût préparée depuis trois mois à cet événement, elle en ressentit une profonde douleur. Elle s'empressa d'aller trouver la *sainte femme*, pour goûter la triste consolation de pleurer avec elle, et d'entendre un éloge funèbre digne de celle qui en était l'objet.

Paméla voulut remplacer l'intéressante et vertueuse Alexandrine auprès de la pauvre femme. Elle lui rendait les mêmes soins, et la visitait régulièrement deux fois la semaine. Il y avait près d'un an qu'elle remplissait ces devoirs touchants, lorsqu'un matin, tandis qu'elle était occupée à laver les pieds de la sainte femme, la porte de la chambre s'ouvrit tout à coup ; un homme de cinquante ans, d'une figure noble et imposante, parut ; après avoir fait quelques pas, il s'arrêta... Paméla était à genoux ; elle tenait les jambes desséchées de la pauvre femme, et les essuyait. Dans cette attitude elle avait la tête penchée, et ses longs cheveux retombant sur son visage en cachaient une partie. Au bruit que fit l'inconnu, elle leva la tête, et ne put retenir un mouvement de surprise ; une vertueuse rougeur se répandit sur son

PAMÉLA OU L'HEUREUSE ADOPTION



Tome 2, p. 210.

Paméla était à genoux ; elle tenait les jambes de la pauvre femme et les essuyait.

visage, et la rendit encore plus intéressante. Se retournant vers une femme de chambre anglaise qui l'avait accompagnée, elle la gronda un peu en anglais d'avoir oublié de mettre le verrou.

Aussitôt l'inconnu transporté s'écria en anglais : « Grâce au ciel, cet ange est une compatriote ! » L'étonnement de Paméla fut extrême, et son embarras s'accrut encore lorsqu'elle vit l'inconnu s'approcher, prendre une chaise, et s'asseoir gravement vis-à-vis d'elle. Tandis qu'elle se pressait d'envelopper les jambes de la bonne femme afin de s'en aller, l'inconnu ne cessait de regarder fixement Paméla. Il était tellement absorbé dans sa rêverie, qu'il n'avait pas l'air de s'apercevoir de l'embarras que causait sa présence. Enfin Paméla se leva, dit adieu à la vieille femme, et passant devant l'inconnu en lui faisant une profonde révérence, elle sortit précipitamment.

Quelques jours après cette aventure, Paméla sut de sa protégée que l'inconnu était resté près d'une heure avec elle, qu'il lui avait fait mille questions sur la jeune personne qu'il venait de voir auprès d'elle, qu'il avait demandé son nom et celui de la personne qui l'avait élevée.

Le soir même Félicie reçut une lettre qu'elle fit lire à Paméla, et qui était conçue en ces termes :

« Madame, je ne puis me résoudre à retourner
« en Angleterre sans prendre les ordres de la per-

« sonne généreuse qui a daigné adopter une orphe-
 « line anglaise. L'aimable Paméla fait trop d'hon-
 « neur à sa patrie et à l'éducation qu'elle vous doit,
 « madame, pour ne pas inspirer le plus vif intérêt à
 « un Anglais qui n'est pas indigne de jouir du bon-
 « heur de contempler de près la vertu. J'ai cinquante
 « ans ; ainsi, madame, j'ai le droit de vous dire sans
 « détour que la scène dont j'ai été témoin il y a quel-
 « ques jours a fait sur mon cœur la plus profonde im-
 « pression. La charmante Paméla à genoux, et la-
 « vant les pieds de cette malheureuse femme para-
 « lytique, ne s'effacera jamais de mon souvenir. On
 « m'a dit qu'elle avait en Angleterre des parents qui
 « refusaient de la reconnaître : daignez me confier
 « le secret de sa naissance ; je vous offre pour elle
 « les services et le zèle du père le plus tendre.

« Je suis, avec respect, etc.

« CHARLES ARESBY. »

— Je vous en prie, maman, s'écria Paméla après avoir lu ce billet, ne voyez point cet Anglais. Vous êtes tout pour moi ; ne cherchez point à me faire reconnaître par des parents qui m'ont abandonnée : je suis à vous ; que manque-t-il à mon bonheur ?... — Mais, mon enfant, reprit Félicie, si vos parents vous reconnaissaient, vous auriez un nom, un état... — Vous me donnez le doux nom de fille ; vous me permettez de vous consacrer ma vie, que pourrais-je en-

core désirer? — Laissez-moi recevoir cet honnête Anglais : son admiration pour ma Paméla me donne, je l'avoue, le désir de le connaître. Il sait apprécier mon enfant ; n'est-ce pas un titre auprès de moi ? Mais je te promets de ne jamais lui confier ton nom sans ton aveu.

A cette condition, Paméla donna son consentement à la visite de l'Anglais, et dès le lendemain M. Aresby fut reçu chez Félicie. Après les premiers compliments, M. Aresby renouvela ses offres de services, et conjura Félicie de lui confier le nom de famille de Paméla. Félicie lui avoua naturellement que Paméla elle-même s'opposait à cette confiance. — Je perds, dit M. Aresby, l'occasion de lui être utile. — Du moins, monsieur, reprit Paméla, ne doutez point de ma reconnaissance. Je ne puis envisager sans effroi le moindre changement dans mon sort, puisque je trouve dans la tendresse de ma généreuse bienfaitrice une félicité qui remplit tous les désirs de mon cœur ; mais je n'en suis pas moins touchée de vos bontés.

M. Aresby regarda Paméla avec attendrissement, et se retournant vers Félicie : — Je pars, dit-il, à la fin de cette semaine ; oserais-je espérer, madame, que vous daignerez me permettre de me rappeler quelquefois à votre souvenir ?

Félicie le remercia, et lui demanda son adresse. — Je n'habite plus Londres, dit M. Aresby, et je

voyage souvent ; mais si vous voulez bien, madame, adresser vos lettres à Londres, sous l'enveloppe de *madame Selwin*, elles me parviendront sûrement.

A ce mot de *Selwin*, Félicie s'émut, et Paméla se troubla. M. Aresby, qui regardait Félicie, remarqua sa surprise, et lui demanda si madame Selwin avait l'avantage d'être connue d'elle. — Je connais son nom, répondit Félicie. — Ce nom, reprit M. Aresby, est le mien. — Comment ? — Oui, madame ; je l'ai quitté en épousant une héritière dont on ne pouvait obtenir la main qu'en prenant le nom de sa famille ; je suis veuf depuis dix ans, et je n'ai point d'enfants. — Aviez-vous un frère ? demanda Félicie avec une extrême émotion. — Hélas ! madame, répondit M. Aresby, j'en ai eu deux, et je les ai perdus. Madame Selwin est veuve du second, et le troisième... — Eh bien ! monsieur ? — Cet infortuné, égaré par une passion funeste, méconnut l'autorité paternelle... Il fut déshérité. Le repentir, le chagrin abrégèrent ses jours... Notre malheureux père le suivit de près dans la tombe... J'étais absent alors... un nouvel enchaînement de malheurs me força de prolonger mes voyages, et je ne revins en Angleterre qu'au bout de quatre ans. J'y appris la mort de la veuve de mon second frère... Elle avait laissé une fille ; je formai le projet de chercher cette enfant, et de l'adopter. La femme qui s'en était chargée venait de mourir ; mais le mari de cette femme m'apprit qu'il

tenait d'elle que la malheureuse orpheline n'avait survécu que de quelques mois à sa mère : cet homme ajouta qu'il n'avait revu sa femme que six mois après la mort de ma belle-sœur, et que déjà l'enfant n'existait plus...

En prononçant ces paroles, M. Aresby s'aperçut que Paméla cherchait en vain à cacher les larmes dont son visage était inondé. Surpris de son agitation, de sa pâleur, il la considère avec émotion. Félicie, aussi troublée que Paméla, tenait une de ses mains dans les siennes, et serrait tendrement cette main tremblante... Tout à coup, Paméla, éperdue, se lève, et s'avançant d'un pas chancelant vers M. Aresby : — Oui, dit-elle, je dois me faire connaître au frère de mon père. — Juste ciel ! s'écrie M. Aresby en se précipitant vers elle.

Paméla, saisie d'un effroi qu'elle ne peut vaincre, recule et se jette dans les bras de Félicie. — O ma mère ! dit-elle tout en larmes, ma bienfaitrice ! c'est à vous seule que j'appartiens ! gardez votre enfant ! ne l'abandonnez point !... Si vous cédez vos droits sur moi, vous me donnerez la mort !...

En achevant ces mots, Paméla laisse tomber sa tête sur le sein de Félicie ; ses yeux se ferment : elle s'évanouit. Félicie, hors d'elle-même, appelle du secours. Paméla bientôt reprend sa connaissance ; elle ouvre les yeux. M. Aresby saisit une de ses mains. — O Paméla ! lui dit-il, bannissez des craintes insensées

et qui m'outragent ! je n'ai ni le droit ni le désir inhumain de vous arracher des bras de votre bienfaitrice ; vous devez lui consacrer tous les moments de votre vie !... S'il est vrai que vous soyez cette enfant, cette infortunée Selwin, dont j'ai si longtemps déploré la perte, vous ne trouverez en moi qu'un ami, qu'un tendre père, incapable d'exiger de vous le plus léger sacrifice !...

Paméla se jeta dans les bras de Félicie ; elle exprima sa joie et sa reconnaissance pour M. Aresby avec cette grâce, cette sensibilité passionnée qui la caractérisaient. Félicie s'empressa d'aller chercher une cassette qui contenait les preuves de la naissance de Paméla. M. Aresby y trouva des lettres et différents papiers que la femme de chambre de madame Selwin avait jadis remis à Félicie. Cette femme ayant reçu alors quelques présents de Félicie, on devina facilement qu'afin de ne pas les partager avec son mari, elle avait supposé la mort de la jeune Selwin, sûre d'ailleurs que cette enfant ne reparaitrait jamais en Angleterre.

M. Aresby, au comble de ses vœux de retrouver sa nièce dans cette même jeune personne dont les vertus avaient fait sur son cœur une si profonde impression, voulut qu'elle prît son nom dès le jour même : par la suite, son affection pour Paméla devint si tendre, qu'il s'établit en France. Paméla sut mériter ses bienfaits par son attachement et sa re-

connaissance. Elle ne quitta jamais Félicie ; et le soin de la rendre heureuse fut toujours pour elle le premier, le plus doux de ses devoirs.

Madame de Clémire ayant cessé de parler, la baronne donna le signal de la retraite. Cependant, comme il n'était pas tard, on obtint une prolongation de veillée. On fit quelques réflexions sur l'histoire de Paméla ; on admira le caractère de l'héroïne, et surtout sa sensibilité : on convint que la reconnaissance est la plus belle de toutes les vertus. On ne pouvait se lasser de parler de la vertueuse Alexandrine. On remarqua qu'elle avait inspiré à Paméla cette espèce d'admiration qui caractérise les belles âmes, celle qui excite le désir d'imiter une conduite sublime. Enfin, on fut également frappé de l'heureuse influence qu'avait eue sur le sort de Paméla sa bienfaisance à l'égard de la femme paralytique, et du pouvoir de la religion, qui sait donner des vertus si touchantes, un courage inébranlable, et les seules consolations qui peuvent faire supporter sans murmure, pendant dix-huit ans, le comble des misères humaines.

Après qu'on eut ainsi raisonné sur l'histoire de Paméla, la baronne se leva, et on se retira. On passa plusieurs jours sans entendre de nouvelles histoires ; mais on n'en veilla pas moins. Le plus beau clair de lune invitait à la promenade, et tous les soirs, en sortant de table, on allait se promener dans le jardin

jusqu'à dix heures. Madame de Clémire faisait admirer à ses enfants la beauté des cieux parsemés d'étoiles. Cette contemplation inspira bientôt le désir de connaître les constellations; et l'étude du globe céleste, qui jusqu'alors avait été négligée, devint tout à coup un des amusements favoris de l'après-midi. César surtout s'en occupa avec ardeur, et parut tirer quelque vanité des éloges qu'on donnait à sa mémoire.

Madame de Clémire s'en aperçut : — Quoi donc, lui dit-elle, avez-vous déjà oublié les réflexions de Paméla sur la modestie ? Il est vrai que ces réflexions ne blâmaient que la vanité qui nous porte à nous vanter de nos bonnes actions; mais elles pourraient s'appliquer de même à l'orgueil fondé sur l'instruction et les talents : une personne véritablement instruite ne cherche point à faire parade de sa science : un mérite qui ne peut être ni douteux ni disputé n'inspire point l'envie de l'étaler. On peut se croire beaucoup d'esprit et n'être qu'un sot. Si l'on est réellement savant, on est bien certain que cet avantage ne sera point contesté; quand il le serait, on ne s'en embarrasserait guère : une accusation ne touche que faiblement, lorsqu'on peut prouver qu'elle est fausse. Voilà pourquoi il y a beaucoup plus de prétention et de véritable pédanterie (c'est-à-dire d'envie de briller) parmi les beaux-esprits que parmi les savants. Mais les demi-savants ne sont que trop communément

tourmentés du désir d'en imposer sur leur instruction ; à la faveur de quelques connaissances superficielles, ils voudraient persuader qu'ils en ont de profondes, et ils ne sont occupés que du soin fatigant de faire naître les occasions d'étaler tout leur savoir. Ainsi, vous devez le comprendre, cette affectation ridicule n'est le partage que de la médiocrité, et l'amour-propre qui la donne devrait, au contraire, en préserver. Voilà ce qui existe en général, et ce qui suffit pour inspirer du moins le désir de paraître modeste. Cependant on a vu quelquefois des personnes de mérite montrer l'orgueil le plus révoltant ; mais cet exemple est bien rare, et même je ne croirais jamais que ces personnes eussent un mérite véritablement supérieur. Quoi qu'il en soit, l'orgueil est de tous les vices celui qui rend l'homme le plus insociable, puisqu'il lui ôte les agréments et les qualités qui font le charme de la société. En quoi consistent la politesse et l'usage du monde ? A savoir s'oublier soi-même, à s'occuper des autres ; à saisir les occasions de les faire valoir ; à leur témoigner le désir de les obliger, de leur plaire ; à leur montrer de la douceur, de la complaisance et des égards ; à persuader surtout qu'on se compte pour rien, puisqu'il faut paraître surpris et reconnaissant des attentions les plus simples et des compliments les plus communs. Mais l'orgueil est un vice qu'on ne saurait dissimuler. Le son de la voix, les manières, les gestes, la physionomie,

tout le décèle. Il faut donc ne rien négliger pour se préserver ou pour se corriger d'un vice si haïssable, puisqu'on ne peut le déguiser, même avec beaucoup de savoir et de connaissances. Je vais vous en donner une preuve assez remarquable. Charles Dumoulin¹ était un fameux jurisconsulte. On venait de toutes les provinces du royaume pour le consulter, et les tribunaux s'écartaient rarement de ses décisions, qui avaient plus d'autorité au palais que les arrêts mêmes; mais il ternit toute cette gloire par un orgueil ridicule et insensé. Il s'appelait lui-même *le docteur de la France et de l'Allemagne*; il écrivait à la tête de toutes ses consultations cette phrase : *Moi qui ne cède à personne, et à qui personne ne peut rien apprendre*. Jugez donc si l'on doit avoir de l'aversion et du mépris pour un vice qui peut faire dire à un homme d'esprit des absurdités aussi révoltantes.

César fut frappé du résultat de cette conversation; il prit la résolution la plus sincère de s'observer à l'avenir avec assez de soin pour qu'on ne pût jamais le soupçonner un instant d'avoir de la suffisance.

Cependant les enfants de madame de Clémire lui procurèrent un grand plaisir, en lui prouvant que les histoires des veillées et l'exemple de Sydonie avaient

¹ Il naquit à Paris, en 1500, d'une famille noble et alliée à la reine Elisabeth d'Angleterre, par Thomas de Boulen, aïeul maternel de cette princesse.

fait une profonde impression sur leurs cœurs. Caroline et Pulchérie apprirent qu'une pauvre femme d'un village voisin était près d'accoucher; elles imaginèrent de faire elles-mêmes la layette de son enfant. César et le vannier se chargèrent de fournir les corbeilles qui devaient contenir le linge destiné à l'enfant; et en outre, César, aidé du menuisier, voulut faire une grande armoire pour la femme. Madame de Clémire approuva ces projets. On rassembla tout le vieux linge fin de la maison; on le livra à Caroline et à Pulchérie, qui sur-le-champ se mirent à l'ouvrage avec ardeur. D'un autre côté, César, Augustin et Morrel, sous la direction du menuisier, travaillèrent à l'armoire; et quand tout fut prêt, les ouvriers et ouvrières demandèrent la permission de porter eux-mêmes leurs présents chez la pauvre paysanne. — J'y consens, dit madame de Clémire; mais comment ferez-vous? il y a une demi-lieue d'ici chez la femme. — Maman, j'irai en charrette avec mon armoire, si vous me le permettez. — Volontiers, répondit madame de Clémire. — Maman, demanda Pulchérie, voulez-vous que nous portions notre layette sur des ânes? — De tout mon cœur, reprit madame de Clémire; et moi, qui ne porterai qu'un peu d'argent, je vous suivrai à pied, et nous partirons ensemble demain matin après le déjeuner.

Cet arrangement excita des transports de joie inexprimables. On conçoit, en effet, combien il est doux

d'ajouter au plaisir de faire une bonne action celui d'aller en charrette et sur des ânes !

Caroline, Pulchérie, César et Augustin passèrent le reste de la journée dans une extrême agitation. Des paysans qui devaient fournir les ânes et la charrette reçurent au moins vingt messages dans la soirée. Caroline et Pulchérie arrangèrent la layette dans deux corbeilles : on l'avait ainsi partagée en deux parts, afin que l'ouvrage de l'une ne fût pas confondu avec celui de l'autre. On imagine bien que le soin d'attacher tous les petits paquets de linge avec de la faveur rose et bleue ne fut pas négligé, et qu'il y avait dans les corbeilles pour le moins autant de rubans que d'ouvrage.

Le lendemain matin tous les enfants étaient réveillés avant le jour. On attendit l'heure du lever avec une vive impatience. Les toilettes ne furent pas longues. On déjeuna à la hâte, et enfin on descendit dans la cour, où l'on trouva les ânes et la charrette attelée de quatre bœufs. Caroline et Pulchérie montèrent sur leurs ânes, dont les paniers renfermaient la layette. Elles avaient chacune pour conductrice une jeune paysanne qui marchait à côté d'elles. César s'établit dans sa charrette, et s'assit sur son armoire avec Augustin et Morel ; jamais vainqueur, sur son char de triomphe, n'eut un maintien plus fier, un visage plus satisfait. Madame de Clémire, à laquelle l'abbé donnait le bras, se plaça entre ses deux filles de manière à pouvoir

causer avec elles, et l'on partit dans cet ordre. Malgré le désir qu'on éprouvait d'arriver à la chaumière, le chemin ne parut pas long : la gaieté la plus franche rendait la conversation bruyante et animée. On chantait, on criait avec d'autant plus de liberté, qu'on y était excité par madame de Clémire elle-même, que l'innocente joie de l'enfance n'importuna jamais. On pouvait entendre la petite caravane longtemps avant de l'apercevoir ; les éclats de rire, les chants et les cris l'annonçaient au loin ; et plus d'une fois, dans le trajet, la petite troupe attira, des prés voisins, sur la route, les jeunes filles qui filaient à l'ombre des saules et les pâtres qui gardaient leurs troupeaux.

Le bruit ne cessa que lorsqu'on aperçut la cabane de la pauvre femme. Alors la joie redoubla, mais elle changea de caractère : une émotion douce succéda à la gaieté ; et quand on arriva à la porte de la maison, les enfants étaient aussi silencieux qu'ils avaient été bruyants un instant auparavant. On mit pied à terre ; deux hommes prirent l'armoire, et, suivis de César, de Morel et d'Augustin, ils entrèrent les premiers dans la chaumière. Caroline et Pulchérie se saisirent de leurs corbeilles ; et, avec un battement de cœur inexprimable, elles les offrirent à la bonne femme. Madame de Clémire lui donna de l'argent, et promit de revenir la voir quand elle serait en couches. Cette pauvre paysanne montra une joie et une recon-

naissance qui remplirent d'attendrissement madame de Clémire et ses enfants.

En revenant au château, on ne parla que de la bonne paysanne, on s'en entretint encore tout le reste du jour; et madame de Clémire dit à ses enfants : — N'oubliez jamais la douce satisfaction que vous avez éprouvée en formant le projet de secourir cette femme; le charme des conversations dont elle était l'objet; le plaisir que vous goûtiez à travailler pour elle; l'activité que vous inspirait cette intéressante occupation; l'agitation où vous étiez hier au moment du départ; la gaieté folle du voyage et l'attendrissement que vous avez ressenti en entrant dans la chaumière.

Les trois enfants embrassèrent leur mère, et l'assurèrent qu'ils conserveraient un long souvenir de toutes ces circonstances. César ensuite supplia instamment sa mère de lui accorder la faveur de tenir l'enfant de la paysanne sur les fonts de baptême, avec une de ses sœurs. — Vous êtes bien jeune, dit madame de Clémire, pour être parrain!... — Mais, maman, j'ai vu dix enfants plus jeunes que moi... — Je le sais, et je ne puis approuver cet usage. Consentir à être le parrain d'un enfant, c'est en quelque sorte l'adopter; et cette espèce d'adoption est d'autant plus respectable que la religion la consacre... — Maman, apprenez-moi quelles sont les obligations d'un parrain; je vous promets de les remplir toutes. — On s'en-

gage à protéger l'enfant auquel on donne un de ses noms ; à s'occuper de son établissement ; à le tirer de la misère s'il y tombe ; enfin, à lui donner les secours dont il a besoin... — Oh ! maman, à présent j'ai bien plus d'envie encore d'être parrain d'un enfant, puisque ce sera m'engager à faire de si bonnes actions !... — Eh bien ! j'y consens... — Et qui de nous sera la marraine ? s'écrièrent à la fois Caroline et Pulchérie. — Cet honneur, reprit madame de Clémire appartient à l'aînée ; mais je vous promets, Pulchérie, que vous serez aussi marraine l'été prochain.

Cette assurance rendit tout le monde content : et rien n'aurait manqué à la satisfaction qu'avait procurée cette agréable journée, si, le soir, madame de Clémire, un peu fatiguée de sa visite à la chaumière, n'eût annoncé aux enfants qu'il n'y aurait point de veillée. Mais, pour diminuer la contrariété de ses enfants, elle leur promit une histoire pour le jour suivant.

Le lendemain, on reçut de bonne heure la visite de M. de la Palinière. Les enfants, déjà faits à sa figure, qui n'était pas belle, se plaisaient beaucoup à l'entendre causer, parce qu'il était fort instruit et que sa conversation était intéressante. Caroline et sa sœur se promenèrent longtemps avec lui dans le parc du château, et se firent expliquer les propriétés d'un grand nombre de plantes. Il ne fut question, durant tout le dîner, que de botanique, de fleurs, de

fruits, de plantes qu'on foule aux pieds, et qui toutes renferment des merveilles que l'intelligence humaine peut à peine concevoir. Et comme, le repas fini, l'entretien roulait encore sur le même sujet, M. de la Palinière proposa une promenade champêtre, principalement consacrée à herboriser. Autorisés par madame de Clémire, qui déclara qu'elle serait volontiers de la partie, les trois enfants acceptèrent avec transport la proposition.

Le temps était superbe, et favorisait les jeunes botanistes; tout en cueillant des plantes à travers champs, ils se trouvèrent, sans s'en apercevoir, à une lieue du château. L'abbé fut le premier qui fit remarquer qu'on s'éloignait beaucoup trop du manoir; il savait que M. de la Palinière passerait la nuit au château, comme c'était son habitude, et il avait compté sur une double ou une triple partie d'échecs. Plus on s'éloignait, plus sa partie était différée, et il lui semblait que c'était aux dépens de ses plaisirs. Madame de Clémire n'avait pas de partie d'échecs à faire, mais elle se sentait un peu fatiguée; elle parla donc de retourner sur ses pas. Augustin, qui connaissait parfaitement le pays, offrit de conduire la caravane par un sentier qui, dans quelques minutes, lui ferait trouver la chaumière de la bonne paysanne, où l'on pourrait prendre un peu de repos. Aussitôt on s'achemina par le petit sentier vers la chaumière.

Madame de Clémire n'était pas attendue; son

arrivée excita les plus vifs transports de joie. Le nouveau-né lui fut présenté, de même qu'à César et à Caroline, les futurs parrain et marraine. La jeune mère était déjà levée et vaquait aux soins de son ménage. Elle préparait en ce moment quelques aliments pour un vieillard encore vigoureux et agile, malgré ses cheveux blancs. Aussitôt que madame de Clémire avait paru, il s'était levé pour aller au-devant d'elle. — Madame, dit la jeune paysanne, voici mon grand-père; il a voulu voir son arrière-petit-fils; et quoiqu'il demeure à deux grandes lieues d'ici, il est venu à pied... — Et sans bâton, ajouta le vieillard d'un air satisfait.

Après avoir pris congé des habitants de la chaumière, et que l'on eut repris la route du château, il fut question du vieillard. — Je suis sûre, dit madame de Clémire, que ce brave homme a toujours été réglé dans sa conduite, qu'il a traversé sa longue carrière sans se laisser aller à aucun excès. Je serais bien trompée si la santé dont il jouit maintenant n'était point le fruit de la tempérance et de la modération. — Je pense comme vous, madame, dit M. de la Palinière, et dans mes voyages j'ai eu plus d'une fois l'occasion de remarquer qu'une heureuse vieillesse est toujours le fruit d'une jeunesse exempte d'orages. Ce beau vieillard m'a fait ressouvenir d'une bonne vieille de quatre-vingt-quinze ans que j'ai vue dans une ville de l'Allemagne, berçant dans un berceau

d'osier la petite-fille de son petit-fils. Il m'a rappelé surtout un respectable chef de famille que j'ai connu dans la Livonie, et l'intéressante fête dont il fut l'ordonnateur à la naissance d'un enfant de sa famille. — Oh ! s'écria César, vous devriez bien nous raconter cette fête. — Volontiers, mon ami.

Je voyageais au mois de juillet dans la Livonie¹ avec un Russe de mes amis ; il voulut s'arrêter dans un château appartenant à l'un de ses parents. Je fus frappé de l'aspect du château, qui ressemblait plutôt à une petite ville qu'à une grande maison. Il était composé d'un gros corps de logis, entouré de douze petits pavillons, tenant les uns aux autres par des galeries couvertes. Il était neuf heures du matin, lorsque nous arrivâmes dans cette vaste habitation. Les domestiques étaient dans une grande agitation. Mon ami demanda M. de Novorgève² (c'était le nom du maître de la maison) ; on lui répondit qu'une de ses petites-filles venait d'accoucher. — Dans ce cas, reprend mon ami, allons nous promener dans le bois.

En disant ces mots, il s'éloigna du château, et je le suivis. Chemin faisant, je le questionnai. — M. de

¹ La Livonie est une des plus belles provinces de la Russie ; le terroir en est si fertile en grains, qu'on l'appelle le grenier du Nord. *Riga*, grande et riche ville, en est la capitale.

² Tous les noms de famille russe se terminent de l'une de ces quatre manières : *Ove, eve, ine, oï*, dont les Français ont fait : *Off, eff, in, y*.

Novorgève, me dit-il, est un vénérable vieillard de soixante et quinze ans; il jouit d'une fortune considérable qu'il ne doit qu'à lui seul. Son père était laboureur, et ne possédait que cette enceinte, quelques champs voisins, et le bois où nous allons entrer. Le jeune Novorgève, à l'âge de quatorze ans, fit un voyage à Riga, et y trouva un négociant, parent de son père, qui se chargea de lui. Le jeune homme avait de l'application et de l'esprit; il fit de rapides progrès; son parent conçut de lui de si grandes espérances, qu'il l'envoya à Pétersbourg, avec quelques lettres de recommandation, certain que, pour parvenir, il n'avait besoin que de se faire connaître. En effet, dans un pays où l'on peut, sans les avantages de la naissance, prétendre aux dignités et aux places les plus brillantes, le jeune Novorgève ne pouvait manquer de faire une grande fortune. Il trouva bientôt des protecteurs, et prit d'abord le parti des armes. Après avoir montré à la guerre autant de talent que de courage, il fut mandé à la cour et comblé d'honneurs. Vers ce temps, il eut le malheur de perdre son père. Il lui restait deux sœurs qui refusèrent constamment les dons que sa tendresse leur offrit. Ces deux sœurs, modèles d'une touchante amitié, et d'une modération plus rare encore, ne voulurent jamais se marier, afin de ne point se séparer, et se contentèrent de l'état où le sort les avait fait naître.

Novorgève, séduit par l'ambition, fit un mariage

brillant, mais sa femme le rendit malheureux par son orgueil et sa hauteur. Elle mourut, laissant six enfants, trois garçons et trois filles : l'aîné avait huit ans. Alors Novorgève donna la démission de tous ses emplois, et demanda la permission de se retirer. Voulant enfin goûter le vrai bonheur, il quitta la cour, et alla retrouver ses sœurs pour ne plus s'en séparer. En arrivant ici, il fit bâtir ce vaste château ; mais il conserva l'humble chaumière de ses pères ; cette chaumière est au bout du bois : c'est pour Novorgève un temple révééré qu'il va visiter tous les jours. Aidé de ses sœurs, il se livra tout entier à l'éducation de ses enfants. En même temps, il renouvela connaissance avec les laboureurs, anciens amis de son père, et choisit parmi eux des femmes et des maris pour ses enfants ; il fallait donner quelque éducation à ces futurs gendres et à ces futures belles-filles. Novorgève s'en chargea. Son but n'était pas de leur donner une éducation recherchée ; il voulait seulement qu'ils sussent lire, écrire et compter ; qu'ils eussent des manières douces, des mœurs pures, une piété sincère et le goût du travail. Ses vertueux desseins ont réussi selon ses vœux. Il a marié tous ses enfants ainsi qu'il l'avait projeté, et il est devenu le plus heureux des pères. Sa nombreuse famille s'accroissant chaque année, il a été forcé de bâtir successivement les douze pavillons qui entourent le château ; il vit là en patriarche, avec ses deux respectables

sœurs, et une multitude d'enfants et de petits-enfants, tous vêtus, ainsi que lui, comme ses pères, c'est-à-dire en paysans et paysannes, mais jouissant de toutes les commodités de la vie, et goûtant un bonheur peu recherché, parce qu'il n'est pas connu.

Comme mon ami achevait ce récit, nous entrâmes dans le bois. Chaque arbre portait une étiquette, sur laquelle étaient écrits une date et un nom. Je questionnai mon compagnon de voyage sur cette singularité. — Il existe, me dit-il, dans cette province un antique usage dont l'origine m'est inconnue. A la naissance de chaque enfant, le père de famille plante un arbre sur lequel il inscrit le nom donné à l'enfant et l'année dans laquelle il est né¹. Ainsi chaque propriétaire d'une terre un peu étendue possède un de ces bois sacrés, où jamais la cognée n'abattit un arbre dans sa vigueur. Mais lorsqu'enfin un arbre se couronne et dépérit, on se décide à le couper; ce qui se fait avec un grand appareil. On assemble sa famille et ses voisins, et l'on abat l'arbre en leur présence; on transcrit sur un registre de famille l'inscription qui était sur l'arbre, en y ajoutant l'année où l'on a été obligé de le couper; et les parents et voisins signent comme témoins de la cérémonie. Ainsi ces registres conservent à jamais les noms et la mémoire de nos ancêtres, avec d'autant plus de certitude, qu'on

¹ Il est très vrai que cet usage existe en Russie; mais je ne suis pas sûre que ce soit dans la province de *Livonie*.

écrit sur un autre registre l'année de la naissance de chaque enfant, en décrivant l'espèce d'arbre qu'on a planté dans *le bois de famille* le jour où il naquit.

Mon ami parlait encore, lorsque nous entendîmes de loin le bruit d'une musique champêtre. — Avancons, me dit-il, on va planter l'arbre de l'enfant qui est né ce matin. Nous allons voir le vénérable Norvorgève entouré d'un nombreux cortège. Nous ne pouvons l'aborder dans ce moment ; mais sûrement, après la cérémonie, il viendra nous joindre et nous inviter à dîner.

Guidés par la musique, nous arrivâmes dans un taillis, espèce de pépinière remplie de jeunes arbres ; nous y trouvâmes environ deux cents personnes rassemblées en comptant une quinzaine de petits enfants. Tous portaient le costume des paysans de Livonie. La parure des hommes n'avait rien de remarquable ; mais celle des femmes me parut agréable et pittoresque. Leur coiffure était ornée de voiles de mousseline qui couvraient entièrement leurs épaules : elles avaient toutes des corsets bruns, des ceintures d'étoffes ornées de franges, et des jupes richement brodées.

Au milieu de cette foule, on remarquait un vieillard d'une figure douce et majestueuse, vêtu comme les autres paysans, mais dont l'habit simple et grossier formait un contraste singulier avec la brillante décoration qui le distinguait. Il portait par-dessus son

L'ARBRE DE LA NAISSANCE



Tome 2, p. 233.

Le vieillard prononça plusieurs bénédictions sur l'arbre nouvellement planté.



habit un large ruban blanc, auquel était attachée une magnifique croix enrichie de pierreries¹. — Voilà Novorgève, me dit mon guide ; l'ordre dont il est décoré doit vous le faire reconnaître, la reconnaissance, et non l'orgueil, lui fait porter avec joie cette marque d'estime de sa souveraine. — Dites-moi, je vous prie, interrompis-je, quel est le jeune homme qui est à la droite du vieillard ? — C'est un de ses petits-fils et le père de l'enfant nouveau-né. A sa gauche, vous voyez ses sœurs, deux vénérables dames, et toute cette foule qui l'environne, ce sont ses enfants et ses petits-enfants. — Quel en est le nombre ? — A peu près cinquante en comptant les gendres et les belles-filles ; et tous logent dans l'enceinte que vous avez vue. Le reste de l'assemblée est composé des parents, des voisins et des amis de la famille : mais taisons-nous ; la cérémonie commence.

Je me rapprochai du vieillard autant qu'il me fut possible. Il prit une bêche, et d'un bras encore vigoureux creusa la terre pour y planter l'arbre. Lorsque cette opération fut finie, le vieillard, suivant la coutume, prononça plusieurs bénédictions sur l'arbre nouvellement planté. Il souhaita que cet arbre *vécût aussi longtemps que le sapin Pierre Novorgève* (l'arbre le plus antique du bois), et que l'enfant dont il portait le nom pût se reposer un jour

¹ L'ordre de Saint-André, institué par le czar Pierre I^{er}.

sous son ombrage avec les enfants de ses petits-enfants.

Après ce discours, on apporta le registre sur lequel les principaux personnages de l'assemblée écrivirent leurs noms. Ensuite, le vieillard reçut dans ses bras l'enfant objet de la fête, et l'on se mit en marche au son des instruments.

Nous suivîmes la troupe jusqu'à l'autre extrémité du bois, dans une immense salle de verdure environnée des plus beaux arbres que j'eusse encore vus dans ce bois. Cette salle offrait un coup d'œil charmant. Tous les arbres étaient chargés de guirlandes de fleurs et de verdure; et une douzaine de jolis berceaux d'enfants, dispersés sans ordre, et suspendus avec des rubans à de grosses branches, n'étaient pas, comme vous le verrez, l'ornement le moins intéressant de ce lieu champêtre. Mon compagnon de voyage me montra *le sapin de Pierre Novorgève*; j'en admirai la prodigieuse élévation; et voyant à quelque distance deux chênes entre lesquels était placée, sur un tertre de gazon, une colonne de marbre blanc, je questionnai mon guide: — Sans doute, dis-je, ces deux arbres sont particulièrement chers au bon vieillard? — Assurément; le plus vieux de ces chênes porte le nom de son grand-père et l'autre celui de son père. La colonne est un monument de sa tendresse pour eux. On y lit une inscription russe, qui contient l'éloge d'Anastasië et d'Alexis Novorgève; éloge dicté par le sentiment et

par la vérité, et dont voici le sens : « Le ciel, pour
« récompenser leur piété sincère, leur fit connaître
« le vrai bonheur : ils en jouirent, et le trouvèrent
« dans leur famille, dans les plaisirs champêtres et
« les travaux de l'agriculture. » — J'imagine, repris-je, que ce berceau plus orné que les autres, et suspendu à ces deux chênes, est destiné à l'enfant nouveau-né ? — Justement. Tenez, le vieillard s'approche de ces deux arbres ; il va placer l'enfant dans ce berceau.

En effet, le vieillard, après avoir tendrement embrassé son petit-fils, le déposa dans le berceau. Formant ensuite une espèce de trophée de divers instruments de jardinage qu'on lui présenta, il l'attacha à un des arbres à côté du berceau. Il expliqua lui-même ce que signifiait cet usage, en disant qu'il consacrait son enfant aux travaux de la campagne, et il lut à haute voix l'inscription écrite sur la colonne de marbre. Une douzaine de jeunes femmes, qui portaient de petits enfants dans leurs bras, vinrent les déposer dans les autres berceaux, et s'assirent au pied de ces arbres, en tenant de longs rubans attachés aux berceaux. De temps en temps, elles tiraient doucement ces cordons, ce qui donnait aux berceaux un léger mouvement de balancement qui amusait ou endormait les enfants ¹.

¹ Les paysannes russes suspendent ainsi à des arbres, durant l'été, les berceaux de leurs enfants, et les bercent de cette manière.

Tandis que des mères de vingt ans, au milieu d'une fête, ne trouvaient pas de plaisir plus doux que celui de s'occuper de leurs enfants, les jeunes filles et les garçons de la famille et du voisinage se rassemblèrent au centre de la salle, et dansèrent des rondes en chantant des couplets consacrés à la fête. On chanta aussi une longue romance qui avait pour titre : *les Saisons*. Après avoir dépeint les plaisirs du printemps, de l'été, de l'automne, on célébra l'hiver avec plus de détail encore. On fit une agréable description des courses de traîneaux, et l'on vanta d'une manière naïve et touchante ces longues soirées d'hiver, qui s'écoulent si délicieusement lorsqu'on les passe au sein d'une famille chérie, rassemblée autour du foyer paternel.

Les couplets finis, on dansa au son des *balalayes*¹. Pendant ce temps plusieurs jeunes filles faisaient le tour de la salle, en portant des corbeilles remplies de gâteaux et de clougwa², qu'elles offraient à tous ceux qui regardaient danser. A midi, les voisins et les parents prirent congé du vieillard et se retirèrent. Le vieillard nous retint à dîner, mon ami et moi : il nous mena dans la chaumière qu'avait habitée son père. — Ce lieu, nous dit-il, me retrace les plus doux souvenirs ; j'y viens méditer tous les matins. S'il avait pu contenir ma nombreuse famille, j'aurais fini mes jours sous ce toit révééré.

¹ Espèce de guitare à long manche.

² Joli fruit, plus petit que la cerise, et fort commun en Russie.

Le vieillard s'assit sur une natte, et nous fit mettre à ses côtés. Il parlait assez bien le français; il répondit à toutes mes questions avec la politesse d'un homme qui a passé vingt ans à la cour, et pourtant avec la bonhomie et la simplicité d'un laboureur. Il me fit de son bonheur le tableau le plus touchant. Vous le voyez, dit-il, j'ai connu la cour et les plaisirs que peuvent procurer les succès et la faveur : j'avais alors la tête occupée, mais le cœur vide et mécontent. Il me fallait sans cesse me tenir en garde contre les pièges de mes ennemis, supporter l'ennui des sollicitations indiscretes, enfin j'éprouvais chaque jour le chagrin de faire des mécontents et des ingrats, et j'étais privé des consolations et des conseils de l'amitié. Le ciel dessilla mes yeux. Je reconnus que l'homme, jeté un instant sur la terre, n'est qu'un insensé lorsqu'il accumule des biens périssables et qu'il sacrifie son repos à la cupidité. Je perdais la moitié de ma fortune en donnant la démission de mes emplois; mais je recouvrais la liberté. En renonçant aux passions factices, en reprenant le goût des plaisirs simples, je retrouvai, avec ma santé, le bonheur si pur de ma première jeunesse.

Je ne me lassais point d'écouter le vertueux Norvorgève; mais le dîner interrompit cette conversation. Nous nous mîmes à table dans la salle de verdure où l'on avait dansé. Je contemplai avec ravissement le vieillard au milieu de sa famille, assis à table entre ses

deux respectables sœurs. Je ne pouvais entendre le langage de ses enfants, mais je voyais l'expression de leurs physionomies : elles peignaient la joie et l'inspiraient. Après le diner, le vieillard me conduisit dans son château, aussi simple que vaste ; on n'y trouvait aucune des recherches du luxe et de la mollesse ; des lits sans rideaux, des tables et des chaises de bois, des nattes de jonc, en composaient tout l'ameublement ; de longues branches d'arbres¹, artistement entrelacées, chargées de feuillages, en faisaient les seuls ornements. Le salon pouvait contenir toute la famille : on causa environ une heure ; au bout de ce temps, tout le monde sortit. Nous restâmes avec le maître de la maison, qui nous proposa une promenade dans ses jardins. Nous acceptâmes ; dès que nous fûmes arrivés, Novorgève ôta son cordon de Saint-André, et le suspendit à une branche d'arbre. Il jeta son habit sur le gazon, et, prenant une pioche, il se mit à travailler la terre, tout en causant avec nous.

Les jardins étaient immenses ; j'aperçus une douzaine de jardiniers, que je reconnus bientôt ; c'étaient les enfants de la maison avec lesquels nous avions dîné.

¹ C'est l'usage en Russie, pendant l'été, et surtout chez les paysans et le peuple, d'orner ainsi de feuillages l'intérieur des maisons. Aussi rencontre-t-on une infinité de gens chargés de branches qu'ils vendent pour cet usage. Dans les appartements on met ces branches dans des vases pleins d'eau.

J'appris alors que les autres étaient employés à des travaux du même genre dans la campagne, hors de l'enceinte du château, et que les femmes, pendant ce temps, s'occupaient des soins du ménage. Les unes étaient chargées de la cuisine, de la laiterie ; les autres filaient, travaillaient en linge, faisaient leurs habits et ceux de leurs enfants. Aucune ne passait un moment dans l'oisiveté jusqu'à sept heures du soir, où toute la famille se rassemblait dans le salon avant le souper. Avec quel plaisir on se mettait à table, avec quel appétit on soupait!... Avant de se coucher, le bon Novorgève lisait à ses enfants une courte instruction morale et chrétienne ; puis l'on se mettait à genoux, et le vieillard récitait tout haut des prières qu'il terminait en donnant sa bénédiction à toute sa famille ; après quoi on allait se coucher et goûter les charmes du sommeil. Je partis le lendemain, emportant de ce château et du philosophe heureux qui l'habitait un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

La marquise remercia M. de la Palinière de sa complaisance, et l'on reprit gaiement le chemin du château. Ce jour-là il n'y eut pas de veillée. Les veillées furent même interrompues pendant quelques jours, parce que madame de Clémire avait un fort rhume que la promenade avait augmenté ; mais on causa. César se ressouvint que la baronne avait dit un soir *que l'honneur était plus sévère que les lois*. Il lui en de-

manda la raison. Les lois, répondit la baronne, sont faites pour tous les hommes; on ne doit pas attendre de la multitude des sentiments généreux et délicats; par conséquent les lois ne doivent pas ordonner de belles actions. Si elles étaient plus sévères, elles ne seraient suivies que par un petit nombre d'hommes, et elles ne procureraient pas un bien général : elles se bornent à défendre les crimes et les injustices manifestes, parce qu'elles sont faites pour le peuple et non pour les sages : ainsi, vous voyez que l'homme dont toute la probité consisterait à obéir aux lois ne serait ni vertueux, ni véritablement estimable; car on peut être bien méprisable en ne faisant rien de ce qui assujettit aux peines imposées par les lois. D'après cela, vous comprendrez pourquoi la loi autorise si souvent ce que l'honneur interdit, et pourquoi il y a tant de procès qu'il est si honteux d'entreprendre, quoiqu'on soit sûr de les gagner. — Il y a même plus, ajouta M. de la Palinière, il existe de véritables crimes que les lois ne punissent pas; par exemple, la calomnie, si elle n'a produit aucun événement tragique¹. — Mais, interrompit César, un calomniateur est déshonoré aux yeux de tout le monde? — Assurément, ainsi que tous ceux qui profitent de l'indulgence de la loi pour faire des actions condamnables en elles-

¹ La calomnie est aujourd'hui un délit que la loi punit de peines correctionnelles. Ces peines peuvent, suivant le cas, s'étendre jusqu'à cinq années d'emprisonnement et une forte amende.

mêmes. — L'homme le moins estimable et le plus grossier, continua M. de la Palinière, ne peut se défendre d'estimer la vertu et de haïr le vice. Les passions le font agir contre sa conscience; mais cette conscience, en lui reprochant ses fautes, l'éclaire d'autant mieux sur celles des autres, qu'alors il n'en repousse pas le témoignage. Ainsi, il se conduit mal et il juge bien. Faible et corrompu, il cède à ses passions; mais lorsqu'il est de sang-froid, c'est-à-dire sans intérêt, il condamne dans les autres, et de premier mouvement, les mêmes excès auxquels ils se laisse entraîner. Ce qui est méprisable le révolte; ce qui est généreux l'émeut et le charme. Tels sont les hommes en général. Le résultat le plus important de ces réflexions, c'est que celui que la loi ne peut atteindre est toujours puni par le mépris public. Si donc on attache du prix à la réputation, à l'approbation générale, il faut être constamment bon, noble, estimable.

— J'ai aussi une question à faire, dit Caroline; il y a un mot dont je ne sais pas bien la signification. J'entends souvent parler des *préjugés*, et je ne comprends pas trop ce que c'est... — Un *préjugé*, répondit la baronne, est une opinion qui n'est pas le fruit d'une mûre réflexion, et qu'on ne peut appuyer sur aucun raisonnement solide. Par exemple, Victoire croit qu'un *morceau de la corde d'un pendu*, porté dans la poche, fait gagner au jeu. Voilà un *préjugé*. Certainement,

ce ne sont pas ses réflexions sur la possibilité d'un tel fait qui ont pu lui donner cette croyance. Demandez-lui pourquoi elle a cette opinion; elle vous dira que c'était celle de sa tante, de sa mère, de sa grand'mère : vous n'en aurez point d'autre raison. Tous les préjugés ne sont pas aussi stupides que celui-là; mais j'en connais beaucoup qui me le paraissent autant, et qui sont généralement adoptés. J'ai vu des femmes fuir avec effroi à l'aspect d'une personne qui gardait un parent malade de la rougeole ou de la petite vérole; et ces mêmes femmes s'enfermaient tranquillement avec le médecin qui soignait ces mêmes malades. J'ai vu beaucoup de choses de ce genre, qui valent bien la prédilection de Victoire pour la *corde de penlu*. Il existe une autre espèce de préjugés, qui, loin d'être ridicules, sont au contraire respectables, parce qu'ils sont produits par une sensibilité vive et délicate. Laissons croire aux jumeaux qu'unit une parfaite amitié qu'ils souffrent réciproquement les maux physiques l'un de l'autre; laissons croire à une mère qu'elle reconnaîtrait au milieu de mille enfants son enfant qu'elle n'aurait jamais vu. Ces douces erreurs des cœurs tendres sont l'ouvrage des sentiments les plus vertueux : gardons-nous de les mépriser. Ainsi, toute opinion qu'on ne peut soutenir par aucune espèce de raisonnement, et dont les faits et l'expérience démontrent manifestement la fausseté, est certainement un préjugé. Mais, à moins de ces con-

ditions, nous ne devons point affirmer qu'une chose, quelque étrange qu'elle puisse nous paraître, est chimérique et vaine. — D'ailleurs, l'histoire d'Alphonse, reprit César, nous a appris qu'il existe une infinité de phénomènes dans la nature, dont les savants mêmes ne peuvent expliquer les causes. Voilà pourquoi nous ne devons appeler *préjugés* que les choses qui répugnent à la raison, et dont la fausseté est prouvée par les faits mêmes... Je comprends fort bien à présent ce que c'est que les *préjugés*, reprit César; tous ceux qui ne viennent pas de la sensibilité sont ridicules comme la croyance que le vendredi est un jour malheureux, ou qu'une salière renversée porte malheur, etc., etc. — Comprenez-vous de même que tout ce qui nous est prescrit par la religion, par les lois et par l'honneur, ne peut s'appeler *préjugé*? — Assurément. — Le respect pour les morts est-il un préjugé? — Non, puisque la religion ordonne de les honorer, et que c'est même une action pieuse de les ensevelir. — Cela est juste. — Maman, dit à son tour Caroline, je me souviendrai de cette conversation; je n'oublierai point qu'il faut se préserver des préjugés ridicules, et respecter ceux qui viennent de la sensibilité et de la délicatesse.

Deux jours après cet entretien, madame de Clémire se trouvant seule avec Caroline : — Ma fille, lui dit-elle, lorsque je suis entrée chez vous ce matin, une femme de chambre attachait vos souliers; com-

ment pouvez-vous souffrir qu'on vous rende un pareil service? Avilir son semblable, traiter en esclave une créature humaine, c'est s'avilir soi-même! N'exigez donc jamais d'une femme de chambre que les services qui vous seront véritablement nécessaires; épargnez-lui, autant qu'il est en vous, tout ce qui pourrait lui causer de la fatigue ou lui inspirer de la répugnance. N'ayez point la bassesse, je dirai même la cruauté d'abuser de sa situation, en lui refusant les égards qui lui sont dus. Si vous voulez être un jour respectée de vos gens, accoutumez-vous de bonne heure à respecter aussi en eux les droits sacrés de l'humanité. Je ne puis m'habiller seule : ainsi ma femme de chambre m'aide à me coiffer et à m'habiller; mais je puis me déshabiller sans le secours de personne, et vous savez que jamais je n'ai fait veiller ma femme de chambre, que jamais je n'ai souffert qu'elle m'attendît, et que je me suis toujours déshabillée et couchée sans son aide. — Jamais non plus vous ne sonnez dans la nuit?... — Non, à moins que je ne sois malade. Si j'ai besoin de quelque chose, je me relève, fût-ce même en hiver. Je suis si accoutumée à me servir moi-même, que je n'en souffre nullement. On acquiert ainsi une adresse, une force, une agilité surprenantes : je n'ai pas l'air d'être robuste; et cependant, à mes veillées particulières, je fais continuellement de vrais tours de force. Je porte, de la meilleure grâce du monde, une énorme cruche pleine

d'eau ; l'hiver je pose dans mon feu de grosses et lourdes bûches. — Maman, je veux vous imiter ; dorénavant je me déshabillerai toute seule, si vous le permettez... — Non, vous êtes encore trop jeune. Votre âge est celui de la faiblesse ; mais, dès à présent, vous pouvez vous aider vous-même beaucoup plus que vous ne faites, et quand vous aurez quinze ans, vous ferez fort bien de prendre l'habitude de vous déshabiller sans le secours de personne... — Je vous promets, maman, de ne plus manquer aux égards que nous devons à ceux qui nous servent. — Il y a une foule d'autres égards qu'on leur doit encore ; entre autres, de ne jamais dire devant eux, ni directement, ni indirectement, une chose qui puisse les faire rougir de leur état. Par exemple, il y aurait une cruauté révoltante à citer, devant un domestique, un proverbe qui insultât à sa condition, comme celui-ci : *Mentir comme un laquais*. Il faut éviter avec le plus grand soin de semblables grossièretés, qui sont humiliantes pour eux, et souvent excitent leur ressentiment et leur haine ; on doit encore avoir l'attention de ne jamais se permettre en leur présence la moindre légèreté qui puisse ébranler leurs principes ; car nos discours et nos actions font sur eux la plus grande impression ; ainsi, nous sommes doublement condamnables, lorsque nous leur donnons de mauvais exemples. Enfin, la religion, la justice et l'humanité nous engagent également à les traiter avec douceur,

indulgence; à nous occuper de leurs intérêts, à les protéger dans toutes les occasions, et à les soigner avec affection lorsqu'ils sont malades ou qu'ils ont vieilli à notre service.

En prononçant ces paroles, madame de Clémire se levait pour sortir du salon; mais Caroline l'arrêta, en disant qu'elle avait une petite confidence à lui faire; et elle lui avoua que le matin elle avait eu un peu d'humeur contre Pulchérie. — Vous avez sans doute réparé ce tort? dit madame de Clémire. — Oui, maman, reprit Caroline. — Mais de quelle manière? — Je me suis fait violence, j'ai surmonté mon humeur, et le reste de la matinée j'ai été pour ma sœur comme à l'ordinaire. — Et vous ne lui avez point fait d'excuses? vous ne lui avez pas témoigné du regret d'avoir été un moment injuste? — Aussitôt qu'elle m'a vue reprendre ma gaieté, elle a repris toute la sienne, et elle n'avait plus l'air d'être fâchée le moins du monde. — Parce qu'elle n'a point de rancune, faut-il que vous paraissiez insensible? Si j'avais eu tort avec le dernier domestique de la maison, je lui en montrerais certainement du repentir, et je croirais justement m'honorer moi-même (car rien ne nous élève comme l'équité) en lui faisant des excuses proportionnées à l'offense. Le défaut le plus intolérable qu'on puisse avoir dans la société est celui de ne pas savoir reconnaître et réparer ses torts. Nous sommes si imparfaits, qu'il n'y a guère de

jours où nous ne fassions des fautes : aussi, la personne la plus aimable et la plus attachante sera-t-elle toujours celle qui, en avouant ses torts, montrera le plus de franchise et de sensibilité. C'est là le talent sublime des cœurs tendres et généreux ; tandis que les petites âmes et les esprits bornés, dominés par une mauvaise honte aussi méprisable que puérile, aiment mieux aggraver leurs fautes que de faire une démarche, ou de dire un seul mot qui pourrait tout expier. — Maman, je vais aller chercher ma sœur pour lui faire des excuses d'avoir eu un moment d'humeur et de ne lui en avoir pas témoigné sur-le-champ mon regret.

Caroline, après avoir été tendrement embrassée, sortit en courant pour aller retrouver sa sœur.

Madame de Clémire avait annoncé le matin qu'elle conterait une petite histoire à la veillée ; le soir elle s'acquitta de sa promesse en ces termes.

MICHEL ET JACQUELINE.

DANS la province de Normandie, à quelques lieues de Forges ¹, près de la riche abbaye de Bobec, vivait un bon fermier nommé Anselme. Il était pauvre, et pourtant si heureux, que depuis quinze ans il n'était sorti de sa chaumière que pour aller à l'église. Sa petite habitation était isolée au milieu d'une forêt; il n'avait pour société que sa femme et ses cinq enfants, et il n'en désirait pas d'autre. Il ne pouvait imaginer qu'après avoir labouré son champ il fût possible de trouver un plaisir plus doux que celui de se reposer au sein de sa famille. Trois arpents de terre, deux vaches, quelques poules formaient toutes ses posses-

¹ Ville célèbre par ses eaux minérales.

sions. Il avait à son service une servante et un pâtre, qu'il est nécessaire de vous faire connaître particulièrement. La servante se nommait Jacqueline. Élevée depuis son enfance dans la maison d'Anselme, elle avait les mœurs et les goûts sédentaires de ses maîtres, et n'avait jamais été à plus d'une demi-lieue de la chaumière : elle ne connaissait que l'abbaye de Bobec et sa petite église. Elle avait bien entendu parler de Forges ; mais comme ce village était à quatre lieues de son habitation, elle n'avait jamais eu la tentation d'entreprendre un aussi long voyage.

Jacqueline, comme vous le croyez bien, ne savait pas lire, elle n'avait même de sa vie ouvert un livre. Ses talents étaient bornés ; ils se réduisaient à savoir traire les vaches, faire du fromage, et aider sa maîtresse dans les petits travaux du ménage ; son esprit n'aurait pas embrassé des connaissances plus étendues, elle n'avait précisément que le degré d'intelligence nécessaire pour remplir passablement les devoirs de son état, et si le ciel ne lui eût pas donné des maîtres patients et humains, elle eût plus d'une fois couru le risque de perdre sa condition, mais du moins elle ne faisait point de fautes volontaires. Sa mémoire était presque nulle, joignez à cela qu'elle manquait de jugement et d'activité, mais ses intentions étaient si droites, son cœur si bon, que jamais Anselme et sa femme n'avaient pu se résoudre à la gronder. Le pâtre Michel, qui gardait les vaches,

était encore moins actif, plus inintelligent que Jacqueline. La faiblesse de sa constitution excusait, aux yeux de l'indulgent Anselme, son indolence et son incapacité; d'ailleurs Michel était d'un naturel doux et paisible; il avait de la probité, un sang-froid inaltérable, et une sérénité d'âme que rien ne pouvait troubler.

Il y avait tant de conformité entre Michel et Jacqueline, qu'il eût été impossible que se voyant tous les jours ils ne se fussent pas attachés l'un à l'autre. La sympathie ne tarda pas à se déclarer, et les deux jeunes gens demandèrent à leurs maîtres la permission de se marier; ce qui leur fut accordé. Jacqueline, au bout de trois ans, se trouvait mère de trois enfants, qui furent élevés avec ceux d'Anselme.

Vers ce temps, Jacqueline éprouva un sensible chagrin. La femme d'Anselme mourut, et le bonhomme ne survécut que deux ans à sa femme. Jacqueline et Michel perdaient le meilleur des maîtres, et le seul appui qu'ils eussent sur la terre. Des parents, tuteurs des enfants, vinrent s'emparer du petit héritage, et furent assez cruels pour renvoyer Michel et Jacqueline.

Il leur fallut quitter la cabane chérie qu'ils étaient habitués à regarder comme leur maison paternelle; il leur fallut s'arracher des bras des petits enfants du vertueux Anselme, de ces enfants qui, depuis deux ans, donnaient à Jacqueline le doux nom de mère!

La pauvre femme les embrassa en pleurant, et sortit désespérée, suivie de ses trois enfants et du triste Michel, qui portait sous son bras un gros paquet, contenant quelques vêtements grossiers, le seul bien qui restât à cette famille infortunée.

Dans cette affreuse situation, ils n'éprouvèrent heureusement aucune de ces inquiétudes incessantes qui tourmentent les gens prévoyants; ils étaient de caractère à ne ressentir jamais que la douleur du moment, et à ne se préoccuper nullement de l'avenir.

Avant de se mettre en route, Michel et Jacqueline avaient bien dîné, sans s'inquiéter où et comment ils souperaient. Ils ne s'entretenaient que de leur bon maître, des regrets que leur causait sa mort, et de leur tendresse pour les enfants qu'ils avaient été forcés d'abandonner. Tout en causant ainsi, ils marchèrent à l'aventure, et s'égarèrent dans la forêt. Jacqueline était grosse de six mois. Comme elle était fatiguée, elle s'assit au pied d'un arbre. Son mari s'assit à côté d'elle, et les trois petits enfants se rangèrent autour d'eux. On était au mois de juillet; lorsque le jour commença à baisser, un des petits enfants dit qu'il avait faim, et les deux autres au même moment demandèrent du pain. Michel avait quelques provisions dans un havresac : il les partagea avec sa femme et ses enfants. Après souper, on se décida à passer la nuit dans le bois, et à la pointe

du jour on trouva un sentier battu qui conduisit dans une espèce de plaine inculte à l'extrémité de la forêt.

Ce lieu sauvage était rempli de bruyères; on découvrit une source d'eau pure qui sortait d'une roche couverte de mousse. Cette vue causa la joie la plus vive à Jacqueline, car ses enfants mouraient de soif. Pour surcroît de bonheur, la lisière du bois était bordée d'une infinité de noisetiers, de mûriers et de framboisiers sauvages, et on y trouvait une grande quantité de fraises. Jacqueline fut enchantée à l'aspect de ce jardin naturel. — Michel ! s'écria-t-elle, établissons-nous ici ; voilà de l'eau, voici des fruits, nous y pourrions vivre. Faisons une cabane de feuillages pour nous garantir de la pluie. — Mais il faudrait avoir la permission de couper des branches d'arbres ?

Cette réflexion attrista Jacqueline. Dans ce moment, elle aperçut à quelque distance un jeune paysan qui cueillait des fraises ; elle s'approcha de lui, et lui demanda s'il savait à qui appartenait le lieu où ils étaient. — Vous êtes sur les terres de l'abbaye de Bobec, reprit le paysan. — Sommes-nous loin de l'abbaye ? — A trois petits quarts de lieue, et j'y vas porter tout à l'heure les fraises que je viens de ramasser.

Jacqueline tint conseil avec son mari ; il fut convenu que Michel partirait avec le jeune paysan pour se rendre à l'abbaye de Bobec. Jacqueline, ayant fait promettre à son mari de revenir le plus promptement

possible, resta, avec ses enfants, à l'entrée du bois.

Arrivé à l'abbaye, Michel obtint une audience de l'abbé; il lui exposa sa situation, et finit par demander de l'ouvrage, ou du moins la permission de s'établir sur la lisière du bois où ils s'étaient arrêtés. — Mais, demanda l'abbé, que savez-vous faire? — Je sais garder des vaches. — Nous n'avons pas besoin de pâtres : d'ailleurs, vous n'êtes pas de nos terres. — Je n'ai pas de quoi vivre : cela revient au même. — Nous ne pouvons malheureusement secourir tous les pauvres. — Je ne suis pas un pauvre : je ne demande pas l'aumône; nous avons du cœur; nous voulons bien travailler. — Je vous répète que les habitants de nos terres méritent la préférence. — Je suis pourtant bien faible et bien maladif! ainsi, vous devriez bien me prendre à votre service. — Comment! parce que vous êtes hors d'état de servir? — Vraiment oui; c'était à cause de cela que défunt mon maître Anselme m'avait pris, et qu'il me gardait. Mais vous, monsieur l'abbé, si vous n'aimez pas les infirmes, du moins donnez-nous la permission de bâtir une petite cabane de feuilles au milieu de ces bruyères. — Et comment vivrez-vous là? — Avec des fruits sauvages et des racines; il y a du cresson, des fraises, des noisettes, de l'eau; c'est un vrai paradis. — Et l'hiver? — L'hiver!... Ah! nous n'avions pas pensé à l'hiver. Mais il ne viendra pas de sitôt : nous ne sommes qu'au mois de juillet. — Écoutez, mon brave

homme, puisque vous le désirez tant, je vous permets de bâtir une cabane ; et de plus, je vous autorise à venir tous les deux jours à l'abbaye prendre une provision de pain et de pommes de terre pour vous et votre famille. — Justement j'ai un liavresac. — Allez : c'est tout ce que je puis faire. — C'est plus que je ne demandais : oh ! Jacqueline sera bien contente.

En disant ces paroles, Michel sortit précipitamment. Il était déjà hors de la cour de l'abbaye, lorsqu'on le rappela, par l'ordre de l'abbé, pour lui donner du pain bis et des pommes de terre cuites sous la cendre. Michel, qui avait une probité délicate, refusa d'abord de les recevoir. — M. l'abbé, ajouta-t-il, m'a dit que ce ne serait que tous les deux jours : ainsi, je reviendrai les prendre après-demain. Malgré sa résistance, on remplit ses poches de la petite provision donnée pour deux jours, et il partit très satisfait de l'heureux succès de sa démarche. Il s'empressa d'aller retrouver Jacqueline, et l'abordant d'un air triomphant, il répondit à toutes ses questions. Jacqueline, charmée de ce récit, le gronda cependant de n'avoir pas acheté dans le village de Bobec une serpe pour couper les branches d'arbres. — Car enfin, dit-elle, nous avons neuf livres dix sous (c'était le fruit de leurs épargnes de dix ans) ; que veux-tu que nous fassions de cet argent ? — C'est vrai, répondit Michel ; mais on ne peut pas penser à tout ; nous avons bien

oublié que l'hiver viendrait ! — A propos de l'hiver, il faudra que tu gardes de l'argent pour acheter des peaux de mouton. — Oui, car il faut que nous ne manquions de rien, puisque nous devons passer notre vie ici. — Allons, mettons-nous à l'ouvrage. Nous pouvons toujours couper de petites branches avec nos couteaux.

En disant ces paroles, Jacqueline s'achemina vers le bois. Son mari la suivit, et tous deux travaillèrent sans relâche jusqu'à la nuit. Le mari et la femme n'étaient ni robustes ni industriels; aussi furent-ils plus de quinze jours à construire une petite cabane, à la vérité assez solide, mais qui avait un inconvénient dont ils ne s'aperçurent que lorsque l'ouvrage fut presque entièrement fini. Ils avaient oublié (car, comme disait Michel, on ne peut pas penser à tout) qu'ils devaient loger dans cette cabane, et que par conséquent il était indispensable que son élévation fût proportionnée à leur taille. Mais comme il est plus commode de travailler à hauteur d'appui que d'élever les bras au-dessus de sa tête, ils avaient choisi la manière la moins fatigante; de sorte que Jacqueline et Michel auraient pu s'appuyer sur le toit de leur cabane, comme on s'appuie sur un balcon. Jacqueline fut la première frappée de ce défaut de construction : quoique l'édifice fût très avancé, elle eut le courage de recommencer sur nouveaux frais; mais Michel l'en détourna. — Au reste, dit-il, on

n'entre dans sa maison que pour se reposer : ne suffit-il pas qu'on puisse y être assis ou couché ?

Jacqueline n'eut rien à répondre à ce raisonnement ; et malgré cette erreur dans les dimensions la cabane fut achevée.

Le jour où l'on y dina pour la première fois fut un jour de fête. Justement Michel avait été le matin à l'abbaye ; il rapportait des pommes de terre et du pain frais, et en outre une pinte de lait et des œufs qu'il avait achetés dans le village. La joie des petits enfants fut extrême à la vue de ce délicieux festin. Leur gaieté excita celle de Michel et de Jacqueline. Enfin, rien ne manquait à l'agrément du repas, car les convives avaient autant d'appétit que de bonne humeur. La nuit, on dormit du sommeil le plus tranquille. Après avoir passé vingt-huit nuits exposé aux injures de l'air, on trouva une douceur inexprimable à se reposer sur une épaisse feuillée et à se coucher sur de la paille bien fraîche. Le lendemain matin, on se réveilla dans la plus parfaite santé.

— Il n'y a rien de tel, dit Michel, que d'avoir toutes ses aises. On a beau dire qu'on s'accoutume à tout, je n'aurais jamais dormi comme cela sur la terre et à la belle étoile. — Ni moi non plus, reprit Jacqueline. Je me souviens toujours de la bonne étable où nous couchions chez notre pauvre maître. — Jacqueline, notre cabane vaut bien l'étable, n'est-ce pas ? — Oh ! sûrement ; et puis, nous sommes chez nous,

et comme le disait notre maître, on n'est heureux que dans son ménage.

Ce ménage, qui suffisait au bonheur de Jacqueline, n'était formé que de la veille. Michel avait acheté une écuelle et cinq cuillers de bois, des peaux de mouton, du lin pour Jacqueline, qui possédait une quenouille et qui savait filer assez passablement. Tel avait été l'emploi des neuf livres dix sous. Michel, de son côté, se créa quelques occupations; il prenait avec de la glu de petits oiseaux qu'il portait à l'abbaye; et au bout du mois il allait vendre le lin qu'avait filé sa femme, ce qui produisait un mince revenu : car, comme je l'ai dit, Jacqueline n'était ni active ni laborieuse.

Tout l'été se passa de la sorte. Au mois de septembre, Jacqueline accoucha le plus heureusement du monde d'une petite fille, qu'elle nourrit. Enfin l'hiver vint, et malgré les peaux de mouton, la cabane parut alors beaucoup moins agréable, d'autant plus qu'on était privé des framboises, des mûres et des autres fruits des bois. Cependant Michel et Jacqueline ne souffrirent pas du froid autant qu'on pourrait l'imaginer. Ils n'avaient de leur vie couché dans une chambre bien close et à cheminée : l'étable dont ils conservaient un si doux souvenir avait un toit percé en plusieurs endroits, et une porte dont les planches mal jointes laissaient dans toute l'étendue des battants trois ou quatre fentes assez larges

pour y passer facilement la main. Ainsi, Jacqueline et son mari, même pendant le temps le plus rigoureux de l'hiver, ne trouvèrent pas une grande différence entre leur cabane et l'étable, objets de leurs regrets ; durant l'été, la feuillée située sur un terrain sec, et abritée par une forêt remplie de fleurs champêtres, de racines et de fruits, était plus agréable qu'une étable obscure et humide, bâtie dans une petite basse-cour pleine de fumier, et traversée par une grande mare d'eau verte et bourbeuse.

Sur la fin de l'hiver, Michel qui, depuis deux mois, marchait avec beaucoup de peine, se trouva dans l'impossibilité absolue de se rendre à l'abbaye pour recevoir sa subsistance : Jacqueline y alla à sa place, et le pauvre Michel resta dans sa cabane tristement couché sur son lit de feuilles. Il ne souffrait point de douleurs vives ; sa tranquillité naturelle et sa piété le préservaient de l'impatience et de l'ennui : il priait Dieu toute la journée ; Jacqueline filait ou disait son chapelet à côté de lui ; ses petits enfants venaient le caresser, et il ne se trouvait point absolument malheureux : un an se passa de la sorte.

Il y avait déjà deux années que Michel et Jacqueline habitaient leur cabane. Un jour (c'était au mois de juillet), Jacqueline, qui avait été ramasser des feuilles dans le bois, accourut tout essoufflée à la cabane : — Ah ! Michel, s'écria-t-elle, la belle chose que je viens de voir ! — Quoi donc ? — Un beau carrosse tout

jaune qui n'a point de toit : c'est quasiment fait comme une charrette, mais c'est reluisant... et puis six chevaux tout bigarrés d'argent!... et de belles dames dans le carrosse, des beaux messieurs derrière, et qui sont habillés de rouge!

La calèche parut bientôt. Jacqueline s'élança hors de la cabane ; tous les petits enfants la suivirent. Dans la voiture était une jeune dame, elle jeta sur Jacqueline et sur ses enfants le plus doux regard, et cria au cocher d'arrêter. Jacqueline, surprise et enchantée, n'osait avancer.

La jeune inconnue, suivie de quatre dames qui descendirent avec elle de la calèche, s'approcha de Jacqueline. — Ces quatre enfants, lui dit-elle, sont-ils à vous? — Oui, madame. — Pauvres petits ! ils sont presque entièrement nus. — Oh ! les deux derniers ont des brassières ; mais nous les gardons pour l'hiver. — Et vous passez le jour dans cette cabane? — Le jour et la nuit aussi. — Quoi ! vous n'avez point d'autre logement? — Non, madame, depuis deux ans ; mais nous y sommes bien pendant l'été : il n'y a que l'hiver qui est un peu rude, surtout depuis que mon mari est malade. — Votre mari est malade ! est-il couché dans cette petite cabane? — Oui, madame. — O ciel !... Ah ! que je suis heureuse qu'on nous ait égarées dans cette forêt, et que le hasard nous ait conduites ici !

En disant ces mots, l'inconnue s'avança vers la

cabane et y entra avec les dames de sa suite, non sans peine ; car les souliers à talons ¹, les chapeaux et les plumes obligèrent de se courber tellement, que l'inconnue, ne pouvant supporter la contrainte de cette attitude, prit le parti de se mettre à genoux. — Grand Dieu ! dit-elle, en tournant vers Michel des yeux humides de larmes, se peut-il que depuis trois ans vous n'ayez point eu d'autre asile?... Comment n'avez-vous point trouvé des secours à Forges ? — Oh ! madame, Forges est si loin ! répondit Jacqueline. — Vous n'en êtes qu'à trois lieues. — Mon mari est impotent depuis dix-huit mois : je ne pouvais le laisser là pour faire moi-même un si grand voyage ; et puis nous ne manquons pas de secours ; on nous donne du pain et des pommes de terre.

A ces mots, l'inconnue tira sa bourse de sa poche : — Tenez, dit-elle à Jacqueline, ce soir je vous enverrai chercher, et puisque vous aimez ce lieu, vous y reviendrez, je vous le promets ; mais vous irez passer quelque temps à Forges ; car votre mari a besoin des secours d'un médecin.

Jacqueline se mit à considérer les pièces d'or que l'inconnue venait de lui donner ; enfin, rompant le silence : — Puisque vous êtes si bonne, madame, dit-elle, je vous avoue que ces pièces-là ne peuvent nous servir ; on ne connaît pas ça dans le pays. —

¹ On a porté des souliers à talons jusqu'à la révolution de 1789.

Quoi ! vous n'avez jamais vu d'or ? — Oh ! si fait : j'ai vu de la dorure dans la chapelle de Bobec ; mais la monnaie d'or n'est sûrement pas reçue dans le pays, car je n'en ai même pas entendu parler.

L'inconnue, frappée d'un excès de misère dont elle n'avait jamais eu l'idée, ne put retenir ses larmes. Cependant elle engagea Jacqueline à garder l'or qu'elle avait reçu ; mais pour la satisfaire, elle lui fit donner quelques écus, qui furent acceptés avec autant de satisfaction que de reconnaissance.

L'inconnue et les dames qui l'accompagnaient sortirent de la cabane, montèrent en calèche, et retournèrent à Forges, laissant Michel et Jacqueline transportés de joie et d'admiration. Ils ne s'entretinrent que de *la belle dame*, et le soir ils en parlaient encore, lorsqu'on vint les chercher pour les conduire à Forges. Quatre hommes posèrent doucement Michel sur un brancard, et le portèrent ainsi couché sur un matelas. Jacqueline et ses enfants montèrent dans une charrette couverte, et la petite famille arriva à Forges vers les neuf heures du soir. On les conduisit dans une maison où ils trouvèrent du linge et de bons lits.

Aussitôt que Michel fut couché, Jacqueline le quitta pour aller questionner son hôtesse. Au bout d'un quart d'heure, elle revint. — Oh ! Michel ! s'écria-t-elle, tu vas être bien émerveillé !... — Dis donc vite. — La belle dame !... Sais-tu ce que c'est

qu'une princesse ? — Non. — Eh bien ! la belle dame est une princesse... et puis elle s'appelle encore duchesse... et puis elle a encore un autre nom... mais je l'ai oublié, le troisième nom... Enfin, par-dessus tout cela, elle est parente du roi. — Elle n'en est pas plus fière toujours. — Oh ! pour cela, non. — Une parente du roi avoir un regard si humain, une si douce parole ! — Tu ne devinerais jamais pourquoi elle est venue à Forges ? C'est pour boire d'une certaine eau qui a de grandes vertus ; moi, je n'ai pas grand-foi à cette fontaine-là ; mais je ferai une neuvaine pour que Dieu donne à cette chère bonne dame tout ce qu'elle peut désirer.

L'hôtesse interrompit cet entretien, en apportant un excellent souper. Michel et sa femme n'avaient jamais bu de vin. Ils en burent pour la première fois à la santé de leur bienfaitrice, et Jacqueline se coucha, en remerciant le ciel et en bénissant mille fois sa jeune protectrice.

Le lendemain, Jacqueline fut éveillée par une couturière qui vint lui prendre mesure ainsi qu'à ses petits enfants, en disant que la princesse lui avait commandé des chemises et des habits pour toute la famille. En effet, quelques jours après Jacqueline reçut le trousseau le plus complet : bas, souliers, coiffure, rien n'était oublié. La pauvre mère se livrait à une joie d'autant plus pure que la santé de Michel se rétablissait à vue d'œil. Les soins assidus du médecin,

un logement sain, une bonne nourriture avaient déjà produit un mieux surprenant, et au bout de trois semaines Michel fut en état de se lever et de marcher dans sa chambre.

A cette époque, Jacqueline eut une entrevue avec sa bienfaitrice, qui, lui présentant un trousseau de clefs : — Voilà, lui dit-elle, les clefs de votre maison et de vos armoires ; allez chez vous, ma bonne Jacqueline : j'irai vous voir demain matin et vous demander à déjeuner.

Jacqueline, éperdue, bégaya quelques mots de remerciement, et reçut les clefs d'un air embarrassé, ne pouvant croire qu'elle eût une maison et des armoires, ni que *la parente du roi* pût venir déjeuner chez elle.

Le jour même, Michel, sa femme et ses enfants furent reconduits au lieu où on les avait trouvés. Mais quelle fut leur surprise en voyant, à la place de leur cabane de feuilles, une jolie petite maison située au milieu d'un grand jardin ! Les enfants poussèrent des cris de joie ; Michel et Jacqueline les embrassèrent en pleurant. — O mon Dieu ! dit Jacqueline en joignant les mains, qu'avons-nous fait pour mériter tant de bonheur ?...

La charrette s'arrêta ; on fit entrer Michel et Jacqueline dans leur habitation, composée de deux jolies chambres, d'un bûcher, et d'une petite cuisine remplie de tous les ustensiles nécessaires dans un

ménage. La chambre avait une cheminée, et pour meubles deux bons lits avec des rideaux d'indienne, deux tables de bois, quatre chaises de paille, deux fauteuils et une grande armoire. Jacqueline, prenant son trousseau de clefs, ouvrit l'armoire, et y trouva deux habits complets pour son mari, autant pour elle et pour les enfants, des chemises, des bas, des bonnets, et en outre, des draps, des nappes, et une énorme provision de lin pour filer.

Quand Jacqueline eut fait l'inventaire de son armoire, on la mena dans son jardin déjà rempli de légumes; ensuite on lui fit voir une petite basse-cour où se trouvaient une vingtaine de poules, et une étable qui renfermait deux belles vaches; on lui apprit qu'elle possédait encore un petit pré, situé à un demi-quart de lieue de sa maison.

Jacqueline croyait rêver. — Quoi! disait-elle à son mari, nous sommes plus riches que ne l'était défunt notre maître Anselme!... Sa chaumière n'était qu'une mesure au prix de celle-ci. Notre jardin est deux fois plus grand que n'était le sien! O Michel! il ne faudra jamais oublier notre feuillée, surtout l'hiver, quand nous serons avec nos enfants autour du feu, afin de remercier toujours Dieu d'aussi bon cœur qu'à présent.

En parlant ainsi, de douces larmes coulaient des yeux de Jacqueline; Michel pleurait aussi, et l'un et l'autre embrassaient les enfants, et recevaient leurs

caresses avec un plaisir, une joie qu'ils n'avaient jamais ressentis.

Jacqueline ne put fermer l'œil de la nuit ; elle ne cessa de prier Dieu de bénir son illustre bienfaitrice. Au point du jour elle se leva ainsi que son mari. L'heureux couple s'empressa de visiter de nouveau la cuisine, le jardin, l'étable. Ensuite on habilla les enfants, on se para de ses plus beaux habits, et l'on s'occupa du déjeuner. On étala sur la table une nappe toute neuve, on y posa deux grandes jattes pleines de crème, du bon pain bis, du beurre frais, et une corbeille de noisettes nouvellement cueillies : alors on attendit *la bonne chère dame* avec autant de trouble que d'impatience.

A onze heures le fils aîné, posé en sentinelle du côté du bois, quitta son poste, et vint annoncer qu'il voyait de loin la calèche. Alors Jacqueline et Michel se prirent le bras : Michel, encore mal assuré sur ses jambes, s'affligeait de ne pouvoir marcher plus vite : les enfants, voulant courir devant, se précipitèrent en tumulte vers la porte. Le père et la mère les rappelèrent, et pour la première fois se plainquirent de leur désobéissance.

Au moment où Jacqueline et Michel arrivaient à la porte de leur cour, la jeune princesse descendait de sa voiture. Ils se jetèrent à ses pieds, et Jacqueline lui montrant Michel : — O madame, dit-elle d'une voix entrecoupée, il est guéri ! il peut marcher. Nos

enfants ne souffriront plus du froid, nous avons un abri pour l'hiver et l'été ; et c'est à vous que nous devons tout cela : le bon Dieu vous récompensera ; pour nous, hélas ! nous ne pouvons que vous remercier !

La charmante et vertueuse princesse mêla ses larmes à celles de ses protégés ; elle releva Jacqueline, et lui prenant le bras, elle entra ainsi dans la maison. Le déjeuner fut trouvé excellent, on se promena dans le jardin, et l'on entra dans l'étable.

A midi, la princesse prit congé de ses hôtes, et remonta en voiture. Elle venait de voir par elle-même qu'il n'y a point d'états, point de classes où l'on ne puisse trouver des sentiments nobles et généreux. Les maçons qui avaient bâti la maison, touchés d'une action qui assurait le bonheur d'une famille entière, voulurent y parvenir autant qu'il était en eux. Ils avaient travaillé jour et nuit, et lorsque la maison fut achevée, ils refusèrent l'argent qu'on leur offrit en paiement. Il fut absolument impossible de leur faire rien accepter, et on ne put les payer qu'en les employant sur-le-champ à d'autres travaux pour lesquels on leur donna le double de la somme qu'ils demandaient.

— Cette histoire est charmante, dit M. de la Palinière ; il n'est pas difficile de deviner le nom de l'auguste bienfaitrice de ces bonnes gens. On peut citer d'elle tant de traits de ce genre, que ce récit ne m'a causé nulle surprise. J'ai admiré aussi la générosité



des maçons qui s'accordent à travailler jour et nuit uniquement pour participer à une bonne action, refusant obstinément le salaire qui leur est dû. Il y a dans ce procédé une délicatesse qui fait honneur à ces braves gens. — J'ai été témoin de cette bonne action, ajouta madame de Clémire, et j'en ai été charmée comme vous.

Comme madame de Clémire achevait ces mots, la baronne regarda à sa montre. — Oh! maman, dit César, il n'est pas dix heures! l'histoire de Michel et Jacqueline a été trop courte, et puis vous l'avez finie si brusquement, sans nous laisser le temps de faire une question. — Cela est vrai, ajouta Pulchérie.

— Vous connaissez notre bonne princesse, reprit madame de Clémire; je vais maintenant vous conter un trait de sa fille. Cette charmante enfant, âgée de six ans et demi, passe tous les étés à la campagne. L'année dernière, elle rencontra à la promenade, dans la forêt de Montmorency, une jolie petite paysanne que sa mère tenait par la main. La mère offrit un panier de fraises à la jeune princesse, qui, voyant de près la petite fille, s'aperçut qu'elle était aveugle; ce qui la surprit beaucoup, parce que l'enfant avait les yeux ouverts et parfaitement beaux. La paysanne fut questionnée; elle répondit que son enfant n'était pas aveugle de naissance, mais qu'elle n'avait pas le moyen de la mener à Paris pour consulter des chirurgiens. — Est-ce que les chirurgiens pourraient lui

rendre la vue? demanda la princesse. — On le dit. — Eh bien! je la mènerai à Paris quand j'y retournerai; je lui ferai une petite place dans la voiture à côté de moi.

La paysanne attendrie ne savait comment témoigner sa reconnaissance; les personnes qui suivaient la jeune princesse lui recommandèrent de venir le lendemain matin à Saint-L***.

D'après l'idée que la princesse avait eue d'elle-même, et de premier mouvement, on envoya la petite paysanne à Paris, chez un oculiste qui la garda tout l'été et une partie de l'hiver. Cette année, la jeune princesse, en arrivant à Saint-L***, fut agréablement surprise lorsqu'on lui amena la petite fille parfaitement guérie. — Quoi! s'écria-t-elle, vous n'êtes plus aveugle? — Non, mademoiselle. — Êtes-vous bien contente? — Sûrement, parce que je pourrai travailler. — Et lire? — Oh! mademoiselle, je ne sais pas lire. — Mais pourtant, vous êtes plus grande que moi, et je sais lire. — J'ai été aveugle pendant deux ans. — Cela est vrai, mais à présent que vous voyez clair, vous apprendrez? — Ma mère n'est pas assez riche pour m'envoyer à l'école. — Pauvre petite!... Voulez-vous que je vous apprenne à lire? si cela vous fait plaisir, je vous donnerai une leçon tous les jours.

La petite fille crut que la princesse plaisantait, elle se mit à rire. La princesse insista; et une des personnes qui étaient avec elle parut combattre cette ré-

solution. — Songez, mademoiselle, lui dit-elle, qu'il faut qu'une maîtresse ait une patience à toute épreuve. — Je l'aurai. — Ce sera peut-être long. — Cela ne m'ennuiera pas : moi, je lisais couramment au bout de quinze leçons. — J'en conviens ; beaucoup d'enfants, avec la méthode qu'on a employée pour vous, ont appris à lire en aussi peu de temps. Cependant, si Nanette a la tête bien dure, et qu'elle n'ait pas beaucoup d'application, il lui faudra peut-être trois mois de leçons. — Serons-nous encore ici dans trois mois ! — Oui, mademoiselle. — Eh bien, Nanette aura le temps d'apprendre, et je vais lui donner sa première leçon.

L'aimable enfant alla chercher le livre et la boîte de fiches, fit asseoir Nanette devant elle, et avec autant de douceur et de grâce que d'intelligence, lui donna une longue leçon. En renvoyant Nanette, on convint qu'elle reviendrait chaque jour à la même heure.

Quoique la petite paysanne, comme on l'avait prévu, n'eût pas beaucoup d'application, la maîtresse ne se rebuta point : avec une patience et une persévérance bien extraordinaires à son âge, elle acheva ce qu'elle avait commencé. C'était un spectacle charmant que de la voir donnant sa leçon, montrant avec sa petite main les figures et les mots, reprenant tout bas, louant tout haut, encourageant son écolière, lui promettant des récompenses, jouissant de ses progrès, et lorsqu'elle lisait bien, regardant autour d'elle,

comme pour recueillir les suffrages des spectateurs étonnés. Nanette, avant la fin de l'automne, sut lire aussi bien que sa jeune bienfaitrice; celle-ci lui donna des joujoux, des livres et lui dit en partant : — Adieu, Nanette : l'été prochain je vous apprendrai encore autre chose.

— Oh ! la charmante petite princesse ! s'écria Pulchérie ; elle sera digne de sa mère ! Cette réflexion termina la veillée ¹.

Avant de se retirer, les enfants demandèrent et obtinrent la permission d'aller en vendanges chez le bonhomme Benoît. Le lendemain on se leva de meilleure heure qu'à l'ordinaire, afin de voir si le vannier avait envoyé tout ce qu'on lui avait commandé depuis plus de quinze jours. A huit heures, on apporta au château quatre jolies petites hottes proportionnées aux tailles de César, de ses sœurs et d'Augustin ; quatre paniers à anses, et quatre paires de gros ciseaux pour couper le raisin. Une heure après le dîner, on partit à pied pour se rendre à la vigne de Benoît, qui était à une demi-lieue du château. Il fut convenu que les petits vendangeurs travailleraient pendant deux bonnes heures pour le compte de Benoît ; qu'au bout de ce temps on goûterait avec les paysans, et qu'ensuite on remplirait sa hotte et son panier de raisin, qu'on enverrait au château sur une

¹ Ce trait est de mademoiselle d'Orléans, sœur du roi Louis-Philippe.

charrette. Toutes ces conventions furent observées avec autant de plaisir que d'exactitude. Benoît avoua que ses propres enfants n'avaient pas mieux travaillé que les gens du château, et jamais journée ne s'écoula d'une manière plus agréable et ne parut plus amusante. On ne quitta la vigne qu'après s'être promis de se revoir aux vendanges prochaines, et les trois enfants montèrent dans une charrette qui les ramena à Champcery, où ils arrivèrent au déclin du jour.

Afin qu'il ne manquât rien à cette joyeuse journée, la baronne, longtemps priée par les jeunes vendangeurs, consentit à raconter une histoire.

— Votre mère, à la veillée dernière, vous a fait connaître quelques belles actions d'une jeune princesse ; je vais, à mon tour, vous citer un trait honorable de personnes beaucoup moins bien traitées de la fortune.



RECONNAISSANCE ET PROBITE ¹.

DANS le fond de l'Auvergne, à peu de distance de Clermont, vivait un honnête cultivateur, que divers accidents avaient entièrement ruiné malgré la sagesse de sa conduite. Il était veuf, et ne s'étant marié qu'à l'âge de cinquante-deux ans, il était déjà un vieillard lorsque son fils unique n'avait encore que dix ans. Ce bon paysan, nommé Furcy, habitait une petite cabane délabrée; il travaillait en journée, et son modique salaire suffisait à peine pour sa subsistance et celle de Bourguignon, son enfant; cependant il avait conservé une chèvre, uniquement des-

¹ Cette histoire n'est point d'invention; elle est consignée dans les mémoires de l'Académie française, et elle a eu la plus grande publicité. On a conservé fidèlement les noms des deux héros.

tinée à la nourriture de Bourguignon. Le pauvre Furcy se privait de tout pour subvenir aux besoins de son fils ; mais, à la fin, sa misère devint telle qu'il fut obligé de l'envoyer à Paris pour y chercher fortune ; un roulier de ses amis se chargea de l'y conduire *gratis*. Ce roulier consola de son mieux l'infortuné Furcy. — Votre petit Bourguignon, lui dit-il, est avisé, intelligent, d'ailleurs il est robuste, accoutumé à gravir nos montagnes : il fera les commissions mieux qu'un autre ; et puis je l'établirai dans la rue Saint-Honoré, à côté de la *maison neuve des Feuillants* ; j'ai là des connaissances, entre autres celle du portier Chassin, qui est jeune, et un bien brave homme ; je vous réponds qu'il prendra en amitié Bourguignon, et qu'il lui sera bien utile. Ces promesses adoucirent un peu la douleur de Furcy ; il donna à son fils ses plus tendres bénédictions. Bourguignon, tout en pleurs, lui promit de revenir au bout de six mois. Durant le voyage, qui fut très heureux, il pleurait souvent ; le roulier chantait. Malgré son chagrin, Bourguignon ne perdait pas une occasion de se rendre utile : placé sur la grande charrette, il se hâtait d'en descendre au moindre accident ; il étonnait le roulier par sa force, son adresse et son agilité ; et il acheva de gagner entièrement son affection.

Enfin on arriva à Paris ; Bourguignon fut bien surpris de trouver cette ville beaucoup plus grande

que Clermont. Le roulier, suivant sa promesse, le présenta, le jour même, au portier Chassin; celui-ci le reçut parfaitement, et lui donna des marques non équivoques de bienveillance et d'intérêt. Il obtint pour lui la permission de passer une huitaine de nuits sous un hangar qui se trouvait dans la cour : en outre, il lui donna à manger, et dès le lendemain il parla en sa faveur à quelques-uns des locataires, et leur inspira le désir de voir son protégé. Chacun fut charmé de la vivacité et de la gentillesse du petit Auvergnat; on lui promit de le choisir pour commissionnaire, quand il connaîtrait un peu les rues de Paris. Bourguignon acquit promptement cette connaissance, grâce aux conseils et aux renseignements de son protecteur Chassin, et alors il eut un grand nombre de pratiques. Malgré son jargon auvergnat, il se faisait entendre parfaitement; il était si diligent, si exact et si fidèle, qu'on le préférait aux commissionnaires les plus expérimentés, et qu'on le payait toujours avec une libéralité particulière.

Tandis que Bourguignon prospérait à Paris, son pauvre père, en Auvergne, endurait les fatigues du travail le plus pénible, les angoisses de la misère, et les tourments des inquiétudes paternelles. Il n'était nullement soulagé dans sa dépense par le départ de son enfant : car non-seulement il ne voulait pas profiter des travaux particuliers de Bourguignon, mais il avait formé le projet de mettre de côté pour lui

quelques petites épargnes de son propre travail. — J'aurai du moins en mourant, se disait-il, la consolation de lui laisser une bonne petite somme pour héritage.

Cette idée donnait un grand courage à Furcy, malgré l'épuisement de ses forces physiques. Un matin, au mois de décembre, il retournait à pied lentement chez lui, lorsque, succombant à sa lassitude, il fut obligé de s'arrêter et de s'asseoir sur une pierre. Il se trouvait au pied de la fameuse montagne dont le sommet était habité par la respectable famille des Pinons ¹. — Hélas ! dit Furcy en levant les yeux vers la montagne, si je pouvais monter là-haut, j'y trouverais tous les secours dont j'ai besoin ; mais il faudra peut-être que je meure ici, à côté des meilleurs amis des pauvres voyageurs ; ils sont là : ils ne peuvent m'entendre ; et je ne puis profiter de leur compassion et de leur charité !

Cependant le malheureux Furcy, faisant un effort

¹ Communauté célèbre de riches et vertueux laboureurs, possesseurs de la montagne et de tous les champs d'alentour, formant une espèce de petite république, ayant ses lois particulières, et dont le père ou l'aïeul de la famille était le chef. Leurs coutumes, leur piété, leurs mœurs simples semblaient reproduire et réaliser toutes les traditions de l'âge d'or. L'auteur de cet ouvrage a vu cet établissement, et tout ce qu'elle va décrire relativement à cette famille sera de la plus scrupuleuse exactitude. On ignore si, par un heureux oubli, la révolution a laissé subsister sur la cime de cette montagne l'ordre, la paix et un bonheur d'autant plus pur que la religion et la piété filiale en étaient les bases.

en s'appuyant fortement sur son bâton, essaya de faire quelques pas sur le chemin escarpé de la montagne ; mais il ne put continuer, et sans son bâton il aurait fait une chute dangereuse : alors, perdant tout espoir, il pensa à son enfant, et ne put retenir ses larmes ; mais, appelant à son aide celui qui nous entend toujours, il invoqua Dieu, lui demanda de bénir son fils, de lui tenir lieu de père ; résigné à son sort et confiant dans la divine Providence, il croisa ses bras sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent : il s'évanouit!...

Quelques minutes après, un des jeunes Pinons, revenant à la montagne sur un char-à-banc, aperçut le vieillard ; il s'approcha, et voyant qu'il était sans connaissance, il le prit dans son char-à-banc, et continua sa route. Pendant le trajet Furcy reprit l'usage de ses sens ; la vue d'un visage humain lui causa une telle joie, qu'il se ranima tout à fait ; et lorsqu'il examina ce jeune homme, dont la douce physionomie exprimait une tendre compassion, il crut voir un ange libérateur.

Arrivé dans l'habitation des Pinons, on le fit entrer dans la vaste et belle cuisine qui servait de salle à manger et de salon à toute la famille. Le vieillard remarqua, en entrant, quinze ou seize jeunes filles vêtues uniformément de calmandes brunes, et portant attachés sur leurs têtes de longs voiles blancs, modeste parure qui les distinguait des femmes ma-

riées; chacune d'elles tenait une quenouille et filait. Leurs mères et grand'mères, assises vis-à-vis-d'elles, filaient aussi, mais au rouet. Cette intéressante réunion, qui offrait le contraste de la grave expérience un peu sévère avec la douce et timide innocence, charma les yeux du vieillard; les jeunes filles se levèrent à son approche et le firent asseoir au coin du feu, dans le grand *fauteuil d'hospitalité* : c'est ainsi qu'on appelait dans cette maison le siège commode et bien rembourré que l'on destinait au voyageur malade ou fatigué. Lorsque aucun étranger n'était dans cette salle, le fauteuil restait vide. Deux jeunes filles s'empressèrent de ranimer le feu pour réchauffer le vieillard; d'autres lui préparèrent un bouillon, tandis que le grand-père, chef de la famille, donnait des ordres pour son dîner et pour qu'il fût logé durant deux ou trois jours.

Il y avait toujours dans cette maison un logement séparé pour un ecclésiastique infirme ou octogénaire, oncle ou grand-oncle des maîtres de cette ferme immense; car, de temps immémorial, à chaque génération un cadet de famille entrait au séminaire et se faisait prêtre; et s'il arrivait qu'il ne fût plus en état d'exercer les fonctions du saint ministère, il était reçu avec vénération dans ce paisible asile. A cette époque, il y en avait un âgé de quatre-vingt-six ans; comme Furcy se trouva beaucoup mieux dans l'après-midi, il témoigna le désir de recevoir la bénédiction

du pieux et vénérable ecclésiastique. On le conduisit vers lui ; il était dans son oratoire. Furcy éprouva une joie mêlée d'espérance en voyant un vieillard âgé de vingt-quatre ans de plus que lui !... Mais son âme fut remplie d'une bien douce consolation quand il eut entendu ses saintes exhortations, et qu'il eut reçu de sa main un chapelet béni.

A son retour dans la salle, Furcy y retrouva les jeunes filles qui, toutes à l'unisson, chantaient des noëls (car on était à la surveillance de cette grande fête) ; ces voix si fraîches, si justes et si mélodieuses, lui causèrent un tel ravissement que la nuit suivante, durant un tranquille sommeil, il crut toujours entendre les célestes concerts des anges.

Il fut convenu que Furcy passerait plusieurs jours sur la montagne. Le lendemain matin, il alla de bonne heure faire sa prière dans l'oratoire, et après le déjeuner, comme il faisait beau, on le mena dans le verger, où il fit une assez longue promenade. Le chef de la famille ramena Furcy à la maison et le fit asseoir dans le fauteuil hospitalier. En ce moment on vint annoncer la visite de la marquise de..., qui voyageait avec quelques autres personnes, et qui ne voulait pas quitter l'Auvergne sans avoir visité la célèbre communauté des Pinons. En entrant dans la salle la marquise s'approcha du feu pour se chauffer, et le maître de la maison, se tournant vers elle, lui dit en lui montrant Furcy : — Madame, je ne vous offre pas la place

d'honneur ; vous le voyez, elle est occupée par un étranger malade¹.

Comme le dîner était servi, on y invita la marquise, qui accepta avec plaisir, ainsi que les amis qu'elle avait amenés. On se mit à table avec les bons paysans ; la marquise admira leur politesse naturelle ; on parla des merveilles de l'Auvergne, de ses volcans éteints qui forment de profondes cavités en entonnoir où l'on peut descendre, et au fond desquels on trouve souvent quelque grand châtaignier. On vanta la beauté de la grotte de Royat avec ses nombreuses cascades, près de Clermont. On n'oublia pas de mentionner les fontaines de Poix, et celle qui a la propriété de pétrifier promptement les substances végétales ou animales qu'on y plonge, en les recouvrant d'un sédiment qui acquiert avec le temps une excessive dureté. Un des jeunes Pinons fit un long éloge de l'étendue des bois et de la beauté du château de la terre de Randan.

Aussitôt après le dîner la marquise quitta ses hôtes, emportant de cette montagne et de ses habitants un souvenir que le temps n'a point effacé ; et quelques jours après, Furcy, comblé de leurs bontés et bien reposé de ses fatigues, reprit le chemin de sa chaumière.

Pendant que ce bon vieillard employait ses forces

¹ L'auteur a entendu ces paroles, dans une occasion absolument semblable.

défaillantes à grossir la somme qu'il destinait à son enfant, ce dernier de son côté, pensant toujours à son père, travaillait avec une ardeur infatigable ; il continuait à être protégé des personnes qui habitaient la maison neuve des Feuillants, et l'honnête portier Chassin avait pour lui une véritable amitié ; il le nourrissait presque entièrement, toutes les commissions de la maison lui étaient toujours généreusement payées ; le propriétaire, M. de Villiers, lui donnait en outre de quoi se vêtir, tantôt des habits, tantôt des gilets, tantôt des bas, et il lui avait réservé un petit refuge bien clos et bien propre dans sa maison ; de sorte que Bourguignon, logé, entretenu et nourri, pouvait, sans manquer de rien, mettre de côté tout l'argent qu'il gagnait. Au bout de sept mois il se trouvait posséder un peu plus de trois cents francs ; il fit tous les petits préparatifs de son voyage, et partit avec joie pour aller enrichir et revoir son père, qu'il retrouva en assez bonne santé, mais tout aussi pauvre. Il lui remit ses trois cents francs, que Furcy alla secrètement déposer aussitôt dans un sac contenant ses anciennes épargnes, et qu'il avait caché dans sa paillasse.

Dans les derniers jours de l'automne, Bourguignon partit de nouveau pour retourner à Paris. Il y retrouva le même asile, les mêmes protecteurs, et ne démentit point son caractère ; sa conduite fut toujours aussi pure, sa vie aussi active.

Un jour, l'un de ses protecteurs le fit venir pour le charger de porter une lettre aux Missions-Étrangères, à l'abbé de Fénelon, ce respectable ecclésiastique qui avait rétabli l'ancienne institution des Savoyards, auxquels il associa les enfants auvergnats et limousins. Bourguignon donna la lettre au domestique de l'abbé de Fénelon, qui la porta sur-le-champ à son maître; au bout de quelques minutes, le domestique revint dire au petit Auvergnat que M. l'abbé voulait lui parler; il le conduisit dans son cabinet. M. de Fénelon reçut Bourguignon avec sa bonté naturelle; il lui expliqua en peu de mots le but de l'association des petits Savoyards et des enfants de l'Auvergne et du Limousin. — Je sais, ajouta-t-il, que vous êtes sage et laborieux; je vous admettrai avec plaisir dans cette intéressante société : ce sera vous adopter au nombre de mes enfants.

Bourguignon, transporté de joie, exprima sa reconnaissance avec la gentillesse et l'ingénuité de son âge. Il était au comble de la joie. Au moment où il allait se retirer le bon abbé le retint pour attacher à sa boutonnière l'honorable médaille de cuivre; il fut convenu qu'il irait tous les dimanches recevoir l'instruction chrétienne qui devait donner une base solide à ses excellentes qualités morales.

Bourguignon retourna précipitamment à l'hôtel des Feuillants pour y remercier ses protecteurs qui l'avaient si bien recommandé à l'abbé de Fénelon. Il

passa encore quatre ou cinq mois à Paris, au bout desquels, possesseur de cent écus, il alla rejoindre son père. Mais cette réunion fut bien triste : le pauvre Furcy était dans l'état de santé le plus déplorable ; cependant il reçut avec un air satisfait les trois cents francs que lui remit son fils. — Mon enfant, lui dit-il, tu retrouveras cela après moi, car je sens que j'ai bien peu de temps à vivre. — O mon père, s'écria Bourguignon, il faut ne s'occuper que de votre santé et employer toute cette somme pour la rétablir ; j'en gagnerai d'autres.

Le vieillard secoua la tête et ne répondit rien ; mais il serra et cacha l'argent, se promettant bien intérieurement de n'en pas dépenser une obole.

Bourguignon voulut en vain faire appeler un médecin ; Furcy répétait toujours que c'était inutile. Malgré tous les soins les plus tendres, le vieillard dépérissait sensiblement ; le sentant lui-même, il appela un matin son fils, et, tirant de sa paillasse un sac de toile qu'il y avait caché : — Tiens, cher enfant, lui dit-il, voilà mille francs que j'ai amassés pour toi, tu as gagné par ton travail la plus grande partie de cette somme qui t'appartient tout entière : quoique tu ne sois que dans ta treizième année, tu feras, j'en suis sûr, un bon usage de cet argent ; il pourra commencer ta fortune ; reçois-le avec les plus tendres bénédictions de ton père. — Oui, dit Bourguignon en sanglotant, j'en ferai un bon usage!...

En proférant ces paroles, il se jeta à genoux ; son père le bénit, implora pour lui la protection divine, et lui recommanda de serrer son argent dans une vieille commode délabrée, mais dont l'un des tiroirs avait encore une serrure et une clef. Alors, retombant sur sa paille, le bon vieillard ordonna à son fils d'aller sur-le-champ chercher un prêtre. Bourguignon éperdu courut chez le curé ; de là il envoya à Clermont un messenger chargé d'en ramener un médecin. Il donna d'avance six francs à son *courrier* en lui recommandant d'aller à toutes jambes.

Furcy reçut les sacrements, tandis que son fils, prosterné au pied de son lit, priait avec la ferveur la plus touchante. Après avoir rempli les devoirs de la religion avec une édifiante piété, le vieillard eut encore le temps d'embrasser son fils et de le presser contre son cœur. Quelques minutes après il tomba en paralysie et perdit en même temps la connaissance et la parole. La désolation de Bourguignon fut au comble ; cependant, comme son père respirait encore, il conserva quelque espérance, et supplia le curé prêt à sortir de la chaumière de lui envoyer la meilleure garde-malade du village, en lui montrant mille francs, toute sa fortune, qu'il était décidé à sacrifier pour contribuer au rétablissement de son père. Le curé, touché de sa piété filiale, l'exhorta à y persévérer, et l'assura que Dieu l'en récompenserait.

Le médecin trouva Furcy dans un très grand dan-

ger : On pourrait peut-être le soulager, dit-il, mais il faudrait prescrire un traitement qui coûterait bien cher.

— N'épargnez rien, dit Bourguignon au médecin, disposez de tout ce que je possède.

En effet, Bourguignon loua une baignoire, fit venir de Clermont les médicaments prescrits. Il dépensa de grand cœur sept ou huit louis, et comme une seule garde ne suffisait pas, il en fit venir une seconde.

Furcy resta trois mois dans le même état; son fils n'épargnait rien pour le soulager; il fallut acheter des draps, des serviettes, des chemises. Mais tout fut superflu; le pauvre malade, à la fin tombant dans l'agonie, expira dans les bras de son fils, qui dépensa presque tout ce qui lui restait pour le faire enterrer et faire dire des messes pour le repos de son âme.

Ces devoirs remplis et toutes les dépenses payées, il ne restait à Bourguignon qu'environ cent francs; mais il s'en consolait en disant : Du moins, cet argent a un peu prolongé son existence!

Il se décida à quitter l'Auvergne pour jamais, et sans différer davantage il partit pour Paris. Il y travailla d'abord sans ambition et avec indolence, mais l'encouragement que lui donnèrent ses protecteurs ranima son courage et son émulation. Le curé de son village avait un parent à Paris, auquel il écrivait quel-

quefois ; dans une de ses lettres, il lui conta une partie de ce que Bourguignon avait fait pour son père. Ce parent connaissait M. de Villiers, propriétaire de l'hôtel des Feuillants ; ce récit toucha d'autant plus M. de Villiers que Bourguignon ne s'était pas vanté de sa conduite, et qu'il s'était contenté de dire qu'il avait eu le malheur de perdre son père ; on voulut, non récompenser sa piété filiale, mais le remettre un peu en argent : on fit en secret pour lui une petite quête, qui produisit trois cent soixante francs qu'on lui donna sans lui expliquer le vrai motif de cette libéralité, dans la crainte de renouveler sa douleur ; on se contenta de l'exhorter à travailler avec activité, ce qu'il fit par reconnaissance pour ses protecteurs.

A mesure que Bourguignon avançait en âge, le portier Chassin lui devenait de plus en plus utile : deux ou trois personnages fort riches vinrent successivement loger dans cet hôtel ; Chassin leur recommanda d'une manière particulière son jeune ami, pour lequel il obtint d'eux un service particulier qui valut beaucoup d'argent à Bourguignon. Comme il savait très bien lire et même écrire, il se rendait utile de mille manières ; et à seize ou dix-sept ans, ayant plus que doublé ses fonds, il se trouva possesseur de la somme de quinze cents francs. Il poursuivit sa carrière avec le même succès et le même bonheur, sans perdre un seul protecteur, et toujours secondé par le bon Chassin avec un zèle paternel. Il

parvint ainsi à l'âge de trente-huit ans, ayant placé une somme de quatre mille francs qui aurait pu être beaucoup plus considérable si la charité chrétienne ne l'eût habitué, dès sa première jeunesse, à distribuer aux pauvres des aumônes réglées, et à donner de temps en temps des secours à ses compatriotes malheureux.

Le ciel, voulant sans doute récompenser une vie laborieuse entièrement consacrée au travail et à la vertu, l'appela à lui de la manière la plus inopinée. Un jour, dans une de ses courses, il fit une chute et se donna un violent coup à la tête; il fit peu d'attention à cet accident, ne prit aucune précaution : un abcès se forma dans sa tête, bientôt il en ressentit les atteintes : enfin au bout de quarante jours, il se trouva si mal qu'il se fit porter à l'hospice de la Charité : là, on lui déclara qu'il n'y avait aucun espoir de le sauver; alors, après avoir rempli tous les devoirs de la religion, il fit venir un notaire, et lui dicta un testament dans lequel, déclarant qu'il n'avait ni frère, ni sœur, ni proche parent, qu'il ne s'en connaissait pas même d'éloigné, il disposait de la somme de quatre mille francs de la manière suivante : cinq cents francs à l'hospice de la Charité; quatre cents francs pour les pauvres; cent francs pour des messes, et mille écus pour son bienfaiteur et son ami, Chassin, portier de l'hôtel des Feuillants.

Peu d'heures après avoir fait et signé son testa-

ment, il reçut la visite de Chassin, qui n'avait aucun soupçon de cette disposition testamentaire, et qui, depuis sa maladie, venait le voir régulièrement tous les jours. Chassin fut effrayé de le voir si faible; jugez de sa douleur en apprenant qu'il était désespéré. En effet Bourguignon, entouré de toutes les consolations de la religion et de l'amitié, fortifié par de vertueux souvenirs, expira doucement dans la soirée de ce même jour.

Jugez de la surprise de Chassin, lorsqu'on lui porta le testament de son ami et les mille écus qu'il lui avait légués. Après une courte réflexion : — Non, dit-il, je ne garderai point cet argent; mon ami n'avait que douze ans lorsqu'il quitta l'Auvergne; il est bien possible qu'il eût dans ce pays, sans le savoir, quelque parent dans la misère, et c'est de quoi je dois m'informer. Tout occupé de cette idée, Chassin écrivit sur-le-champ en Auvergne pour y prendre à ce sujet les informations les plus détaillées.

Ces perquisitions ne furent point infructueuses; on découvrit, au bout de quelques mois, qu'il existait auprès de Thiers un parent, à la vérité très éloigné, de Bourguignon, mais qui s'appelait aussi Furcy, et qui, père de sept enfants, était dans la plus grande pauvreté. Le vertueux Chassin n'hésita pas; il envoya sur-le-champ les mille écus à cet homme. Il ne se vanta point de cette action; mais, comme il avait employé beaucoup de personnes pour les recherches

qu'il avait faites en Auvergne, ce procédé généreux fut généralement su dans la maison. Le maître de Chassin, M. de Villiers, en fut vivement touché; et comme il témoignait à Chassin son admiration, celui-ci lui répondit qu'il n'avait aucun mérite à ce qu'il avait fait; que *cet argent l'aurait tourmenté*; et d'ailleurs il n'avait aucun besoin d'une telle somme avec un si bon maître qui ne lui laissait manquer de rien, et qui sûrement aurait soin de lui dans ses vieux jours.

M. de Villiers conta cette histoire à plusieurs personnes, entre autres à M. Marmontel qui logeait dans son hôtel ¹.

On venait de fonder depuis peu, à l'Académie française, un prix pour récompenser l'action la plus vertueuse faite dans le cours de l'année : ce prix consistait en une médaille d'or de douze cents francs. M. Marmontel, trouvant avec raison que Chassin en était digne, proposa à l'Académie de le lui décerner, et l'obtint pour lui.

Chassin fut bien étonné lorsqu'il vit un matin entrer dans sa loge des députés de l'Académie française, parmi lesquels se trouvait M. Marmontel; ils lui annoncèrent qu'ils lui apportaient, au nom de l'Académie, la médaille d'or comme un hommage rendu à sa vertu. Chassin, ne comprenant rien à cet hommage, en demanda l'explication; alors, de plus

¹ Ainsi que l'abbé Morellet.

en plus surpris : — Messieurs, dit-il, je vous suis bien obligé, mais en vérité je ne mérite pas une pareille récompense, car je n'ai agi que pour ma tranquillité.

La simplicité sublime de cette réponse acheva de prouver combien Chassin était digne de l'honneur qu'on lui décernait.

Cette aventure eut le plus grand retentissement : chacun voulut voir Chassin, et même de grandes dames de la cour allèrent lui rendre visite. On fit son portrait, que l'on plaça dans une des salles de l'Académie.

La Providence récompensa véritablement Chassin ; cette gloire humaine ne l'enivra point, il trouva le prix de sa vertu dans l'affection de son excellent maître, M. de Villiers. A l'âge de soixante et quelques années, Chassin devint aveugle. M. de Villiers le fit conduire dans une de ses terres et lui donna un domestique ; là Chassin vécut jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, objet constant des plus tendres soins, toujours aimé, honoré, et sa vieillesse, jusqu'à la fin de sa longue carrière, fut parfaitement heureuse¹.

Dès que la baronne eut cessé de parler, madame de Clémire donna le signal de la retraite, et les en-

¹ Ces détails sont de la plus grande exactitude ; l'auteur les tient d'une personne respectable (belle-sœur de M. de Villiers) qui a bien voulu les communiquer dans une notice remplie de charme et d'intérêt, à laquelle on doit les traits les plus touchants de ce récit.

fants se retirèrent non sans avoir beaucoup remercié leur grand'maman.

Le lendemain, au déjeuner, Pulchérie demanda où était Gertrude, paysanne que madame de Clémire avait prise à son service. — Gertrude, répondit la baronne, a eu cette nuit une fièvre assez forte, et votre mère a envoyé ce matin Morel chercher un médecin, avec lequel il ne doit pas tarder à revenir.

En effet, peu de temps après, Morel arriva avec le médecin. Après avoir examiné l'état de la malade, le docteur annonça qu'il n'y avait rien de grave à redouter; il remit à madame de Clémire deux ou trois petits paquets contenant du quinquina en poudre, et lui indiqua à quel moment il faudrait les faire prendre à la malade.

César, qui avait assisté à la conversation de sa mère avec le médecin, demanda si les naturels de l'Amérique connaissaient les salutaires effets du quinquina avant l'arrivée des Européens dans leur pays. — Certainement, reprit madame de Clémire; j'ai même dans mes papiers une intéressante nouvelle qui nous apprend comment les Européens furent instruits par les indigènes des précieuses qualités de cet arbre; et ce soir, si mes occupations me permettent de chercher ce manuscrit, je vous en ferai la lecture à la veillée.

Après le souper, madame de Clémire annonça qu'elle avait trouvé l'anecdote sur la découverte du

quinquina. — Ah! maman, que vous êtes bonne!
dit Pulchérie en approchant sa chaise tout près du
fauteuil de sa mère; toute la famille se rangea aus-
sitôt auprès de madame de Clémire qui commença
l'histoire suivante.



ZUMA

OU LA DÉCOUVERTE DU QUINQUINA.

VERS le milieu du dix-septième siècle, l'animosité des Indiens contre les Espagnols existait encore dans toute son énergie ; des traditions trop fidèles conservaient parmi ces peuples opprimés et déchus le souvenir affreux de la cruauté des vainqueurs. Ils étaient subjugués et non soumis. Les Espagnols n'avaient conquis que des esclaves, ils ne régnaient que par la terreur. A cette époque, un vice-roi, plus sévère que tous ceux qui l'avaient précédé, portait au comble leur haine impuissante et secrète. Son secrétaire, ministre rigoureux de ses volontés arbitraires, était d'une insatiable cupidité ; les Indiens le haïssaient plus encore que son maître. Ce secré-

taire mourut subitement ; les symptômes effrayants qui précédèrent sa mort firent croire universellement qu'il avait été empoisonné par les Indiens. On chercha les coupables , on ne put les découvrir. Cet événement fit beaucoup de bruit, car ce n'était pas le premier crime de ce genre parmi les Indiens. On savait qu'ils connaissaient des poisons mortels : ils furent plus d'une fois convaincus d'en avoir fait usage ; mais ni les tortures , ni la mort n'avaient pu leur faire déclarer ces funestes secrets.

Dans ces entrefaites, le vice-roi fut rappelé ; la cour d'Espagne nomma à sa place le comte de Cinchon. Le comte, dans la force de l'âge et doué de toutes les qualités aimables et de toutes les vertus qui peuvent concilier les esprits et gagner les cœurs, venait de se marier. Il avait épousé une jeune personne charmante qu'il adorait et dont il était passionnément aimé. La comtesse voulut suivre son époux ; celui-ci, craignant pour elle la haine et la perfidie des Indiens, désirait qu'elle restât en Espagne, malgré le chagrin que lui causait la seule idée d'une telle séparation. La comtesse était, au fond de l'âme, pénétrée de terreur, en songeant que son époux allait se trouver exposé à tous les complots ténébreux de la haine et de la vengeance. Des faits récents, et surtout des récits fort exagérés, faisaient regarder les Indiens comme devils esclaves, en apparence dociles, attachés même, mais capables de tramer en secret les trahisons les

plus noires et les plus criminelles. On contait des choses surprenantes de l'inconcevable subtilité des poisons de ces contrées, et à cet égard on n'exagérait pas. L'effroi qu'inspiraient à la comtesse ces funestes récits la décida à suivre le vice-roi, afin de veiller sur lui avec toute la vigilance d'une tendre épouse. Elle emmena avec elle quelques dames espagnoles qui devaient composer sa cour à Lima. Dans ce nombre se trouvait son amie intime depuis l'enfance. Béatrix (c'était son nom) n'avait que peu d'années de plus que la vice-reine ; mais son attachement pour elle était si tendre, qu'il ressemblait à l'affection d'une mère. Elle avait fait tous ses efforts pour engager la comtesse à rester à Madrid ; la voyant inébranlable dans sa résolution, elle déclara qu'elle l'accompagnerait.

Cependant les Indiens, charmés d'être débarrassés de leur vice-roi, n'en étaient pas mieux disposés pour celui qui devait le remplacer ; c'était un Espagnol, et par conséquent ils n'attendaient de lui qu'injustice, avidité de richesses, tyrannie. En vain ils entendaient dire que le comte était doux, humain, équitable ; ils répétaient entre eux : *C'est un Espagnol !*... Ce mot, pour eux, disait tout ce que la haine peut exprimer de plus énergique. La religion n'avait point encore adouci ces impétueux ressentiments, on avait trop négligé de leur faire connaître sa sublime morale. On s'était borné à leur faire suivre quelques

pratiques extérieures, mais ils conservaient toujours entre eux une grande partie de leurs superstitions et de leur ancienne idolâtrie.

Les Indiens, dans leur misère, exerçaient, depuis la conquête de l'Amérique, une vengeance secrète qu'aucun Espagnol encore n'avait soupçonnée; ils avaient été contraints de livrer à leurs oppresseurs tout ce qu'ils possédaient d'or et de diamants, mais ils leur cachaient des trésors plus utiles à l'humanité. En leur abandonnant tout le luxe de la nature, ils s'en étaient réservé exclusivement les véritables bienfaits. Seuls, ils connaissaient de puissants contre-poisons, des antidotes merveilleux que la prévoyante nature, ou pour mieux dire, que la Providence a placés là pour remédier à des maux extrêmes. Les Indiens connaissaient seuls aussi les admirables propriétés de l'écorce salutaire du quinquina, et par un pacte solennel et fidèlement observé, par les serments les plus redoutables et souvent renouvelés, ils s'étaient tous engagés entre eux à ne jamais révéler à leurs oppresseurs ces importants secrets¹.

Au milieu des rigueurs de l'esclavage, les Indiens avaient toujours conservé parmi eux une espèce de gouvernement intérieur; ils se nommaient un chef dont les fonctions mystérieuses consistaient à les rassembler la nuit, à de certaines époques, pour renou-

¹ Tous ces détails sont historiques.

veler leurs serments, et quelquefois pour désigner des victimes parmi leurs ennemis... Les Indiens des bourgades, plus libres que ceux qu'on assujettissait au service du palais des vice-rois, ou qu'on employait dans les travaux publics, ne manquaient jamais de se trouver à ces assemblées nocturnes qui se tenaient sur des montagnes, dans des lieux déserts, où l'on ne pouvait parvenir que par des chemins qui eussent paru impraticables à des Européens. Mais c'étaient pour eux, sinon l'asile heureux de la liberté, du moins l'unique refuge contre la tyrannie. Dans ce temps, leur chef secret et suprême (car ils en avaient plusieurs) s'appelait Ximéo. Aigri par le malheur et par des injustices particulières, son âme, naturellement grande et généreuse, était fermée depuis longtemps à tous les sentiments doux et tendres. Une véhémence indignation, que ne contenait aucun principe, avait fini, en s'exaltant chaque jour, par le rendre barbare et féroce. Cependant la basse et lâche atrocité des empoisonnements répugnait à son caractère : il n'avait jamais employé ces affreux moyens de vengeance, et même il les interdisait à ses compagnons ; et les actes de scélératesse qui s'étaient commis n'avaient jamais eu son consentement. Ximéo était père, il avait un fils unique nommé Mirvan, qu'il chérissait, et auquel il avait inspiré une partie de sa haine contre les Espagnols. Mirvan avait épousé depuis trois ans Zuma, la plus belle des Indiennes des

environs de Lima. La douce Zuma faisait le bonheur de son époux, et ne vivait que pour lui et pour un enfant de deux ans dont elle était mère.

Un autre chef, Azan, était après Ximéo celui qui avait le plus d'ascendant sur les Indiens. Azan était violent et cruel, et nulle vertu ne tempérerait en lui l'instinct de fureur dont il était toujours animé. Ces deux chefs croyaient avoir une illustre origine, ils se vantaient de descendre de la race royale des Incas.

Quelques jours avant l'arrivée du nouveau vice-roi, Ximéo convoqua, pour la nuit suivante, une assemblée nocturne sur la colline de *l'arbre de la santé*, c'est ainsi qu'ils désignaient l'arbre du quinquina ; et lorsqu'ils furent tous réunis : — Amis, leur dit-il, un nouveau tyran va régner sur nous : renouvelons les serments d'une juste vengeance. Hélas ! nous ne pouvons les prononcer qu'au milieu des ténèbres ! Enfants malheureux du soleil, nous sommes réduits à nous envelopper dans les ombres de la nuit !... Répétons autour de *l'arbre de la santé* la formule terrible qui nous engage à cacher pour jamais nos secrets.

A ces mots, Ximéo, d'une voix plus élevée, d'un ton plus ferme, s'écria : — Nous jurons de ne jamais découvrir aux enfants de l'Europe les vertus divines de cet arbre sacré, le seul bien qui nous reste ! Malheur à l'Indien infidèle et parjure qui, séduit par de fausses vertus, ou par crainte et par faiblesse, révèle-

rait ce secret aux destructeurs de ses dieux, de ses souverains et de sa patrie! malheur au lâche qui ferait don de ce trésor de santé aux barbares qui nous asservissent, et dont les ancêtres ont incendié nos temples, nos villes, envahi nos champs, et se sont couverts du sang de nos pères, après leur avoir fait souffrir des supplices inouïs!... Qu'ils gardent l'or qu'ils nous ont ravi, et dont ils sont insatiables; cet or qui leur a coûté tant de crimes : réservons, du moins, pour nous seuls ce présent du ciel!... Si parmi nous il se trouvait jamais un traître, jurons de le poursuivre et de l'exterminer, fût-il notre père, notre frère ou notre fils; jurons, s'il est engagé dans les liens du mariage, de poursuivre en lui sa femme et ses enfants, s'ils n'ont pas été ses dénonciateurs; et si ses enfants sont au berceau, de les immoler, afin d'éteindre sa coupable race... Amis, faites-vous tous, et du fond de l'âme, ces redoutables serments dont vos aïeux nous ont laissé la formule, et que vous avez déjà prononcés tant de fois? — Oui, oui, répondirent à la fois tous les Indiens, nous prononçons toutes ces imprécations contre quiconque trahirait ce secret; nous jurons de le garder avec une inviolable fidélité, et de souffrir, s'il le fallait, les plus affreux tourments et la mort, plutôt que de le révéler. — Songez, dit le farouche Azan, songez que dans les premiers temps de notre asservissement, dans ces temps où des milliers d'Indiens furent mis à la torture, nul n'a voulu

sauver sa vie en dévoilant ce secret, que nos peuples gardent depuis plus de deux cents ans!... Jugez si l'on pourrait trouver de supplice assez grand pour celui qui le trahirait!... Pour moi, je jure que s'il existe parmi nous un Indien capable d'un tel forfait, il ne périra que de ma main; et si ce traître avait une femme et des enfants à la mamelle, je jure encore de les poignarder tous...

Ce discours féroce n'était pas prononcé sans dessein. Azan haïssait le jeune Mirvan, fils de Ximéo, non-seulement parce qu'il ne lui trouvait pas assez d'animosité contre les Espagnols, mais surtout parce qu'il était jaloux du bonheur que goûtait Mirvan auprès de la belle Zuma et de leur enfant adoré; les méchants sont toujours envieux.

— Azan, reprit Mirvan, on peut être fidèle à sa parole, sans avoir ta férocité; nul de nous n'est capable d'un parjure; tes menaces n'effrayent personne et sont inutiles; qui ne sait pas que pour être barbare tu n'as besoin ni d'un traître à poursuivre, ni d'un crime à punir?

Azan, irrité, allait répondre; mais Ximéo prévint une dispute violente, en représentant combien il était imprudent et dangereux de prolonger inutilement ces assemblées clandestines et nocturnes; et aussitôt chacun se retira.

Les Indiens, forcés de dissimuler, conservaient toujours les apparences du respect et de la soumis-

sion. Une troupe nombreuse de jeunes Indiennes, portant des corbeilles de fleurs, se trouva aux portes de Lima à l'arrivée de la vice-reine. Zuma était à leur tête, et la comtesse fut si frappée de sa beauté, de sa grâce et de la douceur de sa physionomie, que peu de jours après elle voulut l'avoir au nombre des esclaves indiennes employées, dans le palais, au service intérieur des vice-reines. Bientôt la comtesse conçut une telle amitié pour Zuma, qu'elle l'attacha au service particulier de sa chambre et de sa personne. Cette faveur parut une imprudence à Béatrix, l'amie de la comtesse; car l'imagination remplie de tous les récits qu'elle avait entendu faire de la perfidie des Indiens, elle se livrait à toutes les sinistres craintes que peut inspirer la défiance : elle était excusable; c'était pour son amie, et non pour elle, qu'elle craignait! Elle vit avec peine l'amitié de la vice-reine pour une Indienne; les femmes de la comtesse profitèrent de la faiblesse de Béatrix pour la prévenir contre Zuma; on lui dit que Zuma était fausse, dissimulée, ambitieuse, présument tout de sa beauté; qu'elle n'aimait point la comtesse, et qu'elle abhorrait les Espagnols. On alla plus loin, on lui prêta des discours extravagants. Béatrix ne crut pas tout ce qu'on lui disait, mais elle en conçut une inquiétude qui lui inspira une véritable aversion pour Zuma; cette inimitié devint d'autant plus forte, qu'il lui fut absolument impossible de nuire à Zuma dans l'esprit de

la vice-reine, qui s'attachait chaque jour davantage à l'objet de tant de haine, d'injustice et de calomnie. Zuma, de son côté, éprouvait la plus tendre affection pour la comtesse; néanmoins, pour éviter des scènes désagréables, elle se tenait renfermée dans sa chambre, et ne paraissait que lorsque la comtesse la faisait appeler.

Le vice-roi n'épargnait rien pour se faire aimer des Indiens; mais ces derniers avaient vu plusieurs vice-rois montrer dans les commencements de la douceur, de la justice et de l'affabilité, et démentir bientôt toutes ces apparences; ainsi la bonté réelle du comte ne fit aucune impression sur eux. Ils la regardèrent comme une fausseté ou comme une faiblesse causée par la terreur qu'avait inspirée la mort subite du secrétaire du dernier vice-roi.

La comtesse était depuis quatre mois à Lima, et sa santé s'altérait visiblement. On attribua d'abord ce changement fâcheux à l'ardeur du climat; mais ses souffrances augmentant chaque jour, on commença à s'inquiéter; enfin elle tomba malade tout à fait de la fièvre tierce. Tous les remèdes connus alors furent employés, ils furent sans effet. L'inquiétude de Béatrix n'eut plus de bornes; elle questionna en particulier le médecin qu'on avait amené d'Espagne: celui-ci, ne pouvant guérir le mal, en parla mystérieusement, et fit entendre qu'il l'attribuait à une cause extraordinaire, qui lui était inconnue. Son air

consterné, ses réticences, tout donna à Béatrix l'horrible idée que son amie mourait d'un poison lent. Dès ce moment elle n'eut plus un instant de repos : en cachant avec soin à la comtesse, et même au comte, ses affreux soupçons, il lui fut impossible de les dissimuler à deux des femmes de la comtesse, qui les fortifièrent. Mais qui pouvait avoir commis ce crime ? Nul autre que Zuma ; Zuma, qui entrait librement à toute heure chez la vice-reine. Mais comment, après avoir été comblée des bienfaits de la vice-reine, aurait-elle osé se porter à cette atrocité ? La haine a toujours réponse à tout. Zuma était hypocrite, vaine, ambitieuse, et de plus elle avait une passion secrète et criminelle pour le vice-roi. Enfin elle était Indienne et familiarisée dès l'enfance avec l'idée des forfaits les plus noirs.

Béatrix repoussa pendant quelques jours ces horribles soupçons ; mais elle voyait son amie dépérir, et ses terreurs ne lui permirent plus de raisonner et d'observer par ses propres yeux ; elle accueillit toutes les dénonciations, elle ajouta foi aux calomnies les plus extravagantes. L'inquiétude saisit aussi le comte ; sans imaginer des crimes, il s'alarmait de la durée d'une si longue fièvre. Cependant une apparence de mieux, dans l'état de la comtesse, donna de grandes espérances pendant quelques jours. Le médecin répondit presque de la guérison ; les soupçons s'assoupirent, Béatrix respira. Néanmoins elle ne révoqua

point les ordres particuliers qu'elle avait donnés en secret d'épier Zuma, et de ne la laisser jamais entrer dans la chambre où l'on déposait les boissons de la comtesse.

Au milieu de ces diverses agitations, Zuma ne pensait qu'à la vice-reine qu'elle chérissait avec toute la sincérité de l'âme la plus pure et la plus reconnaissante ; elle s'affligeait profondément en pensant qu'il existait un remède infailible contre le mal qui la consumait, et qu'il était impossible de lui indiquer ! Zuma connaissait les horribles serments par lesquels les Indiens s'étaient engagés à ne jamais révéler ce secret. Si elle n'eût dû exposer qu'elle, sans hésiter elle eût parlé, mais cette révélation dévouait à une mort certaine son époux et son fils ! Enfin, elle n'ignorait pas que le vindicatif Ximéo, pour s'assurer mieux de sa discrétion, avait remis comme un otage cet enfant si cher entre les mains du féroce Azan et de Thamir, un autre de leurs chefs, moins cruel qu'Azan, mais aussi animé contre les Espagnols. Aussi, Zuma n'osa même pas confier son chagrin à Mirvan, elle dévorait ses larmes et s'affligeait en silence. Cette affliction s'accrut encore ; le faible espoir qu'on avait eu pour la comtesse s'évanouit, la fièvre reprit de nouvelles forces, le médecin annonça qu'il avait de sérieuses craintes, et que la comtesse résisterait difficilement à de nouveaux accès de fièvre. La consternation fut universelle dans le palais.

Le comte et Béatrix étaient au désespoir. La vicereine, ne s'abusant point sur son état, montra autant de courage et de douceur que de piété ; on fait toujours avec calme le sacrifice de la vie la plus heureuse, quand elle a été parfaitement pure : elle reçut les derniers sacrements, fit de tendres adieux à son amie, à son époux, lui recommandant le bonheur des Indiens, et surtout celui de sa chère Zuma ; après ces devoirs remplis, elle se jeta tout entière dans les bras de la religion. Zuma, dont la santé était déjà très affaiblie depuis trois mois, témoin de cette scène pathétique, ne put résister à tant de peines ; elle fut attaquée le soir même de la maladie dont la comtesse était mourante, la fièvre tierce. Après deux ou trois accès, Mirvan, du consentement des Indiens, lui porta en secret la précieuse poudre qui devait la guérir, mais une seule dose, qu'il devait renouveler chaque jour : Zuma reçut, le matin, la première qu'elle ne devait prendre que le soir en se couchant. Lorsqu'elle fut seule, elle regarda cette poudre : ses larmes coulèrent, et levant les yeux au ciel : — Grand Dieu, dit-elle, c'est toi qui m'inspires ! je ne puis la sauver qu'en m'immolant ; mon parti est pris. Je ne révélerai point le redoutable secret ; d'ailleurs, ils ne soupçonneront point un tel dévouement, et ils attribueront la guérison de ma chère maîtresse aux secours de la médecine. Je n'expose ni Mirvan ni mon fils, et je n'aurai point trahi nos serments ; je mour-

rai, mais elle vivra. Qu'importe l'existence de la pauvre Zuma ? Combien est plus précieuse la vie de cette fille du ciel, la providence des affligés, la protectrice généreuse du pauvre et de l'esclave ! Tout à l'heure encore n'ai-je pas entendu sa voix défaillante prier pour ces cruels Indiens qui la laissent mourir ? O ma bienfaitrice ! au milieu des ombres de la mort, tu n'as point oublié ta fidèle Zuma ! j'ai entendu ta bouche prononcer son nom et le bénir !... Oui, je jure par la clarté sacrée du soleil, je jure de te sauver.

En disant ces paroles, Zuma enveloppe la poudre de quinquina, la met dans son sein, et se lève ; puis s'arrêtant, elle réfléchit au moyen de s'introduire furtivement dans le cabinet où l'on dépose les boissons de la comtesse. Elle n'avait nulle idée des horribles soupçons formés contre elle, ni des précautions que l'on prenait pour lui rendre ce cabinet inaccessible, ainsi qu'à toutes les autres esclaves indiennes ; elle croyait seulement que depuis la maladie de la vice-reine les femmes de chambre espagnoles s'étaient réservé exclusivement le service de l'intérieur, par zèle et par jalousie, ou par un de ces usages dont on lui parlait si souvent, qu'on appelait *étiquette*. Elle se décida à n'entrer que le soir dans ce cabinet, pensant qu'alors elle n'y trouverait qu'une personne endormie ; dans le cas contraire, elle prétexterait qu'inquiète de la comtesse, elle venait savoir de ses nouvelles : en même temps voulant exa-

miner s'il lui serait possible de s'introduire, sans passer dans l'appartement de la comtesse, elle descendit dans un long corridor qu'elle examina attentivement ; elle reconnut qu'une petite porte de dégagement du cabinet donnait dans ce corridor, ainsi qu'elle l'avait imaginé, et que la clef était à cette porte. Elle se promit d'entrer la nuit de ce côté, et remonta dans sa chambre.

On épiait avec soin toutes les démarches de Zuma d'après les ordres de Béatrix ; on s'empressa d'aller lui dire que ce jour même Mirvan était venu chez Zuma ; qu'une femme collée à la porte pour écouter leur entretien n'avait pu rien entendre, parce qu'ils avaient parlé tout bas, mais qu'en sortant Mirvan avait eu l'air fort agité ; qu'ensuite Zuma était descendue, avait parcouru le corridor en examinant toutes les portes, qu'elle s'était arrêtée à celle du cabinet, prenant ses précautions pour ne pas être surprise ; qu'enfin elle s'était sauvée dans sa chambre. Ce récit fit frémir Béatrix, elle devina dans l'instant que Zuma avait le dessein de se glisser le soir dans le cabinet ; les femmes eurent ordre d'épier le moment où elle sortirait de sa chambre, de l'en avertir sur-le-champ, de laisser aussitôt le cabinet vide et la clef à la porte. Béatrix alla sans délai instruire le vice-roi ; sans adopter ses soupçons, il fut néanmoins très ému, et convint de se cacher avec elle dans le cabinet.

Une heure après la fin du jour, on vint avertir Béatrix que Zuma descendait l'escalier, dans l'obscurité, et avec toutes les précautions du mystère et de la crainte. Béatrix et le comte allèrent précipitamment se cacher. Au bout de quelques minutes, ils entendirent ouvrir doucement la porte, et virent paraître Zuma. Elle était pâle, tremblante, marchant lentement et avec effort. Dès qu'elle fut entrée dans la chambre, elle alla écouter à l'autre porte qui donnait dans l'appartement de la vice-reine; tout était calme, Zuma s'approcha de la table sur laquelle était posé un vase contenant une potion que devait prendre la comtesse, et y répandit une dose de la poudre de quinquina. Aussitôt le vice-roi, saisi d'horreur, s'élança dans le cabinet en s'écriant : — Malheureuse ! qu'avez-vous jeté dans ce breuvage ?

A cette apparition, à cette question terrible, Zuma éperdue tressaille, et tombe en disant : « Je suis perdue !... » Elle était évanouie. On la fit porter dans sa chambre. Le comte et Béatrix convinrent que l'on cacherait à la vice-reine ce prétendu crime. — Elle demanderait la grâce de ce monstre, ajouta le comte, et rien au monde ne pourrait me la faire accorder ; il faut un exemple, je le donnerai.

Le bruit se répandit à l'instant dans le palais et dans la ville que Zuma était convaincue d'avoir voulu empoisonner la vice-reine. Le soir même elle fut livrée à la justice, et conduite en prison. Mirvan, en

apprenant cette funeste nouvelle, alla trouver Azan et Thamir : — Vous avez mon fils entre vos mains, leur dit-il ; du moins promettez-moi que si nous gardons fidèlement *le secret*, vous rendrez après notre mort cet enfant à mon père. — Nous le jurons, répondit Azan, mais tu n'ignores pas aussi que la moindre indiscretion lui coûterait la vie. — Nous saurons mourir, répondit Mirvan.

A ces mots, il quitta le farouche Indien, et se rendit volontairement en prison. Il avait de suite deviné l'action de Zuma, mais il ne pouvait la justifier qu'en livrant son enfant à la rage du barbare Azan ; il résolut de mourir avec sa malheureuse femme.

A la pointe du jour, le conseil s'assembla pour interroger et pour juger Mirvan et Zuma. On ouvrit les portes de la salle, et l'on fit annoncer aux Indiens qu'il leur était permis d'y entrer ; il en vint un grand nombre, conduits par leurs chefs secrets, Ximéo, Azan et Thamir. On amena les deux infortunés époux chargés de chaînes. Zuma, en apercevant Mirvan, s'écria avec véhémence : — Il n'est point coupable, il n'a nulle part à tout ce que j'ai fait, il ignorait mon dessein. — Arrête, Zuma, interrompit Mirvan, ta mort est résolue, peux-tu songer à défendre ma vie ? Je ne suis point accusé, c'est volontairement que je partage ton sort. Zuma, mourons avec courage, et notre enfant vivra.

Zuma comprit le véritable sens de ces paroles, elle

ne répondit rien, et fondit en larmes. L'interrogatoire commença.

Zuma ne put désavouer les faits dont Béatrix et le vice-roi avaient été les témoins. On lui demanda de qui elle avait reçu la poudre qu'elle avait jetée dans le breuvage. — Elle l'a reçue de moi, dit Mirvan.

Zuma le nia, affirmant de nouveau que Mirvan avait entièrement ignoré son dessein. — Et quel était ce dessein ? lui demanda-t-on. — Ce n'était pas celui d'empoisonner la vice-reine. — Pourquoi donc avez-vous fait usage de cette poudre ? avez-vous cru n'employer qu'un remède salutaire ?

A cette question, Zuma tressaillit ; ses yeux, dans ce moment, rencontrèrent ceux du cruel Azan ; son regard menaçant la remplit d'épouvante : elle croyait le voir, égorgeant son enfant. — Non, non, dit-elle, d'un air égaré, non, je ne connais point de remède salutaire. — C'était donc du poison ? Vous l'avouez. — Je n'avoue rien. — Mais répondez donc. — Je ne puis que me taire.

En ce moment Ximéo s'avança et vint se placer entre les deux époux, en disant : — Qu'on me donne aussi des chaînes, je veux mourir avec eux. — O mon père ! vivez pour notre enfant, s'écrièrent en même temps Mirvan et Zuma. Ximéo persista.

Les juges avaient reçu l'ordre de ne point employer de torture et de ne point rechercher de complices ; ils firent éloigner Ximéo, et reconduire en prison les

deux époux. Le médecin de la comtesse parut et fut interrogé ; il déclara que la maladie de la vice-reine ayant résisté aux remèdes les plus efficaces, et étant accompagnée des symptômes les plus extraordinaires, il n'avait pu s'empêcher de concevoir des soupçons ; que l'action de Zuma, ne laissant aucun doute sur l'atrocité de son dessein, l'avait confirmé dans l'idée que cette esclave perverse avait fait prendre à la vice-reine un poison lent ; et qu'ensuite, se voyant exclue du service de la chambre, et craignant que la jeunesse de la vice-reine et les soins qu'on lui rendait ne triomphassent d'un poison donné avec ménagement, elle avait voulu consommer son crime par une forte dose. A cette déposition les juges frissonnèrent d'horreur, et presque aussitôt recueillant les voix, ils condamnèrent les deux époux, comme atteints et convaincus du crime d'empoisonnement, à périr le jour même, à midi, dans les flammes d'un bûcher. On les fit rentrer dans la salle, pour y entendre leur arrêt. Mirvan montra une héroïque fermeté. Zuma se jeta à ses pieds. — Je t'ai perdu, dit-elle, voilà mon seul remords, oh ! pardonne-moi !... — Va, répondit-il, n'accusons que la barbarie de nos juges ! console-toi, Zuma, les tyrans qui nous condamnent nous délivrent d'un joug affreux ; dans quelques heures nous ne serons plus leurs esclaves !

Ces paroles émurent le cœur endurci d'Azan même : — Mirvan, cria-t-il, sois tranquille sur le sort de ton

filz, il me sera plus cher que s'il était le mien.

Il était neuf heures du matin, les ordres furent donnés pour faire disposer le bûcher.

La vice-reine était mourante; le médecin annonça au vice-roi qu'il n'avait plus d'espérance, qu'il était impossible qu'elle supportât encore trois accès de fièvre, et que dans six ou sept jours elle n'existerait plus. Le comte, au comble du désespoir, ainsi que Béatrix, ne pouvait avoir des idées de clémence: d'ailleurs, regardant Zuma comme le monstre le plus exécrationnable que la nature eût jamais produit, il n'éprouvait aucune compassion pour elle. Il ordonna seulement qu'on offrit à Mirvan sa grâce, s'il voulait faire un aveu sincère de son crime. — Dites au vice-roi, répondit Mirvan, qu'alors même qu'on me promettrait la vie de Zuma, on n'obtiendrait pas de moi une parole de plus.

Le vice-roi ne voulut pas se trouver à Lima durant l'exécution. Il partit pour une maison de plaisance située à une demi-lieue de la ville, avec l'intention de ne revenir qu'à la nuit.

Le malheureux Ximéo roulait en vain dans sa tête mille projets différents, qui tendaient tous à sauver Mirvan et Zuma; il aurait bien voulu rassembler ses amis; mais, durant toute cette matinée, les Indiens furent tellement observés et contenus, qu'il n'eut même pas la possibilité de s'entretenir en secret avec Azan et Thamir. Bientôt une proclamation ordonna

à tous les Indiens qui se trouvaient à Lima d'assister à l'exécution. Ils étaient sans armes; la garde espagnole fut doublée, et se rangea autour du bûcher; en outre deux cents soldats devaient escorter les malheureuses victimes. Il fallut se soumettre. Ximéo désespéré prit au fond de l'âme la résolution de se jeter dans le bûcher avec ses enfants.

Pendant que toute la ville consternée était dans l'attente de ce funeste spectacle, la vice-reine, ignorant toujours ce tragique événement, était dans son lit, plus faible et plus souffrante que jamais. L'agitation de tous ceux qui l'entouraient était extrême depuis six heures du matin; elle en fut à la fin frappée; elle questionna, et vit clairement que Béatrix lui cachait quelque chose. Béatrix sortait souvent de la chambre pour aller pleurer sans contrainte. Dans un de ces moments, la comtesse interrogea vivement une de ses femmes; elle lui ordonna si impérieusement de lui dire la vérité, que cette femme l'instruisit de tout, en ajoutant que Zuma et Mirvan, loin de nier leur crime, en avaient fait gloire. La surprise de la comtesse fut égale à l'horreur que lui inspira cette affreuse révélation. — O miséricorde suprême! dit-elle, je vais t'invoquer avec plus de confiance!...

Aussitôt elle ordonna qu'on allât lui chercher un brancard découvert; pendant ce temps, aidée de ses femmes, elle se leva, s'enveloppa dans une longue robe de mousseline, et malgré les pleurs et les cris

des dames espagnoles et de Béatrix, qui étaient accourues, elle se fit étendre sur le brancard, porté par quatre esclaves; un cinquième tenait au-dessus de sa tête un large parasol de taffetas : ainsi couchée, et le visage couvert d'un voile blanc, elle donna l'ordre qu'on la conduisît sur le lieu de l'exécution.

Midi sonnait !... Dans ce même moment, Mirvan et Zuma à pied, chargés de chaînes, sortaient de la prison pour aller au dernier supplice. Zuma, pouvant à peine se soutenir, s'appuyait sur les bras d'un prêtre, et conduite par deux soldats; un peuple immense se précipitait en foule pour la voir. Dans cette multitude elle aperçut Azan tenant dans ses bras son enfant, qu'il lui montrait. A cette vue, elle poussa un cri déchirant, un cri maternel, qui retentit au fond de tous les cœurs; et retrouvant des forces, elle se débarrassa des mains du prêtre et des soldats, et s'élança vers Azan : l'infortunée, en donnant à son fils le dernier baiser maternel, ne put retenir ses larmes. — Zuma, lui dit tout bas Azan, ranime ton courage; songe que ta mort même est une vengeance, et qu'elle va rendre notre secret encore plus inviolable. — Point de vengeance! répondit Zuma. Oh! si je pouvais sauver la vice-reine!...

Elle n'en put dire davantage, les soldats vinrent la reprendre; elle crut mourir quand on lui arracha son enfant; il lui sembla dans cet instant seulement qu'elle faisait le sacrifice de sa vie!

On se remit en marche : on n'était plus qu'à trois cents pas du lieu du bûcher. En ce moment une lugubre trompette annonça l'approche des victimes, et l'on mit le feu au bûcher, mais seulement au faite formé d'un bois résineux. On entra dans une allée de platanes, au bout de laquelle on apercevait le fatal bûcher, dont les flammes paraissaient s'élever jusqu'aux nues. A cette vue, Zuma frissonna d'horreur, le souvenir de son époux et de son enfant fit place à la stupeur ; elle n'eut plus d'autre idée que celle de sa prochaine destruction, elle ne vit plus qu'une mort inévitable, et sous l'aspect le plus menaçant. Ses forces l'abandonnèrent ; son sang glacé ne circulait plus dans ses veines ; son visage se couvrit d'une mortelle pâleur ; et sans perdre connaissance, elle tomba dans les bras du prêtre, qui, malgré ses protestations secrètes, mais toujours vagues, l'excitait au repentir. — Zuma, lui dit Mirvan, notre mort ne sera point douloureuse ; regarde ces tourbillons de fumée, nous serons étouffés dans un instant. — Oh ! reprit Zuma d'une voix éteinte, je ne vois que du feu... que des flammes...

Cependant ils s'avançaient, et chaque pas rapprochant Zuma de son dernier moment augmentait son invincible terreur. Déjà l'on voyait distinctement les Indiens mornes et consternés, rangés autour du bûcher, et tenant en signe de deuil une branche de cyprès ; la garde espagnole les environnait. Tout à

coup on entend des cris dans le lointain ; un cavalier paraît, il accourt à toute bride, en criant : — Arrêtez, arrêtez, la vice-reine l'ordonne, elle me suit.

A ces mots, on s'arrête ; Zuma joint les mains, implore le ciel ; mais son âme, affaissée par la terreur, ne peut encore se rouvrir à l'espérance. Enfin on aperçoit le brancard de la vice-reine ; ses porteurs, excités par elle, pressent leur marche ; ils ont bientôt atteint les malheureux époux, et s'arrêtent près d'eux : la garde espagnole accourt, se range autour de la vice-reine ; les Indiens se rapprochent, forment un demi-cercle vis-à-vis d'elle : alors la vice-reine lève son voile, et découvre un visage pâle, languissant, mais plein de douceur et de charme. — Je n'ai pas, dit-elle, l'heureux droit de faire grâce, mais je suis sûre de l'obtenir de la bonté du vice-roi. En attendant je prends sous ma protection et sous ma garde ces deux infortunés ; qu'on brise leurs liens, qu'on éteigne cet affreux bûcher qui n'aurait jamais été allumé si j'eusse été plus tôt instruite.

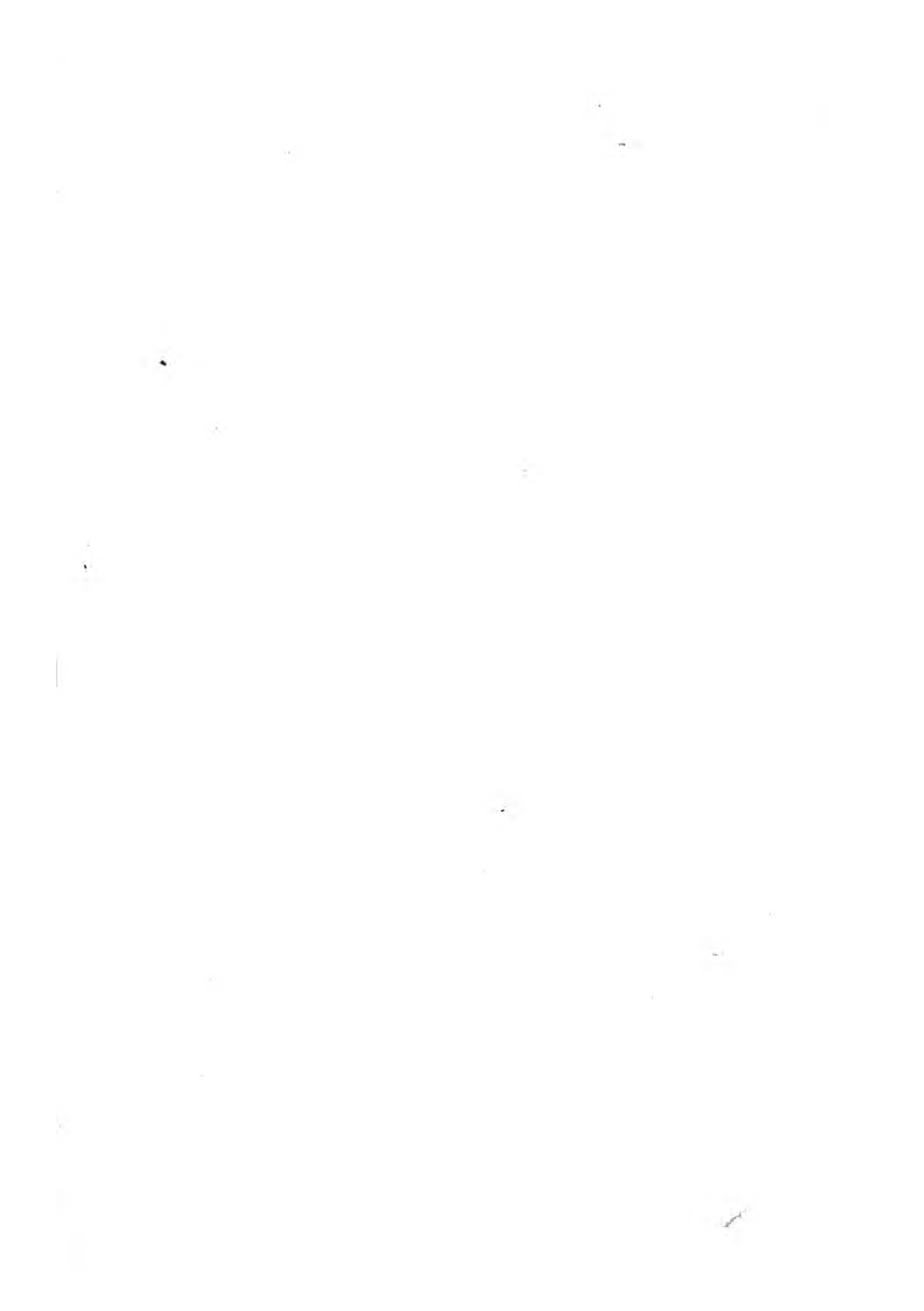
A ces mots tous les Indiens, jetant leurs branches de cyprès, firent retentir les airs des cris répétés de *vive la vice-reine !* Ximéo s'élança hors des rangs, en s'écriant : « Oui, elle vivra ! » Zuma tomba à genoux. — Dieu tout-puissant, dit-elle, achève ton ouvrage !

La vice-reine invita Mirvan et Zuma à la suivre, et les ayant fait placer auprès de son brancard, elle retourna ainsi au palais, suivie d'une foule immense,

qui bénit avec enthousiasme sa clémence et sa bonté. Dès qu'elle fut arrivée au palais, elle se remit au lit, et ordonna aux deux époux de se placer à son chevet. Le mouvement, la fatigue, l'émotion qu'elle venait d'éprouver, avaient tellement épuisé ses forces qu'elle crut toucher à ses derniers moments ; elle tendit une main à Mirvan, et donna l'autre à Zuma, qui la reçut à genoux et la mouilla de ses larmes.

Béatrix, ne pouvant supporter un tableau si déchirant, voulait que les deux Indiens fussent conduits et gardés dans la chambre voisine. — Non, non, dit la vice-reine ; je réponds d'eux, et j'en réponds devant l'arbitre suprême, qui nous jugera tous ! Laissez-les ici, ils vont m'ouvrir les portes du ciel ! — Grand Dieu, dit Béatrix, vous voir dans les bras des monstres qui vous ont empoisonnée ! — Où pourrais-je être mieux dans cet instant ? reprit la vice-reine. Je n'éprouverais sur le sein de l'amitié que des regrets superflus ; mais ces mains tremblantes que je presse dans les miennes fortifient mon courage ; la seule vue de ces infortunés répand dans mon âme le calme et la sécurité. — O ma bienfaitrice ! dit Zuma suffoquée par ses sanglots, si le ciel trahit ma dernière espérance, on verra si la malheureuse Zuma vous aimait ! non, je pourrai vous survivre !

Ces paroles firent frémir Béatrix. — Détestable hypocrisie ! s'écria-t-elle. — Ne les insultez point, interrompit la comtesse, ils se repentent ; voyez cou-



ZUMA OU LA DÉCOUVERTE DU QUINQUINA



Tome 2, p. 320.

Zuma portait son enfant sur ses genoux et tenait dans sa main
une branche de l'ARBRE DE LA SANTÉ.

ler leurs pleurs!... Zuma, poursuivit-elle, vous dont la figure touchante annonçait une âme céleste, vous que j'ai tant aimée, pourrais-je conserver contre vous le plus léger ressentiment? Je vous regarde l'un et l'autre comme les instruments de mon bonheur éternel; je vous pardonne de grand cœur; puissiez-vous revenir à la religion avec la même sincérité!

Zuma, hors d'elle-même, allait parler, et peut-être révéler une partie du secret, qui lui pesait bien plus que lorsqu'elle n'avait eu que sa vie à défendre; mais Mirvan la prévint: — Zuma, lui dit-il, gardons toujours le silence; la voix de la vice-reine fera descendre la vérité du ciel: confions-nous au Dieu qu'elle invoque! il sauvera des jours si précieux, et nous serons justifiés!

Ces mots furent prononcés d'un ton si vrai, d'un air si solennel, que Béatrix même en fut frappée. La vice-reine interrogea Mirvan, mais en vain; il la supplia de le dispenser de répondre, et pendant deux heures il garda un obstiné silence.

La vice-reine avait envoyé un courrier au comte pour l'informer de ce qu'elle avait fait et pour presser son retour; surprise qu'il ne fût pas encore arrivé, elle allait dépêcher un nouveau courrier, lorsqu'on entendit une rumeur extraordinaire dans les cours du palais, mais qui n'annonçait que l'allégresse. Un instant après la comtesse distingua la voix du vice-roi; elle fit ouvrir la porte en criant: — Grâce,

grâce pour les coupables! — Ils sont vos libérateurs! répondit le vice-roi en entrant dans la chambre. Tout le monde resta pétrifié. Le vice-roi tenait un jeune enfant dans ses bras. Zuma pousse un cri de joie; c'était son fils; le vice-roi s'élança vers elle, déposa l'enfant sur son sein, et se prosterna à ses pieds. Ximéo le suivait, il s'approcha, et s'adressant à Mirvan : — Tu peux parler, lui dit-il, du consentement de tous les Indiens, le secret est révélé; nous avons tous pris de la poudre en présence du vice-roi; il a voulu lui-même en prendre avant de l'apporter ici.

A ces mots, Zuma transportée serre son enfant dans ses bras, remercie le ciel; Mirvan embrasse son père; la comtesse fait mille questions à la fois; le vice-roi prend la parole et conte rapidement tout ce que les Indiens lui avaient révélé. — Grand Dieu! s'écria la comtesse en jetant ses deux bras autour du cou de Zuma, cette angélique créature se sacrifiait pour moi, et l'on allait l'immoler! Quand elle faisait une action aussi sublime que touchante, on l'accusait d'un pareil crime! — Et les terreurs de ce couple héroïque pour les jours de leur enfant, ajouta le vice-roi, leur ont fait supporter avec une invincible constance la honte, l'ignominie et l'aspect d'une mort affreuse! — Ah! dit Zuma, la vice-reine a fait davantage! elle nous croyait des monstres d'ingratitude et de scélératesse, les auteurs de ses souffrances, et elle nous a protégés, délivrés, recueillis!... — Elle

va recevoir, ainsi que vous, reprit le vice-roi, le prix de tant de vertus ; vous allez la guérir !... Voici deux doses de la poudre bienfaisante, l'une pour Zuma, l'autre pour la vice-reine.

En disant ces paroles, le vice-roi verse lui même le quinquina dans deux coupes : Zuma but la première, et la vice-reine voulut prendre de sa main ce breuvage salutaire. Tout le monde fondit en larmes ; la vice-reine, ranimée déjà par la joie et l'espérance, recevait avec ravissement les tendres embrassements de son époux, de Béatrix et de l'heureuse Zuma ; elle demanda l'enfant de Zuma, lui prodigua les plus douces caresses, et promit qu'elle serait désormais pour lui une seconde mère.

Béatrix et toutes les dames espagnoles entourèrent Zuma ; on ne pouvait se lasser de la contempler, de l'admirer. Béatrix, avec un mouvement passionné, lui baisa la main, cette main bienfaisante qu'elle avait accusée d'avoir commis un crime. Au milieu de cet enthousiasme, le vice-roi prit Mirvan et Zuma par la main, et les conduisant sur un balcon qui donnait sur une grande rue remplie d'Espagnols et d'Indiens : — Voilà, dit-il, en montrant Mirvan et Zuma, voilà les victimes volontaires de la reconnaissance et de la sainteté des serments ! Indiens, leurs vertus sublimes et celles de la vice-reine vous ont fait abjurer une haine jadis trop légitime, et maintenant injuste ! Vous pouviez seuls, par une volonté unanime, vous

dégager vous-mêmes du vœu cruel formé par la vengeance, vous l'avez fait; de nos ennemis secrets vous êtes devenus les bienfaiteurs de l'ancien monde! Le soin de vous rendre heureux n'est pas seulement pour nous désormais un devoir d'humanité, c'en est un de gratitude; il sera rempli. Indiens, vous tous qui, dans cette assemblée mémorable, venez de sacrifier de fiers ressentiments à l'admiration et à la douce pitié, Indiens, vous êtes libres; de tels sentiments vous rendent dignes de devenir les égaux de vos vainqueurs! jouissez de cette gloire, c'est la vertu qui vous affranchit!... Aimez votre souverain, soyez-lui fidèles : des terres vous seront distribuées, faites-y fleurir l'*arbre de la santé* : en le cultivant songez que c'est à vous que l'univers tout entier va devoir ce bienfait du Créateur.

Cette allocution excita un enthousiasme universel, et le vice-roi, voulant terminer cette journée par le triomphe de Zuma, la fit revêtir d'une robe magnifique; on la plaça sur un palanquin richement orné, et toutes les dames de la vice-reine, Béatrix à leur tête, se mirent à sa suite; la garde d'honneur de la vice-reine l'accompagna; un héraut à cheval précédait ce cortège en criant : Voilà Zuma, l'épouse du vertueux Mirvan et la libératrice de la vice-reine. Zuma, appuyée sur des coussins de drap d'or, portait son enfant sur ses genoux, et tenait dans sa main une branche de l'*arbre de la santé*. Elle parcourut

ainsi les principales rues de Lima, aux acclamations de tout le peuple qui se précipitait en foule pour la voir et pour la combler de bénédictions. Lorsque Zuma revint au palais, on la conduisit dans les bras de la vice-reine, et ensuite dans un bel appartement nouvellement préparé pour elle et pour son époux ; ils y trouvèrent des domestiques pour les servir, car ils devaient être désormais traités comme les amis les plus intimes et les plus chers de la vice-reine. Le soir on illumina la ville et toutes les cours du palais, et les jardins furent remplis de tables somptueusement servies pour les Indiens.

La fièvre quitta tout à fait la vice-reine ; au bout de huit jours elle fut en pleine convalescence. Dans la place même où l'on avait dressé le fatal bûcher, le vice-roi fit élever un obélisque de marbre blanc, sur lequel on lisait ces mots, tracés en grosses lettres d'or :

A ZUMA,
AMIE, LIBÉRATRICE DE LA VICE-REINE,
ET BIENFAITRICE
DE L'ANCIEN MONDE.

Aux deux côtés de cet obélisque on planta un *arbre de la santé*, cet arbre sanctifié par tant d'actions héroïques, et qui, parmi les Indiens, devint depuis le symbole de toutes les vertus qui honorent le plus l'humanité. Le vice-roi se pressa d'envoyer en Eu-

rope cette précieuse poudre, qui s'appela longtemps *la poudre de la comtesse* ¹, et qui, en latin, garde encore son nom.

Les honneurs et la fortune n'enorgueillirent jamais la généreuse Zuma; toujours aimée avec passion de la vice-reine, elle fut toujours digne par ses vertus de sa gloire et de son bonheur.

A peine madame de Clémire eut-elle terminé son récit, que la baronne se leva en annonçant qu'il était près de onze heures. Les enfants, après avoir remercié leur mère, se disposaient à se retirer, quand on entendit un grand bruit au dehors. César descendit dans la cour et vit tous les domestiques rassemblés autour d'un homme à cheval qui venait d'arriver; tout le monde parlait à la fois, et l'on répétait le nom du marquis de Clémire; César se présenta vers le groupe; on lui fit place en criant: — Monsieur le marquis n'est qu'à une demi-lieue d'ici.

Le courrier descendit de cheval. César reconnut le valet de chambre de son père; et son premier mouvement fut de se jeter à son cou. Madame de Clémire et ses filles survinrent; la mère et les enfants s'em brassèrent en pleurant de joie: on questionna le courrier; on demanda une voiture, et l'on pressa le cocher et les postillons: on monta dans le carrosse avant que les chevaux fussent attelés: enfin, on partit, et au bout d'un quart d'heure la voiture s'arrêta. On

¹ Historique.

se précipita vers les portières; et le père de famille le plus tendrement aimé se retrouva, après un an d'absence, dans les bras de sa femme et de ses enfants.

Pendant le peu de temps qu'on resta en voiture, le mari, la femme et les enfants ne savaient comment exprimer les transports de leur joie. La nuit était obscure; on n'avait point de flambeaux, et l'on désirait ardemment de se voir. Enfin on arriva à Champcery. Le marquis ne se lassait point de regarder César et ses sœurs. Quel père, après une longue absence, ne trouve pas ses enfants embellis! Le marquis admirait combien les siens étaient grandis et fortifiés; d'un autre côté, on remarquait, avec une satisfaction inexprimable, que les fatigues de la guerre n'avaient produit aucun changement dans la figure du marquis, et qu'il paraissait jouir de la plus parfaite santé.

On veilla jusqu'à minuit, et le lendemain les enfants s'éveillèrent avec le jour; car l'impatience qu'ils éprouvaient de revoir leur père les avait empêchés de dormir toute la nuit. A déjeuner, le marquis annonça que ses affaires le rappelaient à Paris et que l'on quitterait Champcery sous deux jours. Cette nouvelle affligea la petite famille; mais le marquis consola ses enfants de ce prompt départ, en leur assurant qu'il était décidé à venir passer tous les ans six mois à Champcery.

César et ses sœurs ne purent quitter la Bourgogne sans répandre quelques larmes. La douleur d'Augustin fut extrême en se séparant de son père, de sa mère et du petit Colas. Enfin, on partit avec tristesse. On s'égaya durant la route; et quand on arriva à Paris, chacun avait repris toute sa bonne humeur.

Lorsqu'on fut un peu reposé, madame de Clémire mena ses enfants au Louvre voir l'exposition des tableaux achevés depuis deux ans. Les enfants dessinaient très bien pour leur âge. Ils avaient le goût des arts; et le salon du Louvre leur fit un plaisir extrême. Le soir on ne parla que de tableaux et de peinture.

Quelques jours après, les enfants allèrent visiter les galeries du Luxembourg; madame de Clémire, à leur retour, leur adressa diverses questions. Ils avouèrent qu'ils n'avaient pas remarqué *le Déluge* du Poussin¹. — A votre âge, dit madame de Clémire, on n'est frappé que de ce qui plaît, de ce qui éblouit, de ce qui peut produire des sentiments vifs, tels que l'horreur, la pitié, etc.; ce qui est fin, délicat ou profond, vous échappe. Mais en causant avec vous, je veux essayer de vous faire concevoir ce que vous ne seriez pas en état d'apercevoir; et plusieurs entretiens de ce genre vous donneront insensiblement des

¹ Nicolas Le Poussin, né en 1591, aux Andelys, petite ville du Vexin normand, fut un des plus grands peintres de l'école française. Il mourut à Rome, l'an 1665.

idées, et formeront votre goût et votre jugement. — Maman, je me rappelle fort bien avoir vu ce tableau du Poussin ; mais, je l'avoue, je n'y ai rien trouvé de bien beau. — Vous avez vu tomber de la pluie ? — Mille fois. — Durant ces orages, avez-vous observé avec attention la couleur du ciel et des nuages, l'obscurcissement de l'air, cette vapeur répandue dans l'atmosphère, et qui, en couvrant tous les objets, détruit leur éclat, affaiblit leurs couleurs, fait disparaître les lointains, ou permet à peine de les entrevoir ? — Je n'ai rien observé de tout cela. — Si vous eussiez fait quelque attention à ces différents effets de la pluie, vous auriez été frappés de la vérité admirable avec laquelle Le Poussin a su les représenter ; mais le plus grand mérite de ce sublime tableau est dans la composition. Oubliez que vous l'avez vu, et dites-moi, si vous vouliez peindre le déluge universel, quelle idée s'offrirait d'abord à votre imagination ? — Celle de représenter une multitude d'hommes près d'être engloutis sous les eaux. — Cela est vrai, c'est bien là l'idée qui se présente naturellement ; mais l'exécution n'eût produit qu'une scène vague, et par conséquent dénuée d'intérêt. On l'aurait regardée avec aussi peu d'émotion qu'on en éprouve en voyant les tableaux qui représentent des batailles. Le Poussin fit ces réflexions. D'ailleurs, il sentit qu'en peignant cette terrible catastrophe il devait choisir le moment le plus frappant ; et c'est sans doute celui qui la termine.

Il imagina donc de ne présenter que cinq figures principales¹. Quel intérêt pressant inspirent ces cinq personnes ? Elles ne sont pas dans l'arche : elles sont proscrites ; elles doivent subir le sort du genre humain qui vient de périr ! Et dans quelle situation Le Poussin offre ces infortunées ! D'un côté, une mère uniquement occupée de son enfant, et qui, en périssant, ne songe qu'à le sauver ; c'est un époux qui tend les bras à son épouse ; c'est un homme prêt à se précipiter volontairement d'une barque au fond des flots, sans doute pour se réunir à ce qu'il aime !... De l'autre côté, sur la cime d'un rocher, paraît un serpent ; son attitude est menaçante : il dresse avec fierté sa tête orgueilleuse. On croit entendre son sifflement horrible ; on reconnaît en frémissant l'esprit tentateur qui corrompit le premier homme, et qui s'applaudit encore du nouveau désastre dont il est l'auteur. Mais l'espérance adoucit l'horreur de cette scène ; les yeux peuvent se reposer sur l'arche heureuse qu'on aperçoit dans le lointain. — Je vous assure, maman, qu'à présent je comprends parfaitement le mérite de ce tableau. Je veux examiner la pluie avec attention, et puis je retournerai au Luxembourg pour revoir *le Déluge* du Poussin. Il faut donc, maman, continua Pulchérie, qu'un grand peintre ait beaucoup d'in-

¹ Onze en tout, en comptant des figures dont on ne voit que le haut de la tête.

struction? — Assurément : il est indispensable qu'un peintre sache l'anatomie; et sans les éléments de la géométrie, il ne peut apprendre les règles de la perspective : il doit avoir une connaissance approfondie de l'histoire ancienne et de la moderne, de la mythologie : enfin, s'il n'est pas observateur et philosophe, s'il ne connaît pas le cœur humain, il ne sera jamais sublime. — Je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de grands peintres. — Nous n'avons plus aujourd'hui l'idée de ce qu'un homme peut apprendre avec du génie et le goût du travail. Le fameux Raphaël mourut à trente-sept ans : il avait été bon sculpteur, excellent architecte, et le premier peintre du monde¹. Michel-Ange était aussi grand sculpteur que peintre supérieur et savant architecte². L'excessive augmentation

¹ On voit à Rome un *Jonas* de Raphaël, qui passe pour un chef-d'œuvre dans son genre. Il existe encore à Rome plusieurs palais bâtis sur ses dessins. Il naquit à Urbino, et mourut en 1520. Son corps, après avoir été exposé trois jours dans la grande salle du Vatican, au bas de son fameux tableau de *la Transfiguration*, fut porté à la *Rotonde*, à la suite de ce même tableau, le monument le plus glorieux de ses travaux et de son génie, et que Léon X fit servir à l'ornement de la pompe funèbre de ce grand artiste.

² Je trouve encore dans la vie de Michel-Ange qu'il imagina le premier les fortifications modernes qui servirent à défendre la ville de Florence, sa patrie, et qui forcèrent ses ennemis d'en abandonner le siège. Entre autres morceaux de sculpture de cet artiste, on admire particulièrement la statue qui représente *Moïse tenant sous son bras le livre de la loi*. Cette statue est à Rome. Michel-Ange mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, l'an 1564.

du luxe, en multipliant les amusements frivoles, nous arrache à la retraite, à l'étude, et nous fait perdre le goût du travail. — Non-seulement les peintres aujourd'hui ne sont ni sculpteurs ni architectes, mais je crois qu'ils ne lisent guère, car, en général, ils ne choisissent que des sujets connus. — Cela est vrai ; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils traitent ces sujets usés d'une manière commune. — Mais, maman, comment traiter d'une manière neuve un sujet rebattu ? — Avec du génie, rien n'est plus facile, surtout en peinture. Je vais vous en citer un exemple frappant.

Tous les peintres qui veulent peindre *Judith* ne trouvent rien de mieux que de représenter une femme d'une figure dure et martiale, et dont l'air fier et menaçant annonce les inclinations les plus belliqueuses. Cependant Judith n'était point une guerrière ; elle ne fut homicide que pour sauver son pays, et parce qu'elle se crut inspirée par le ciel même : voilà l'histoire. Il serait possible que Judith eût naturellement la modestie, la douceur et la timidité qui caractérisent son sexe, et qu'emportée par l'amour de sa patrie et par une inspiration divine, elle eût fait une action absolument contraire à son caractère. L'enthousiasme a souvent produit des choses aussi extraordinaires ; et voilà ce que Paul Véronèse a supposé à l'égard de Judith. Dans son divin tableau, il a représenté Judith sous les traits d'une blonde touchante ; sa figure est délicate, sa physionomie

d'une douceur angélique, son air ingénu, modeste et timide ; elle tient d'une main tremblante la tête sanglante d'Holopherne, elle détourne les yeux de cet objet affreux ; son visage exprime, non l'horreur des remords, mais le saisissement et la pitié : en la regardant, on sent combien cette action cruelle a dû lui coûter. Il est impossible de ne pas être profondément ému. Une esclave nègre tient un sac ouvert ; elle considère avec une curiosité féroce la tête d'Holopherne, et forme le contraste le plus frappant avec la figure douce et ravissante de Judith ¹... Cet exemple doit suffire pour vous convaincre que les ressources du génie sont inépuisables, et qu'on peut montrer de l'imagination, même en traitant les sujets les plus usés.

— Pourriez-vous, maman, dit Caroline, nous donner quelques règles générales sur ce qu'on doit principalement observer dans un tableau, pour juger de son mérite ? — Pour se connaître en tableau, il faut, comme nous l'avons déjà dit, avoir observé les différents effets de la nature, tous les objets matériels qu'elle présente : les arbres vus en perspective, les

¹ Paul Caliari Véronèse naquit à Vérone en 1537 ; son tableau le plus parfait est à Venise, dans le réfectoire du couvent de Saint-George. Il représente les *Noces de Cana*. Paul Véronèse mourut à Venise en 1588. Il eut pour disciples ses trois fils. L'aîné, Charles, se distingua particulièrement. Il mourut à l'âge de vingt-cinq ans. Vérone fut encore la patrie d'un excellent peintre, Alexandre Véronèse, qui s'appelait *Turchi* ou *l'Orbeto*. Il mourut en 1670.

lointains, les rivières, les cieux, les orages, le lever de l'aurore, le coucher du soleil, etc... — Ainsi pour devenir connaisseur, il faut avoir vécu à la campagne? — Il faut même avoir voyagé, avoir vu des montagnes, des rochers, des précipices, des cascades^{*} naturelles, et tous ces grands tableaux que la nature n'offre jamais réunis dans un petit espace. Tout cela ne suffit pas, il est nécessaire que l'amateur ait encore, comme le peintre, une connaissance approfondie du cœur humain. En admettant qu'il ait à peu près toutes ces connaissances, voici ce qu'il doit examiner dans un tableau; premièrement, le genre : l'histoire est le premier de tous. Supposons que le connaisseur examine un tableau d'histoire ¹. Donnez-moi un sujet.

Cette proposition embarrassa un instant les enfants; enfin, après un peu de réflexion, Caroline donna pour sujet *Bias² rachetant les jeunes filles de Messine*.

— Je suis très contente de ce sujet, reprit madame de Clémire: il offre une action intéressante; on y trouvera d'ailleurs contraste d'âge, diversité d'expression et le beau costume grec. Mais composez vous-même ce tableau: je le critiquerai. D'abord, quel est le lieu de la scène? — Le bord de la mer ou l'intérieur de la maison de Bias. — La maison d'un

¹ On comprend dans ce genre tous les sujets pris dans la mythologie, les sujets nobles d'imagination, et les allégories.

² Bias, un des sept sages (Voyez *Annales de la Vertu*, t. 1, p. 281).

sage ne doit pas être magnifique; nous n'aurons ni colonnes, ni pilastres... — Eh bien! le bord de la mer. On voit dans le fond du tableau le vaisseau des corsaires; les jeunes filles amenées par les pirates viennent de débarquer; Bias les rachète. Il parle aux deux corsaires, leur donne de l'argent; pendant ce temps, les jeunes filles réunies et formant un joli groupe expriment leur joie... — Ne serait-il pas plus intéressant qu'elles exprimassent leur reconnaissance? — Ah! vous avez raison. — Il faut que les corsaires aient reçu leur argent, et qu'ils s'occupent à le compter. Ces deux figures doivent être dans un coin, sur un plan éloigné. Bias et les jeunes filles remplissent le premier plan. Quelle doit être la figure de Bias? — Celle d'un vieillard vénérable. — Quelle expression? — L'air satisfait. — Et attendri, mais avec dignité, et sans que cette expression douce puisse altérer cette sérénité majestueuse qui doit être répandue sur toute la physionomie d'un sage. Que font les jeunes filles? — Elles peuvent l'embrasser, puisqu'il est sage et vieux. — Mais c'est un homme, et vos jeunes filles sont modestes et timides. Si vous voulez qu'elles intéressent, c'est ainsi qu'il faut les représenter. — C'est bien mon projet. — Quel âge leur donnez-vous? — Seize ou dix-sept ans. — Cela sera bien monotone: moi je voudrais qu'il y eût parmi elles un enfant de huit ans, une jeune fille de dix-huit, une troisième de douze ans, et que les

autres eussent quatorze ou quinze ans. La petite fille, avec la naïveté de son âge, se jetterait dans les bras du sage pour l'embrasser; la plus âgée des jeunes filles, comme celle qui doit le mieux parler et sentir avec plus d'énergie, serait à genoux aux pieds de Bias; elle pourrait même tenir contre son sein sa jeune sœur âgée de douze ans, et la présenter au vieillard; elle aurait l'air d'exprimer sa reconnaissance et celle de ses compagnes, qui, placées derrière elle, formeraient un groupe intéressant. — Pourquoi celles-là n'avancent-elles pas? — La timidité les retient: elles sont dans l'âge où l'on ne sait pas encore la surmonter, lors même qu'elle est le plus déplacée. — A présent je comprends tout cela; je vois notre tableau, et je le trouve fort joli. — Oui, mais il y a deux personnages (les corsaires) qui ne prennent point de part à l'action principale, et qui ne la regardent pas: c'est un défaut dans la composition. — Supprimons ces deux figures. — Elles sont nécessaires à l'intelligence du sujet; sans elles, on ne pourrait deviner ce que représente le tableau. — Pourquoi les corsaires, en comptant leur argent, ne regarderaient-ils pas le groupe principal? — Rien ne doit distraire des corsaires qui comptent leur argent. — Eh bien! il faut supposer que le compte est fait, prendre le moment où l'un des deux ferme la bourse, et où l'autre alors regarde et pousse son camarade pour lui faire observer ce qui se passe. — Quelle

expression donnez-vous à celui qui pousse l'autre? — Seulement la curiosité. — Fort bien. Le tableau est maintenant passablement composé.

— Maman, faites-nous composer ainsi tous les jours un tableau : nous donnerons tour à tour un sujet; cela sera charmant. — J'y consens, si vous pouvez me dire dans ce moment, clairement et en peu de mots, ce qu'il faut observer en général pour juger du mérite d'un tableau relativement à la composition? — Cela est fort aisé : vous venez de nous l'apprendre. — Voyons. — Il faut d'abord que le sujet puisse être deviné facilement par tous ceux qui connaîtront le trait qu'il représente; ensuite, on doit voir si le moment est bien choisi, ainsi que le lieu; si les personnages ont les attitudes et l'expression qui conviennent à leur situation et à leur âge, et si le costume est bien observé. — Vous avez parfaitement compris tout ce que je vous ai dit. — Ainsi, maman, tous les soirs nous composerons un tableau d'histoire? — Oui, je vous le promets, et ce printemps, quand nous serons à Champcery, nous composerons des tableaux flamands, des *Teniers*¹, des

¹ David Teniers le père, appelé le *Vieux*, naquit à Anvers en 1582, et fut élève de Rubens. Il n'a représenté que des laboratoires de chimie, des tabagies, des kermesses ou foires hollandaises; et son fils, David Teniers, se distingua davantage encore dans le même genre. Abraham Teniers, frère de David le jeune, n'a égalé ni son père, ni son frère.

*Gérard Dow*¹, c'est-à-dire des tableaux représentant des scènes villageoises. — Sûrement, nous en aurons les modèles sous les yeux. — Et c'est ainsi qu'il faut peindre. — Maman, ce genre de peinture est bien inférieur au genre noble? — Certainement, malheur à ceux qui préfèrent la représentation d'un cabaret, ou d'une femme vendant des carottes et des choux, aux tableaux de Raphaël et du Corrège².

— Maman, dit Pulchérie, j'ai encore une question à vous faire : je voudrais savoir positivement en quoi consiste le mérite d'une allégorie? — Une *allégorie* doit être frappante, c'est-à-dire facile à deviner au premier coup d'œil : elle doit exprimer une idée juste ou une pensée morale, comme celle-ci, par exemple :

¹ Gérard Dow naquit à Leyde en 1613, et fut élève de Rembrandt. Il mourut en 1680. Ses meilleurs disciples ont été Scalken et Miéris. Les deux plus beaux tableaux de Gérard Dow sont le *Charlatan* et l'*Hydropique*. Le premier est dans la galerie de Dusseldorf, le second est à Turin, dans la collection du roi de Sardaigne. Il représente une femme hydropique d'une figure intéressante ; elle est assise dans un fauteuil, et tandis qu'un empirique, vêtu d'une longue robe de satin, examine une fiole qui contient une liqueur, la fille de l'hydropique, à genoux devant sa mère, la considère, en pleurant, avec une expression pleine de sentiment.

² Antonio Allegri Corregio naquit à Corregio, dans le Modenais. Il est regardé comme le fondateur de l'*École de Lombardie*. Il s'attacha particulièrement aux grâces, et nul peintre n'a pu le surpasser dans le genre gracieux. On raconte qu'après avoir considéré avec admiration un tableau de Raphaël, il s'écria : *Anche io son pittore!* et moi aussi je suis peintre! Le Corrège était encore mathématicien et architecte. Il mourut en 1554, âgé de quarante ans.

L'Innocence se jetant dans les bras de la Justice ; la Paix ramenant l'Abondance ¹. Voilà des allégories qui offrent à la fois des images charmantes et des idées justes et morales. *Le Temps dévoilant la Vérité* est une vieille allégorie, mais qui plaira toujours parce qu'elle est juste. Cependant elle a un défaut ; c'est qu'une des figures (la Vérité) n'a pas des attributs assez marqués pour qu'on puisse ne pas hésiter à la reconnaître. Les uns disent qu'il faut la représenter sous la figure d'une femme majestueuse, habillée simplement ; les autres prétendent qu'elle doit être nue, et on n'est pas d'accord sur ce point : ainsi, cette vertu personnifiée dans un tableau ne saurait être frappante. — Mais l'allégorie dont vous parliez tout à l'heure n'a-t-elle pas ce défaut ? *L'Innocence* ne manque-t-elle pas d'attributs ? — On lui en donne un qui souvent ne sert qu'à la méconnaître, puisqu'il est aussi celui de Vénus : on la représente avec une colombe. Mais cette figure peut se passer d'attributs, si l'artiste a du génie, parce qu'alors elle sera frappante par l'expression qui lui convient, tandis qu'aucun caractère particulier ne distingue la *Vérité*, qu'on représente belle, noble et froide.

Dans cet endroit de la conversation, on vint avertir madame de Clémire que les chevaux étaient attelés ; elle sortit avec ses enfants, et les mena à la comé-

¹ Tableau de madame Le Brun.

die française. En revenant, on causa dans la voiture, on parla de la pièce qu'on avait vu jouer, et César parut désirer que sa mère lui donnât quelques préceptes généraux sur la manière dont on doit juger un ouvrage dramatique. — Vous êtes encore trop jeune, dit madame de Clémire, pour que je puisse, à cet égard, satisfaire votre curiosité; mais j'ai le plan d'un ouvrage que je ferai sûrement pour mes enfants, et qui aura pour titre : *Cours de Littérature à l'usage des jeunes personnes*. Vous le lirez quand vous aurez seize ou dix-sept ans. — Maman, combien de volumes aura votre ouvrage? — Trois au plus. — Sera-t-il amusant? — Je ne négligerai sûrement pas d'y répandre de l'agrément et de la variété, du moins autant qu'il me sera possible; car je suis bien convaincue qu'on ne peut instruire la jeunesse en l'ennuyant. Je m'attacherai à vous donner des principes puisés dans la nature, des notions claires et précises, des idées justes et une connaissance générale de la littérature française, anglaise, italienne et espagnole.

Dès que l'on fut de retour, on se mit à table; le souper fut assez triste; chacun se plaignait du mal de tête. César et ses sœurs n'avaient déjà plus cet appétit qui rendait les repas de Champcery si gais : on bâillait, on s'appuyait languissamment sur sa chaise, on ne mangeait point, et l'on convint qu'on ne voudrait pas aller tous les jours s'enfermer pendant trois heures dans une loge; que l'on préférerait toujours

aux plus charmants spectacles du monde les plaisirs si doux que procurent la promenade, la lecture et la conversation. Cependant on se promenait à Paris, mais aux Tuileries, au Palais-Royal, aux Champs-Élysées. Il fallait avoir un *maintien*, et l'on y regrettait vivement les bois, les prairies de la Bourgogne, et l'aimable liberté des champs. César critiquait avec amertume tout ce qu'il voyait. — Quelle poussière! s'écriait-il, quelle foule! et tout ce monde rassemblé n'est là que pour nous gêner et nous contraindre, pour m'empêcher de courir et de grimper sur les arbres! et ces grands bassins d'eau dormante valent-ils notre étang de Faulin, où nous avons pêché tant de poisson?... Et puis, au lieu de nos haies de mûriers et de noisetiers, ne voir que de vilains treillages, des murailles ou des grilles! Oh! quels tristes jardins! Comment s'enferme-t-on à Paris pendant toute l'année, quand on peut vivre à la campagne!

Madame de Clémire entendait ces murmures et ne les désapprouvait pas, car ils étaient fondés. Elle mena ses enfants au Jardin du Roi; ils le trouvèrent plus instructif et presque aussi charmant que les bois de Champcery. L'étude de la botanique et de l'histoire naturelle rendit ces promenades si agréables, qu'on n'en voulut plus faire d'autres tout le reste de l'automne. L'hiver vint amener de nouveaux regrets: on se rappelait, en soupirant, les étangs glacés de Champcery, les courses, les glissades et les veil-

lées ; enfin, tous les plaisirs dont on était privé,

Caroline eut au mois de janvier un rhume si violent, qu'on fut obligé de la séparer de sa sœur dont elle troublait le sommeil. On l'établit dans une autre chambre, et Pulchérie se trouva seule dans la sienne,

Au bout de cinq ou six jours, madame de Clémire apprit que Pulchérie, malgré un froid excessif, se passait de feu dans sa chambre, et qu'elle n'avait pas voulu souffrir qu'on en fit depuis que sa sœur occupait une autre pièce. Surprise de cette fantaisie, madame de Clémire questionna ses gens. Le frotteur, chargé de porter du bois, déclara que mademoiselle Pulchérie lui avait dit de mettre trois bûches de la matinée dans l'armoire de l'antichambre. Le frotteur n'avait pas fait de questions sur cette singularité, croyant, ajouta-t-il, que c'était l'intention de madame. La gouvernante des deux jeunes personnes soignait Caroline, et n'était pas entrée dans la chambre de Pulchérie, qui avait été servie par une paysanne amenée de Champcery ; interrogée à son tour, celle-ci dit que mademoiselle Pulchérie lui avait assuré que le feu lui portait à la tête, et qu'elle voulait s'accoutumer à s'en passer.

Après avoir pris toutes ces informations, madame de Clémire monta dans l'appartement de Pulchérie (il était dix heures du matin). D'abord elle visita l'armoire ; elle n'y trouva pas une seule bûche. Alors elle entra dans la chambre de sa fille. Pulchérie ré-

pétait des vers, en se promenant à grands pas pour s'échauffer. Gertrude, assise dans un coin, tricotait. Quand Pulchérie vit paraître sa mère, elle rougit. — Pourquoi donc, mon enfant, dit madame de Clémire, êtes-vous sans feu? — Maman, il ne fait pas bien froid.

A ces mots, madame de Clémire s'assit et renvoya Gertrude. Ensuite, prenant Pulchérie par la main : — A présent, dit-elle, vous allez me parler avec confiance, j'en suis sûre. — Ma chère maman, je vais tout vous avouer; mais peut-être avez-vous déjà deviné. — J'ai bien quelques soupçons confus. — Vous allez tout savoir. Il y a sept ou huit jours que j'entendis conter à ma bonne qu'une pauvre femme demeurant dans cette rue était venue demander l'aumône. Ma bonne lui donna, et puis elle a été une fois chez elle pour lui porter du pain; elle apprit que cette pauvre femme ne demandait pas mieux que de travailler, mais qu'elle manquait d'ouvrage, et, ce qui est bien plus triste, qu'elle manquait aussi de bois. Ma bonne promit de lui fournir de l'ouvrage; et moi je pensai que si je pouvais lui donner du bois, elle ne manquerait plus de rien. Je ne voulus pas vous en parler, maman, parce que j'avais déjà mon projet dans la tête. Je savais que ma sœur allait coucher dans une autre chambre, et je me dis : Voilà une occasion de faire comme Sydonie une bonne action qui ne sera sue de personne. Je n'en parlerai même

pas à maman. Comme *tout se découvre avec le temps*, elle le saura tôt ou tard ; mais je ne m'en serai pas vantée, et mon action n'en fera que plus de plaisir à maman ; et en attendant, Dieu le saura, et la pauvre femme se chauffera. Me voilà donc décidée à me passer de feu tous les matins. Cela me faisait trois bûches. Je dis au frotteur de les mettre dans le bas de l'armoire, ce qu'il faisait tous les soirs, afin de s'épargner la peine de les apporter le lendemain.

Alors je fus obligée de mettre dans ma confiance Jeanneton, la femme de garde-robe. Elle a d'abord fait des difficultés ; mais je l'ai assurée que cela ne pouvait vous fâcher, maman ; au contraire. Elle m'a déclaré que si vous la questionniez, elle dirait la vérité ; et elle m'a promis que, si vous ne l'interrogez pas, elle se tairait, c'est tout ce que je voulais... — Eh bien ! elle s'est chargée de porter le bois chez la femme ? — Oui, maman, tous les matins. — Mais comment, à la porte, la laissait-on passer ainsi chargée, et emportant régulièrement trois bûches ? — Ah ! je ne sais pas, je n'ai jamais songé à cela. En effet, le suisse devait être surpris... Cependant, il faut bien qu'il ne lui ait jamais fait de questions, puisqu'elle ne m'en a rien dit. — Il y a quelque chose là-dessous que nous ignorons. Revenons à vous. Avez-vous bien souffert du froid ? — Un peu, les deux premiers jours ; mais je pensais que la bonne femme se chauffait avec ses enfants ; car elle a six petits en-

fants, et son mari était malade. Ils sont bien à présent, à ce que me dit Jeanneton. — Comment bien ! avec trois bûches seulement? — Oui. Jeanneton dit que cela les a *ranimés*, qu'ils sont parfaitement bien maintenant. En outre des bûches, j'ai envoyé aux petits enfants deux boîtes de sucre d'orge que mon papa m'a rapportées de Fontainebleau : et puis, ce n'est pas tout. Avant-hier, je ne sais par quel hasard mon papa s'est avisé de me demander si je serais bien aise d'avoir de l'argent pour acheter des joujoux. D'abord, de premier mouvement, je répondis que non. Ensuite, j'ai pensé à la femme, et j'ai rougi. Papa m'a embrassée ; il m'a donné de l'argent (c'était un louis), et il m'a fait le détail de tout ce que j'aurais avec un louis. Il faut tout dire : il m'a pris envie d'employer six francs à m'acheter des pelotes, et je suis remontée pensive dans ma chambre. J'ai fait changer mon louis, j'ai eu alors quatre écus. J'en ai mis un dans ma poche ; j'ai donné les trois autres à Jeanneton, en lui disant de les porter chez la femme, et que le lendemain je l'enverrais acheter des pelotes pour moi... Elle est sortie. J'ai tiré mon écu de ma poche ; j'ai ressenti quelque peine en le regardant. Comme j'avais d'abord en moi-même destiné tout le louis à la pauvre femme, il m'a semblé que je retenais quelque chose qui ne m'appartenait pas. J'ai couru sur l'escalier pour rappeler Jeanneton, mais elle était partie, et elle n'est revenue que le lende-

main matin. J'étais réveillée de bonne heure : je pensais aux pelotes, à la bonne femme... J'étais bien embarrassée. Enfin, en réfléchissant que ce louis était la première somme que j'eusse possédée de ma vie, je me suis dit . Il faut l'employer tout entier à une bonne action. Cela m'a tout à fait déterminée. Jeanneton est arrivée, et je l'ai envoyée avec les trois bûches et les six francs.

Pulchérie achevait ce récit lorsqu'un laquais entra dans la chambre, et s'avançant vers madame de Clémire, il lui remit une lettre. Madame de Clémire regardant l'adresse : — Ce billet, dit-elle à Pulchérie, vous est adressé.

En disant ces mots, madame de Clémire ouvrit la lettre ; et, au grand étonnement de Pulchérie, elle lut ce qui suit :

« Mademoiselle.

« Venez recevoir la récompense de votre bonté
 « envers nous, venez apprendre de quel état vous
 « nous avez tirés. Il ne manque maintenant à notre
 « bonheur que d'en avoir pour témoin celle à qui
 « nous le devons ; et nous ne pouvons mieux prouver
 « notre reconnaissance à notre jeune et chère bien-
 « faitrice, qu'en lui faisant voir l'intérieur de la fa-
 « mille qu'elle a rendue si parfaitement heureuse. »
 — Ah ! maman, s'écria vivement Pulchérie, ma-

man, auriez-vous la bonté de me mener chez ces bonnes gens? — Assurément, répondit madame de Clémire; et nous allons partir sur-le-champ. Je vais demander des chevaux; venez, chère enfant.

En disant ces mots, madame de Clémire prit Pulchérie par la main, et sortit avec elle. Au bas de l'escalier, on rencontra M. de Clémire. — Où allez-vous? dit-il. Si par hasard vous vouliez sortir, je rentre dans l'instant, et mes chevaux sont mis. — Soyez de la partie, reprit madame de Clémire; venez avec nous. — Volontiers, répondit M. de Clémire; et, sans demander d'explication, il prit le bras de sa femme. Pulchérie les suivit avec une émotion inexprimable. On partit; et au bout de cinq minutes, la voiture s'arrêta. On descendit précipitamment; après avoir traversé une petite cour, M. de Clémire ouvrit une porte, et l'on se trouva dans une grande chambre. Au milieu de la chambre, un bourrelier était occupé de son métier, tandis qu'une femme auprès d'une table, et entourée de six petites filles, dont la plus âgée n'avait que dix ans, travaillait en linge.

Aussitôt que M. de Clémire parut, toute la famille se leva. — Approchez, madame Le Blanc, dit M. de Clémire: voici Pulchérie.

A ces mots, la femme, le mari se précipitèrent vers Pulchérie, et toutes les petites filles l'entourèrent. — Oh! ma chère demoiselle, s'écria la femme, que je suis aise de vous voir!... Quoi! à votre âge, et si dé-

licate, c'est vous qui avez voulu vous passer de feu et endurer le froid pour nous envoyer votre bois ; et puis de l'argent, et puis vos dragées ; enfin tout ce que vous pouviez donner !... Mais regardez comme nous sommes heureux à présent ! Mon mari est guéri ; il s'est remis à l'ouvrage d'hier ; nos dettes sont payées, nos enfants bien habillés ; nous pouvons travailler ; nous n'avons plus besoin de rien . c'est vous, c'est vous seule qui êtes la cause de notre bonheur ! car sans votre bonté pour nous, votre cher papa ne nous aurait jamais connus !... — Ah ! papa, interrompit Pulchérie, Jeanneton vous avait donc tout dit ? — Dès le premier jour, reprit M. de Clémire. J'ai même plus d'une fois apporté moi-même dans ma voiture les bûches à madame Le Blanc ; mais j'avais expressément défendu à Jeanneton d'en parler à votre mère, et de vous laisser soupçonner que je fusse instruit. Je voulais vous ménager à l'une et à l'autre une surprise agréable.

Après cette explication, M. de Clémire fut tendrement embrassé par sa fille, et l'on se remit à causer avec les bonnes gens. Au bout d'une demi-heure, on se leva pour sortir. Dans ce moment, les petites filles allèrent chercher un carton, et la plus âgée, le présentant à Pulchérie, la pria de l'accepter, en disant : — C'est de notre ouvrage ; ma mère, mes sœurs et moi, nous y avons toutes travaillé... et de bien bon cœur !

Pulchérie ouvrit le carton, et le trouva rempli des plus jolies pelotes du monde; elle rougit, et se tournant vers son père : — Ah ! papa, dit-elle, je les avais bien oubliées ! Mais avec quel plaisir je les reçois, puisqu'elles sont l'ouvrage de cette brave femme, et de ses charmantes petites filles !

Pulchérie, attendrie, embrassa les enfants; et ses larmes recommencèrent à couler, lorsqu'en s'en allant elle entendit les bénédictions que lui donnait toute la famille.

— Ah ! ma pauvre sœur ! s'écria Pulchérie en montant en voiture, combien je suis fâchée que son rhume l'ait empêchée de partager la joie que je viens de goûter ! Maman, maintenant que je suis accoutumée à me passer de feu, me permettez-vous de donner tous les hivers mon bois aux pauvres ? — Non, répondit madame de Clémire : je ne veux pas que vous preniez un engagement qui, à la longue, pourrait vous paraître trop pénible : je vous l'ai déjà dit ; les résolutions qui demandent une courageuse persévérance ne sont pas faites pour votre âge. Mais si vous voulez chaque hiver renouveler l'action que vous venez de faire, c'est-à-dire vous passer de bois pendant huit jours pour le donner à une pauvre famille, j'y consentirai avec grand plaisir. — Eh bien ! maman, voilà qui est dit : je prends cet engagement de tout mon cœur. Il me vient une idée... Ne pourrais-je pas aussi me priver de temps en temps, pour le

même objet, du vin qu'on me donne à mes repas?... — Vous en buvez si peu, qu'il vous faudrait bien du temps pour faire seulement une demi-bouteille. — Quand je serai grande comme vous, maman, combien en boirais-je en huit jours? — Quatre bouteilles tout au plus... — Et quand ce ne serait que trois, cela ferait grand plaisir à un pauvre malade. — Assurément, trois bouteilles d'excellent vin seraient pour lui un présent salutaire. — Si tous les mois on se passait de vin pendant huit jours, on ne s'en porterait que mieux. — D'ailleurs, cette privation n'aurait rien de pénible. — De cette manière, sans être riche, on pourrait souvent donner l'aumône? — Sans faire des dépenses extraordinaires, il serait facile, dans le cours de l'année, de secourir une infinité de malheureux, si l'on voulait seulement, de temps en temps, s'imposer de légères privations, et se refuser quelques superfluités. Il faut encore observer qu'une privation momentanée nous prépare toujours un plaisir très vif : par exemple, vous vous passiez de feu depuis sept heures du matin jusqu'à une heure après-midi : n'est-il pas vrai qu'en descendant dans le salon, en vous approchant de la cheminée, vous éprouviez un plaisir que vous n'auriez certainement pas senti, si vous eussiez eu du feu dans votre chambre? — Oh! c'est bien vrai! je me chauffais le reste du jour avec une joie extrême; la vue seule d'un bon feu m'inspirait une gaieté extraordinaire. — Vous

voyez donc bien qu'en ceci l'intérêt même de nos plaisirs s'accorde avec la bienfaisance, ... et nous ne parlons pas de ce plaisir si doux, de cette satisfaction inexprimable que vous avez goûtée, et qui sera toujours l'heureux fruit d'une action vertueuse! — Comment se peut-il qu'il y ait des personnes qui ne sentent pas cela? — Une petite vanité, le goût du faste, corrompent sans doute bien des cœurs; mais, dans le séjour même où le luxe étouffe et détruit tant de vertus, on peut trouver encore de grands exemples et des modèles faits pour honorer notre siècle: les seules *aumônes anonymes* envoyées aux différents curés de Paris sont immenses; tous les mois une multitude de prisonniers, composée d'artisans malheureux, doivent à des inconnus et la liberté et le bonheur de revoir leurs enfants. La bienfaisance a fondé des prix dans toutes les académies; elle a formé à Paris, et dans les environs, des établissements utiles: voyez donc combien cette vertu est naturelle au cœur de l'homme, puisqu'on la voit briller avec autant d'éclat dans les lieux mêmes où elle se trouve sans cesse combattue par toutes les mauvaises passions.

Madame de Clémire termina là cet entretien, parce qu'elle voulait aller savoir des nouvelles de sa fille aînée. Elle se leva et passa avec Pulchérie dans la chambre de Caroline, dont elle trouva la toux beaucoup plus fréquente. Caroline convint qu'elle avait mangé un petit cornet de cerises desséchées, igno-

rant absolument qu'elle pût augmenter sa toux en mangeant d'une chose qu'elle savait être saine. Madame de Clémire saisit cette occasion de répéter à ses enfants combien il est nécessaire de connaître les propriétés de tout ce qui sert à notre nourriture; connaissance qui, jointe à de la sobriété, préserverait d'une foule d'incommodités et de maladies graves.

Dès que Caroline se trouva mieux, madame de Clémire sortit avec ses trois enfants pour aller visiter des cabinets de tableaux et d'histoire naturelle, récréation que leur procurait leur mère deux fois la semaine. Pour varier ses amusements instructifs, on visitait aussi des manufactures ou des monuments d'architecture. — Mes enfants, disait madame de Clémire, lorsque vous habiterez les villes, voulez-vous y vivre heureux et n'y jamais connaître l'ennui, ne vous livrez point sans réserve à une vaine dissipation, qui ne pourrait ni suffire à votre cœur, ni même occuper votre esprit; ne vous laissez jamais corrompre par le goût frivole et méprisable du faste et de la magnificence; conservez, nourrissez avec soin dans vos cœurs cette compassion active et tendre qu'on doit aux malheureux; au sein du luxe, songez qu'il existe des infortunés que la misère accable et qu'un faible secours pourrait arracher à la mort! Vous avez une idée du bonheur si pur qui vous attend chez eux: allez les chercher, tendez-leur une main bienfaisante; goûtez la gloire délicieuse de leur offrir l'image de la

Divinité, et de faire succéder aux cris affreux du désespoir les transports passionnés d'une joie inattendue et les douces larmes de la reconnaissance. Enfin, dans le séjour brillant où l'émulation et le génie, sous mille formes différentes, produisent sans cesse des chefs-d'œuvre nouveaux, cultivez votre esprit, étendez vos connaissances, aimez les arts, afin que vous puissiez jouir de cette foule de choses intéressantes dont l'ignorance ne peut sentir le prix; mais que ces occupations instructives et ces amusements variés ne vous fassent point perdre l'heureux goût de la vie champêtre; que votre cœur vous rappelle toujours le souvenir des *veillées de Champcery*, et l'innocence et le charme des plaisirs que vous offre la nature.

FIN DES VEILLÉES DU CHATEAU.

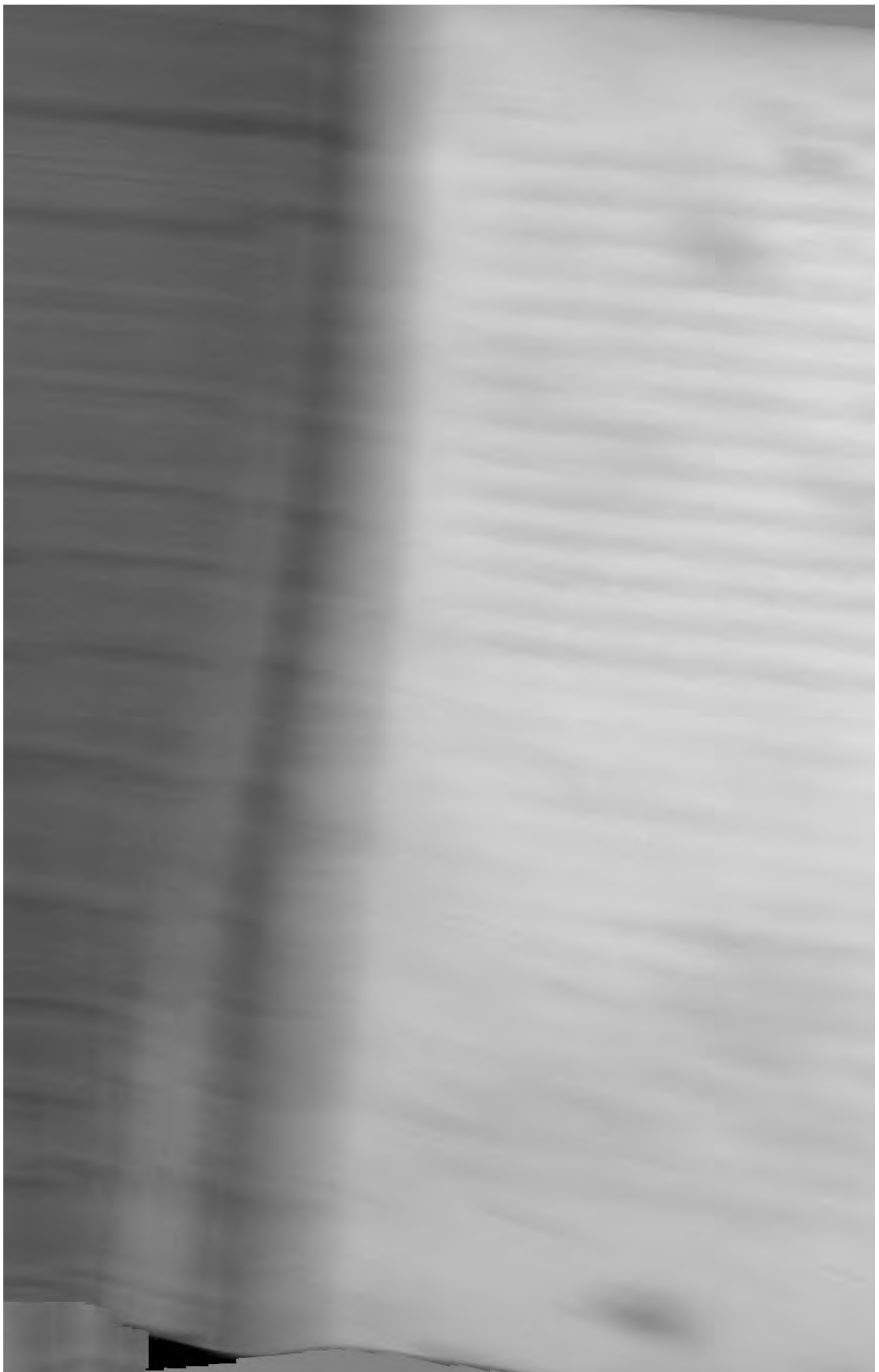


TABLE.

—

Alphonse et Dalinde (suite).	4
Les Esclaves, ou le Pouvoir de la bienfaisance. . .	158
Paméla, ou l'Heureuse adoption.	183
Michel et Jacqueline.	248
Reconnaissance et Probité.	272
Zuma, ou la Découverte du Quinquina.	312

FIN DE LA TABLE.

920424

